



**KANGNI ALEM**

**La légende  
de l'assassin**

Roman

JC Lattès

Kangni Alem

LA LÉGENDE  
DE L'ASSASSIN

*Roman*

JCLattès

Maquette de couverture : Bleu T.

ISBN : 978-2-7096-4958-2

© 2015, Éditions Jean-Claude Lattès  
Première édition mars 2015.

[www.editions-jclattes.fr](http://www.editions-jclattes.fr)

## D U MÊME AUTEUR :

### Théâtre

*Théâtre Volume I* , Éditions Ndze, 2007

*Théâtre Volume II* , Éditions Ndze, 2014.

### Romans et nouvelles

*La gazelle s'agenouille pour pleurer* , Le Serpent à Plumes, Paris, 2003.

*Cola Cola Jazz* , Éditions Dapper, 2002. Grand Prix Littéraire d'Afrique noire 2003.

*Canailles et charlatans* , Éditions Dapper, 2005.

*Un rêve d'Albatros* , Gallimard, 2006.

*Esclaves* , Jean-Claude Lattès, 2009.

### Essais

*Rachid Boudjedra, la passion de l'intertexte* , Presses universitaires de Bordeaux, 2001.

*Dans les mêlées. Les arènes physiques et littéraires* , Ifrikiya, Yaoundé, 2009.

*Dans les mêlées II. Où va la littérature togolaise ?* , éditions Awoudy, Lomé, 2013.

*...pour Tchomatcha ! Alexis Aquereburu  
et Guerrier Touareg !*

*Aux amis perdus en cours de vie...*

« Le sabre tombait, se relevait  
et, à chacune de ses disparitions,  
soulevait un cou tranché,  
sans gouttes de sang... entéléchie. »

José Lezama Lima, *Le jeu des décapitations*

## I. Le droit

Je m'appelle Apollinaire, j'ai soixante-dix ans, un diabète, du cholestérol et je fais de l'hypertension. Ce tableau clinique généreux pourrait surprendre, si je ne m'empressais d'ajouter qu'il ne m'empêche pas aussi de m'offrir, de temps à autre, quelques plaisirs, ceux-là même qu'un vieillard sous les tropiques ne se refuse pas, même avec un risque d'AVC suspendu au-dessus de sa tête. Je ne sais ce qui me pousse à l'avouer, sinon le désir de nouer un pacte de vérité dès l'entrée de ce récit qui couvre trois journées de ma vie – factice et torrentueux, quand les brises de l'ennui ne me soumettent à rudes épreuves, ou les fatigues de se traîner bon an mal an ne taillent sous mes pieds des pics de rêves éveillés : oui j'entretiens deux à trois maîtresses, que j'évoquerai peut-être, si ma mémoire le permet, créatures énamourées, perfides ou adolescentes attardées, c'est selon.

À mon âge, le tri s'impose, quand on prend la plume, comme je le fais à cet instant, pour raconter l'essentiel d'une traversée. Vie d'avocat, vie d'apparat. J'ai fait ce métier parce que c'était la chose la plus facile que j'avais trouvé à faire. J'ai mis si peu de temps à découvrir la face chimérique de ma profession, que je me dois de souligner ce trait typique de ma nature : je suis un grand bavard – parler, je sais faire, des heures, sans tenir compte du point de vue de mon interlocuteur – mais surtout un paresseux, et le seul métier, m'avait dit Le Sage, que j'avais consulté après mon baccalauréat, était celui qui pouvait me permettre de conserver le gain tout en mettant à profit mon amour de la palabre.

« Tu connais la réponse d'Antisthenes à celui qui lui demandait le meilleur apprentissage ? avait-il sentencié.

— Non, lui avais-je répondu.

— Désapprendre le mal, jeune homme. Choisis ce qui te convient le mieux ! »

Tout le présupposé du droit est basé sur la justice, elle-même reposant sur une fausse acception de la logique, à savoir que celle-là ne dépend au final pas des règles mais des interprétations qu'en tirent les juges et les jurys. Conséquence :

de toutes les disciplines qui se présentaient à moi à l'entrée de l'université, la seule à titiller ma curiosité, la seule à aller dans le sens de mon inclination à la procrastination était le droit.

J'ai le même rapport avec le droit que celui que j'ai avec mes maîtresses. Je préfère, la plupart du temps, la manipulation à la sincérité des sentiments. Je ne fais pas partie de cette bande de gens naïfs qui ont à la bouche les mots vertu et droiture, et sont incapables d'apprécier les circonstances dans lesquelles ces mots pourraient avoir à les mettre en porte-à-faux avec eux-mêmes. Je n'ai aucun problème avec la justice, ni avec un quelconque raffinement du regard, recours facile des lettrés bornés. Mon problème c'est le droit.

Gagner ou perdre un procès, le deal durant toute ma carrière a été déterminé par ce sentiment cynique mais drôle que ce qui importe n'est pas ce que la loi me dicte, mais ce qu'elle est incapable de m'expliquer. Légiférer qu'ils disent, légiférer ! Et des procès, j'en ai gagné, oh oui ! Un doigt dans le nez, l'autre sur la couture de la robe, traquant une vieille crotte tombée du même nez que celui qui sent la salle, anticipe les réactions de la partie adverse. Très peu de fois, j'ai osé forcer ma nature.

Je m'appelle Apollinaire, j'ai soixante-dix ans, un diabète et quelques apnées du souvenir. J'ai pris la décision de cesser d'exercer mon métier.

## II. Cartons et parenthèses

Je suis entré dans ce cabinet, j'avais vingt-quatre ans. L'homme qui me reçut était blanc de chemise et de peau. J'avais postulé pour un stage, au retour de mes études de droit à Poitiers. Nous n'étions pas nombreux sur le marché de l'emploi en ces années où les étudiants partis se former à l'étranger revenaient encore prendre leurs places, imbus d'idéaux et des rêves de servir leur pays, ridicules camisoles de fer, girouettes déboussolées par une chaotique transmission du pouvoir colonial.

« Maître Vial », ainsi se présenta mon vis-à-vis. « J'aurais eu besoin d'un pénaliste en ce moment, je vois à vos curricula que vous avez un diplôme de droit privé. »

Sa tête de colon bègue en retard sur le reste de la troupe dodelinait, cependant qu'il essayait d'allumer son cigare à l'aide d'un briquet frappé du sceau de son office. Le briquet avait beaucoup servi, et les flammèches refusaient d'incendier la paille. « Mais vous aimez le droit, n'est-ce pas ? Vous pourriez donc vous adapter si je vous recrutais comme assistant ? »

Je ne comprenais pas où il voulait en venir. Aimer le droit ? J'avais envie de lui dire qu'il se fourrait le doigt dans la gélatine, je n'étais pas du genre à proclamer un attachement forcené aux choses. J'avais un parchemin en poche, obtenu sans effort réel, entre plusieurs séances de rugby, religion poitevine à laquelle j'adhérai par ennui, et quelques promenades à la fac austère. Je me tournais tellement les pouces que j'avais pris, par précaution, juste pour me donner l'impression que j'étais venu pour souffrir en France, une inscription supplémentaire en Lettres. Il m'arrivait de confondre les salles et mes livres de cours, un bon roman de John Barth ou de Vonnegut Jr remplaçait valablement le code de procédure, au grand dam de mes profs racistes, qui susurraient « AH LES AFRICAINS DÉCIDÉMENT VOUS ÊTES TOUJOURS DANS LES NUAGES », ce qui m'exaspérait, car je ne m'expliquais pas qu'on me confonde avec toute cette valetaille d'étudiants *nègres* appliqués qui circulaient, l'air

socratique, d'un couloir à l'autre du campus, l'air de pions missionnés sous le sceau du secret, pour corriger l'image tout simplement bon enfant des tirailleurs sénégalais. Quoi ! Depuis quand faire des études était une affaire de *défense raciale* ! Mon diplôme de Lettres ne m'a jamais servi, mes potasseries littéraires, si.

« Je ne suis pas pénaliste, Maître », me suis-je contenté d'ânonner.

Le cigare prit feu, et la fumée, douce comme une odeur de cuisses frottées, envahit le bureau. « Écoutez, jeune homme, le droit c'est comme le suicide, il suffit d'être décidé pour passer à l'acte, j'ai besoin d'un pénaliste, pas d'un stagiaire buveur d'eau. Vous allez vous y coller, on a un procès à préparer. »

C'est ainsi que j'intégrai l'équipe du seul avocat leucoderme de TiBrava, qui traînait encore ses guêtres dans les parages alors que ses frères avaient déjà sonné la retraite, pour nous laisser vaquer à nos occupations postcoloniales.

J'ai gravi les échelons, assez vite, surprenant mon employeur par l'efficacité de ma désinvolture, et ma capacité à tordre le cou, justement, à la vieille dame guindée. Puis, j'ai succédé à Vial, à la mort de ce dernier. Une fois ce vieux briscard au trou, je suis retourné à mes anciennes amours, m'enrichissant sur le dos de la veuve et de l'orphelin, des fripouilles surtout, une espèce que l'on devrait protéger, tant elle assura la plus grosse part de mes revenus. Les pénalistes, on le dit pourtant, tirent le diable par la queue. Je suis l'un des avocats les plus peinarde de TiBrava, peu importe la trinité morbide (cholestérol, diabète, hypertension) qui menace mes artères au quotidien.

Partir. Ce soir, je trie ce qui me reste de dossiers importants, avant de m'en aller, sans daigner me retourner. Les saisons ont passé, je n'ai pas vu ce qui s'installait.

« Tu verras, qu'il disait Maître Vial, quand l'heure viendra de faire les cartons, ton cœur fera des zigzags. »

Partir. Lassitude des usages codés.

J'ai vendu le cabinet. Jusqu'au pas de porte. Pour ne pas avoir à regretter. J'ai tenu, mon dieu, j'ai tenu jusqu'à soixante-dix ans ! Ce soir, pour la première fois depuis que j'exerce ce métier, je rentrerai chez moi pour toujours. Mes pas, plus jamais ne fouleront l'élimé tapis de l'office.

La veille, je m'étais préparé à quitter ma profession et mon cabinet d'avocat. Il était dix-sept heures. La ville somnolait. Ni veuves fortunées, ni Mercedes de

rêve – les veuves roulant bien sûr les caisses de la marque de ce nom –, n’auraient pu redonner à cette ville son charme d’antan. À travers la baie vitrée de mon bureau, je la contemplais, à l’envers. Enfin, d’après ma position. Je gisais là, couché sur la moquette. La ville somnolait. Veillée par ses bandes lagunaires, ses trois bassins aquatiques étalés en travers de sa géographie, comme des baignoires pour hippopotames. Au loin, j’apercevais les grues des chantiers qui redessinent la ville dans sa partie ouest. Les piétons galèrent dans l’humidité, les automobilistes font des doigts d’honneur lourds de crasse. La ville n’en a cure. Elle tente de se refaire une toilette, après les fumées des charniers et les dégradations patientes perpétrées sur les immeubles publics par sa jeunesse appauvrie, abêtie, mais hargneuse au combat, dans l’insouciance et l’enthousiasme d’aller à la mort choisie, face à la mitraille de la flicaille partisane.

Je faisais le tri dans mes derniers classeurs. Ceux que j’avais interdit aux déménageurs de toucher, sous peine d’aller en taule pour violation du secret d’État ! Ce genre d’esbroufe impressionne toujours. Trois gros classeurs aux contenus présentés dérangeants, tout au plus pour ma propre conscience d’avocat cynique. Non pas qu’ils contiennent quelque secret, pardi ! Ils étaient simplement les témoins des affaires les plus difficiles de ma vie, les seuls échecs de ma carrière.

Le premier dossier : une affaire au civil, le divorce de ma mère. Je l’avais perdue, cette affaire, contre mon père, un baron tropical engoncé dans les magouilles de la République. Il avait levé contre moi un bataillon d’avocats français et dahoméens, lesquels avaient suborné mes témoins et foutu le bazar dans la tête des juges. On ne se refait pas. Mon père était de ceux qui pensent que le pouvoir est une drogue vitale pour ceux qui l’ont, et qu’il serait indécent de s’abonner aux vertus de l’humilité (foutaise), devant son propre fils, né du ventre de cette épouse qu’il décrivit à la barre comme indigne, alcoolique, sèche du cœur et de la matrice, bref, indigne de la battre dans une course à la surenchère. J’ai perdu sans combattre. J’avais écouté mon père parler, et soudain compris que je tenais de lui. Sur toute la ligne. Sa froideur était de la beauté d’un chardon mordant la plaie de l’hérétique. Sa logique, implacable. Je le trouvais grand, trop grand, tant son raisonnement faisait la part belle à ce qui fait la force d’un homme déterminé : la mauvaise foi totalement assumée ! Quoi, cette femme, l’appauvrir, alors que de sa vie, elle n’a jamais rien fait d’extraordinaire, à part lui pondre des jumeaux dont il n’en restait qu’un, moi, avorton d’une race à proscrire, celle des avocats stipendiés, qui ont le courage de plaider contre leur

propre géniteur ! ? Je ne sais pourquoi j'ai secoué la tête, lui donnant raison, pas que l'argument fût vrai, mais parce que personne n'a besoin d'un argument vrai pour triompher en cas de danger, mais aussi parce que je reconnaissais au plus profond de moi que, j'eusse été à sa place, j'aurais choisi la même ligne de défense.

Ce fut une leçon, pour toutes les parties, qu'aucune fac de droit n'aurait pu me dispenser. Ma mère n'y réchappa point, au poinçon de la charge, et moi donc, et moi donc ! Réquisitoire de glace. Elle sombra dans le délire, et mourut un an plus tard du chagrin d'avoir échoué à ruiner son corrompu de mari. Mon père était une pourriture de la République, mais une belle pourriture qui aurait pu tirer de *L'esprit des lois* un film expérimental, s'il avait pris des cours de cinéma.

Le deuxième dossier. Un mélange de vomi politique et judiciaire. La mort de Niroma. Et le procès que la famille de ce dernier avait essayé d'intenter contre l'État. Nous voulions faire un coup d'éclat. Une prouesse, dix ans après le crime, que de vouloir contraindre le procureur à ouvrir une enquête. Vomissure. Pays de vomissure. J'étais un jeune charognard, l'affaire me plut quand le dossier atterrit sur mon bureau. Niroma, un parlementaire de haut rang, avait été retrouvé mort chez lui. Les criminels, pourtant, comme des étudiants qui auraient forcé la clôture d'une piscine olympique, pénétré les locaux par infraction et pris la fuite une fois l'alarme déclenchée, avaient signé l'acte. Comme nos braves étudiants abandonnant préservatifs, maillots de bain et habits dans la précipitation, eux avaient laissé tomber leurs cartes professionnelles. Des policiers. Profils sombres de coupeurs de route. Plaques de vitiligo sur le visage du plus gradé du trio, lui donnant l'air d'un Michael Jackson des pauvres. Le second, lèvres noires gonflées à la vapeur d'alcool, et le troisième, boules de feu à la place des yeux, brasillant et vous poursuivant même quand vous aviez vos paupières fermées. Le crime était de toute évidence politique, et pour une fois, j'avais envie de m'amuser avec les politiques, cette race dont faisait partie mon corrompu de pater. Une association contre l'impunité nous accompagnait dans nos recherches de preuves. Elle avait recueilli, compilé plus de trois cents témoignages, qui disparurent un soir par enchantement. Un matin, en ouvrant les locaux de l'association, les ordinateurs s'étaient fait la malle, tout seuls. Et le même jour, convoqué chez le procureur, j'eus le privilège de lire le rapport d'enquête de la gendarmerie sur les trois suspects, dont j'avais demandé le maintien de dépôt. Ils s'étaient transformés en grains de sel, qu'une tenancière de maquis haoussa avait utilisés pour saler ses épinards.

Le pays fonctionne ainsi depuis la fin des colonies, on joue avec les mots, les

mythes et autres légendes. La langue des autres nous sert de cache-misère, elle recèle autant de postures que de faussetés véritables. Elle nous permet de ne jamais étaler notre vérité, soupçonnable pourtant ; au contraire, la langue des autres demeure la voie royale pour semer le désordre dans les têtes, et régner sur un empire tropical, hybride, fragile, et au final frustrant.

En français de prétoire, le rapport établissait clairement les faits, ne laissait planer aucun doute sur l'issue de l'affaire. Les suspects, avait rapporté la police, s'étaient tout simplement dissous dans l'atmosphère. Et fin de la procédure. Pour une fois, j'avais matière à réflexion. L'indépendance nous avait rendus à notre nature réelle, celle de corrupteurs intrinsèques, de trafiquants de muselières, et surtout de conteurs à la langue pendue ayant rarement froid aux yeux. Ce n'était pourtant pas les mots pour décrire autrement les choses qui nous manquaient. Ce qui au final nous faisait défaut c'était une volonté réelle de se colleter à la réalité pour arriver à la décrire simplement, sans artifice.

Le troisième dossier. La honte de ma carrière. Je dis cela, mais à l'époque, je n'y avais accordé aucune espèce d'importance. Je n'avais pas choisi cette affaire. Pis, le retentissement qui l'accompagna avait plus provoqué mon agacement que mon enthousiasme.

Ce 21 avril 2012, couché sur le dos dans cette pièce vide aux trois quarts, je prenais conscience de la vacuité de mes efforts à paraître indifférent. Je mordais dans la chair rance de l'humiliation. Mon orgueil blessé au champ d'honneur m'indiquait clairement que j'étais resté à côté de la plaque. Un cynique comme moi aurait dû faire son miel de l'affaire numéro 3, État de TiBrava contre K.A., des initiales du citoyen dont j'avais été le commis d'office.

### III. L'affaire numéro 3

L'affaire avait fait grand bruit. Un individu nommé K.A. avait décapité un autre individu dont le nom n'intéressa personne. Le crime avait secoué la torpeur des habitants de TiBrava. En l'espace d'une nuit, il avait pris les proportions de la légende : K.A., le criminel le plus honni, le plus médiatisé de TiBrava. La simple évocation de son nom continuait à glacer les sens des gamins dans les maisons. K.A. le croquemitaine. K.A. le psychopathe. K.A. le coupeur de têtes. K.A. le mal absolu. Si tu continues à sortir la nuit sans autorisation, ô jeune fille aux hormones dérégées, tu le trouveras sur ton chemin, il te violera puis te tranchera la tête ! On ne compte plus le nombre de ses victimes. Il tuait à tour de bras, sillonnant le pays de long en large, tapi à ses azimuts, avant de surgir le glaive entre les dents, et le sexe dressé hors de son fourreau, véritable dague haoussa, qui fendrait sans pitié le ventre de ces damoiselles.

Un individu pitoyable et sans émotion, ce K.A., comment oublier un homme de sa trempe ! Ses gestes empesés dans le prétoire ? Son regard affolé, quelques jours plus tard, au moment de se faire bander les yeux, devant le peloton d'exécution ? Comme dans un film qu'on déteste mais dont les séquences vous imprègnent, je me souviens du dénouement judiciaire. Je commencerai par là.

13 octobre 1978, le tribunal avait siégé de 16 heures à 20 h 30. Bannerman, le président de la cour, avait l'air pressé d'en finir. Ses assesseurs, un inspecteur de l'Éducation nationale qui finira ministre quelques mois plus tard, et un dactylographe en service aux Presses nationales, montraient un zèle disproportionné, et arboraient des mines confites d'inquisiteurs payés pour liquider ce pauvre paysan, lequel, visiblement, semblait dépassé par son propre forfait et le rituel dans la salle où on l'avait traîné.

Le commissaire du gouvernement transpirait d'idéologie. Je l'écoutais à peine. Comment le pouvais-je ? Sa bouche malaxait les mots galvaudés, ses propos dessinaient un paysage mental auquel la salle adhérait par défaut de preuves. Le ridicule était un art qu'il atteignait difficilement, dans la moiteur de

cette salle d'audience ventilée par des brasseurs réinstallés pour l'occasion. Un effort de la République, attachée à la paix, au travail, à l'ordre et la discipline ! Et à un peu de fraîcheur...

La curée. Je songeais à ce que m'avait demandé mon assistant pendant la constitution de la défense. Il avait raison : comment sauver un homme, condamné à l'avance par un peuple, de la potence ou du peloton d'exécution ? Le journal unique du Parti solitaire avait donné le *la*, toute la semaine précédant le procès : *un crime odieux à punir ! K.A. doit mourir ! Pas de clémence pour l'assassin !*

Longtemps, j'ai cherché entre les lignes la phrase qui m'incriminerait aussi, complice forcément par contamination, avocat sans foi ni loi que l'on devrait fumer sur un gril géant, pour avoir accepté le sale boulot de défendre l'indéfendable. Même commis d'office, j'étais un salaud aux yeux de tous.

La veille, j'étais resté seul au cabinet jusqu'à tard dans la nuit. J'avais laissé repartir tous mes employés, même le chauffeur, je les avais encouragés à rentrer chez eux. Je voulais être seul, pour préparer la défense improbable de mon indéfendable client. Face à un dossier vidé de logique, je tentais de construire l'attaque la moins ridicule. Autant grimper à dos de musaraigne la pente escarpée de l'Atakora<sup>1</sup> !

Mes souvenirs s'égrènent, de cette veillée d'armes où, dans la solitude du bureau silencieux, je cherchais vainement l'argument qui eût pu sauver K.A. de l'exécution capitale. Rien. Après trois heures d'inutiles cogitations, mon cerveau chauffé à blanc déposa les armes. Et je décidai de rentrer chez moi.

Première capitulation. Mais ce qui allait suivre, et qui était imprévisible même pour le plus fantaisiste des scénaristes, allait signer mon détachement total du dossier.

Il était presque minuit quand j'étais sorti dans la rue. Le toit de la voiture sur le trottoir brillait faiblement sous la rosée. La femme se tenait debout contre la portière du véhicule. Une loque pétrie de rides. Elle tenait contre son flanc gauche un panier rempli de chiffons et de victuailles, et dans sa main droite une enveloppe qu'elle me tendait.

« Bonsoir, madame, avais-je lancé mécaniquement. Que faites-vous là ? Qui êtes-vous ? »

J'avais parlé *franca*, sans réfléchir, je me ravisai et m'adressai à elle autrement. À TiBrava, presque tout le monde parlait *brava*, langue véhiculaire à la grammaire relâchée, au vocabulaire bâtard. Il m'arrivait de parler cette langue

frivole qui n'était pas la mienne, culturellement parlant, mais sa générosité de langue ouverte à tous était assez grande pour supporter mon accent grotesque. Elle éclata de rire, un rire disloqué qui ressemblait plus à un mouvement désordonné de son corps qu'à une intention affichée d'exprimer quelque sentiment. En elle, tout était fatigue, pourrissement. On l'aurait décrite pareille à une grosse rumeur perdue sur le trottoir de la cité, une rumeur qui enflait au fur et à mesure que la nuit s'épaississait. Et elle me tendait l'enveloppe, la secouait, fébrile. Et je la regardais.

Elle était friable, comme dessinée à la particule de poussière. La robe qu'elle portait, abîmée, défraîchie, flottait sur son corps amaigri. À l'évidence, elle avait beaucoup marché. Ses pieds s'épaississaient sous des couches de poussière solidifiées en croûtes, et l'odeur acide de sa transpiration piquait le nez, révoltait le cœur. Je ne savais vraiment pas de quel cercle de quel enfer sortait le fantôme nocturne. Elle était en mission, vers moi, et ne laissait paraître aucune hésitation. Son visage n'en finissait pas de se déformer. Je pris l'enveloppe. Mon nom y figurait, dessiné d'une écriture arabesque, au milieu d'une séquence rigoureusement ponctuée. À l'intérieur, j'avais trouvé une feuille jaunie, on eût dit arrachée d'un registre, d'une Bible ou d'un grimoire quelconque. Un feuillet complètement couvert de mots, au recto comme au verso. L'écriture manuscrite ressemblait à celle que les instituteurs de la vieille école imposaient à leurs élèves. Les plus doués, les meilleurs, finissaient par acquiescer le trait, et s'imposaient cette correction typographique dans leurs correspondances comme dans tous les actes écrits de la vie quotidienne. Celui qui m'écrivait en avait pris la graine, et la semait bien, tant la lecture de sa lettre était fluide et reposante.

*Cher Maître,*

*Si vous ne croyez pas à ce qui va suivre, alors vous n'aurez pas compris le sens de ma missive. Comme Lui envoyait ses disciples sauver le monde, je vous envoie cette femme vous porter dans l'urgence la Vérité. L'homme que vous allez défendre n'est pas un criminel mais la victime d'un immense enjeu satanique. Un jeu diabolique. Je suis maître de mes mots, croyez-moi, vous en aurez la preuve si vous acceptez de venir me voir, si vous faites tout pour retarder ce procès, ne serait-ce que de quarante-huit heures. Le temps de m'écouter, le temps d'entendre un autre son de cloche que celui de la République des bavards et des perroquets...*

J'ai commencé à lire cette prose mystique et agitée sans savoir réellement sur

quel pied danser. La messagère nocturne semblait attendre un ordre ou je ne sais quoi. Adossée contre ma voiture, elle souriait toujours de ce sourire déchiqueté. À croire qu'elle lisait dans mes pensées ou qu'elle connaissait le contenu de la lettre qu'elle m'avait apportée.

J'appris, en lisant, que l'homme qui avait écrit ces mots avait mis la femme dans un taxi et avait demandé au chauffeur du taxi-brousse de la descendre devant mon office. Elle venait de la région des plateaux, avait traversé le pays et était venue m'attendre ici. Je renonçai à entrer dans le mystère de la situation, et poursuivis la lecture.

*Vous apprendrez qu'ils sont les bras armés du Diable, et qu'il est de mon Devoir de les annihiler ; K.A. n'a pas compris, il a suivi leurs consignes, il paie sa légèreté. Venez me voir, ne vous occupez pas de mon envoyée, j'ai pris des dispositions pour elle. Mais venez me voir, retardez le procès, et la Vérité triomphera.*

Sa signature, sous l'adresse : Gail Hightower, révérend supérieur. Église des Saints de Dieu, Dayes, Afiadenyigban.

J'avais levé les yeux au ciel, souri, puis soupiré. Mon regard avait croisé les yeux fatigués de la loque à mes pieds. J'avais ramassé dans la voiture toutes les pièces de monnaie qui s'y trouvaient, et je les avais remises à la dame. Sans crier gare, elle avait hurlé puis avait jeté au loin les pièces d'argent qui s'étaient éparpillées dans le caniveau. Ensuite, d'un mouvement lent qui fit paraître son corps élastique, malgré l'usure, elle s'était recroquevillée sur elle-même, et s'endormit brutalement, ses bras recourbés sous sa tête en guise d'oreiller.

Je restai là, la lettre dans la main, à la regarder et l'écouter ronfler. Une femme qui ronflait ! Et une estafette de la police qui passait, au même instant. Les flics me reconnurent-ils ? Toujours est-il qu'ils avaient dû se poser des questions sur ma présence, sur le trottoir, à cette heure avancée de la nuit, et considérer la scène d'un point de vue pratique : une de ces folles qui infestent la ville s'est endormie sous la voiture de l'avocat !

Je regagnai ma voiture précipitamment, un peu grotesque, la faute à toutes ces idées qui me traversèrent l'esprit. Et si la maréchaussée avait cru que je voulais embarquer cette femme seule dans ma voiture ? Je sais, pour avoir entendu les gens raconter l'histoire, que certains hommes kidnappaient les aliénées pour coucher avec elles dans la discrétion des espaces vierges de la cité. Au bout des nuits salaces, et de la répétition du même geste, on les retrouvait grosses des œuvres de leurs mystérieux amants, puis le temps que la grossesse évolue, elles

disparaissaient à nouveau, avant de réapparaître, les entrailles allégées du poids de leur progéniture. La cité bruissait alors de légendes sur ces fœtus récupérés par avortements sauvages, dont les auteurs des grossesses se serviraient pour des sacrifices destinés à accroître leur pouvoir. J'étais un homme public, on me croit puissant à TiBrava, pas de raison que j'échappe au soupçon, vu les circonstances.

J'avais filé sur les chapeaux de roue. Le lendemain, j'étais revenu très tôt à mon bureau. La femme de sable avait disparu. Seules quelques pièces d'argent non récupérées par les badauds dans le caniveau pouvaient me rappeler la scène surréaliste de la veille. Une scène sans témoin.

Vers midi, j'étais sorti regarder sur le trottoir, instinctivement. Personne de près ou de loin qui rappelât mon inconnue de la veille. Elle s'était évaporée, ne laissant d'elle que son odeur de transpiration, que je convoquai encore à loisir dans mes narines, à force de volonté. Mes employés m'avaient regardé d'un œil préoccupé. Mon assistant surtout, à qui j'avais fait vérifier ce matin-là l'existence de l'église du révérend Hightower. Il m'avait rassuré en me rapportant que l'église existait bel et bien, et qu'on disait de son pasteur qu'il était un homme très respecté à Dayes, pour la profondeur de sa foi et la sûreté de ses jugements.

Il m'avait rapporté ceci à l'époque, l'assistant : cela faisait plus de trois ans que l'homme s'était établi dans la région. Et on racontait partout que le révérend Gail Hightower, après ses études à l'école de théologie, était venu directement à Dayes-Afiadenyigba, non sans auparavant avoir refusé tous les autres postes qu'on lui proposait ; qu'il avait fait des pieds et des mains pour être envoyé ici. Dans une région dont il n'était pas natif. C'était curieux. Tous les jeunes évangélistes rêvent d'un poste à la capitale. La ville, c'était le lieu du grand show, les passages à la télé et sur les radios où Dieu se vendait entre deux pages publicitaires sur le riz et la tomate en conserve, l'assurance d'un nombre important de fidèles aux veillées de prière, donc la garantie de quêtes dominicales plus importantes, de dîmes fulgurantes versées par des cadres fortunés, pour l'érection de nouvelles chapelles. La ville, c'est quand même plus facile. Nettement plus facile si l'on se soucie de faire carrière, et de démontrer aux gogos que Dieu demeure un ascenseur social incomparable, et l'évangéliste lui-même le fumeur d'un opium dont l'odeur n'atteindra jamais les narines du pauvre abîmé dans sa prière cocorico.

Selon mon assistant, les habitants du bourg se souvenaient encore de l'arrivée du pasteur. Un jeune homme frêle descendant d'un taxi. Un jour de pluie, une de

ces ondées tropicales comme il y en a si souvent dans ce coin à la fois béni et puni des dieux. Toutes ces années n'avaient pas effacé l'acuité du souvenir. Un jeune homme, frêle et seulement nourri de la parole de Dieu, les yeux clairs et un début de barbe, descendant du taxi. Costume noir et cravate bleue sur chemise blanche. Il pleuvait. Les fidèles attendaient sous le hangar de la gare routière l'arrivée du remplaçant du révérend William, mort noyé en essayant de baptiser dans la rivière une vieille dame hydrophobe, laquelle avait entraîné dans la mort le pasteur sous les yeux de la foule ébaubie. Convertir une sorcière. Fallait le faire. Sauf que... oui, les habitants n'avaient pas la mémoire courte. Le jeune pasteur leur avait été envoyé pour remplacer le défunt. Mais il avait choisi un jour de pluie pour débarquer. Quelle idée !

Il était sorti du taxi, qu'il avait pris en location pour voyager dans le confort, et avait marché vers le hangar. Trempé jusqu'aux os. Traversant les éléments en furie avec calme, affrontant l'eau, le vent puissant... Bien sûr que le chef de la congrégation avait couru lui porter le parapluie... il l'avait écarté du coude et avait poursuivi son chemin... puis, soudain, il s'était arrêté... dans cet espace court, entre la voiture et le hangar où les fidèles s'étaient agglutinés... Il s'était arrêté et s'était mis à prier. Qui peut oublier cela, hein, qui peut oublier un tel spectacle ? Un homme debout sous des trombes d'eau, et priant... immense connaissance du Livre, une foi grande qui ne triche pas... il avait parlé au vent et à l'eau... Le vent s'était tu et l'eau s'était retirée dans la terre et dans les nuages. Le soleil avait brillé... de nouveau à seize heures, alors que la nuit tombait déjà, comme c'est l'habitude dans la région.

La foule de fidèles, avec crainte et respect, avait alors pu accueillir son pasteur. Avec des danses et des cantiques. Avec l'allégresse qui sied. Pendant que le chauffeur débarquait les valises du taxi.

L'assistant m'avait dit : attends, l'histoire n'est pas terminée. La foule en liesse, comme un œuf le portait, quand le chauffeur, enfin, ouvrit la portière que le révérend avait refermée derrière lui. Suspendu en l'air, relique sacrée aux bras d'une étrange procession, il vit, tout comme les autres, la femme mettre pied à terre. Et il fut saisi d'étonnement, discrètement mais saisi d'un effroi subtil. Son front se plissa. Il dit aux fidèles : ma femme ! Et ils répétèrent : c'est sa femme, c'est la femme du pasteur !

Belle créature à la peau très claire, elle portait à l'épaule un sac luxueux griffé YSL. Mais son habillement surtout... dans ce bled, imagine le choc. Tout de blanc vêtue, robe longue de mariée au col dentelé. Large chapeau de la même couleur et boucles d'oreille en or. Autour d'elle, que des habits puant la sueur,

alors qu'elle, son parfum montait aux narines. La femme du pasteur. La femme au teint clair. Elle ne parlait pas, ne riait pas. Tout le monde ignorait que le jeune révérend fût marié. Avec une femme au teint clair en plus, rajoutaient les gogos. On l'attendait seul. Le voilà au bras de ce type de femme dont les hommes rêvent comme amante, maîtresse, mais rarement comme épouse. Son mari l'avait rejointe, et le chef de la congrégation les avait conduits jusqu'à leur logement. Ils avaient dû marcher, traversant tout le village, car elle refusait de monter sur la moto poussive du chef. Puis les jours passèrent, et le village découvrit que l'épouse du pasteur s'ennuyait à mourir. Dans la demeure que le couple occupait, pourtant, il y avait du grain à moudre. Non pas qu'elle avait du poil dans la main la dame, mais à part faire à manger à son mari, la poussière pouvait bien se déposer sur les meubles du salon, le linge sale pouvait bien s'amasser, cela paraissait normal à la belle épouse mélancolique que son époux sollicitât les services des paroissiens pour faire le ménage dans le logis. Elle s'ennuyait ferme, et ses absences régulières au culte, que le révérend Hightower couvrait maladroitement, défrayaient la chronique.

Dans ce bled alanguï et furieusement païen, convertir les âmes supposait que l'on fût soi-même un modèle de rigueur et d'abnégation. Les disparitions hebdomadaires de la dame mettaient le pasteur en porte-à-faux avec la vigueur de ses prêches vigoureux, la rectitude de son propre maintien et son statut d'homme saint. Ça jasait. Il disait : ma femme a fait une visite à TiBrava, sa mère est gravement malade. Puis disait : ma femme a fait une visite à TiBrava, son père est gravement malade. Puis, après le père, la mère, il y eut le temps du beau-père et de la belle-mère. Mais cela finit par ne plus suffire, il fallait trouver alibis et raisons plus corsés, afin de couvrir la force des rumeurs.

Deux paroissiennes semèrent le doute dans les esprits, au retour d'un voyage à la ville balnéaire de Lisahöhe. Elles disaient ne pas être sûres de ce que leurs yeux avaient cru voir, mais que, néanmoins, c'était comme si... la femme sortant de la voiture et s'engouffrant dans l'auberge, curieusement, leur avait semblé une figure connue, malgré son châle sur la tête, mais bref une silhouette ne fait pas le portrait. Langues fourchues, les mégères aux pieds légers, langues au venin doux, insidieux, frappant juste là où il faut, laissant le corps atteint exsangue, tétanisé. Il n'y eut plus de paix dans les cœurs. *Si tu épouses une femme qui aime les voyages, prévient le conte, apprête-toi à devenir son âne !* Les contes finissent mal, n'est-ce pas ?

L'assistant m'avait dit : toute cette histoire a fini par embrouiller le pasteur. Il prêchait dur mais vivait mou. Les racines de l'enfer poussaient dans sa demeure,

mais il tenait ferme le gouvernail de la parole biblique. Menaçait, apostrophait, insinuait devant sa propre épouse qui revenait s'asseoir parfois au premier rang des fidèles, les jours où aucun membre de sa famille n'avait plus décédé, inopinément, l'obligeant à entreprendre quelque voyage. Les têtes se tendaient vers le couple, au fur et à mesure que Hightower tissait la parabole. Les sourires espiègles des femmes éclataient sur leurs visages, plongeant l'épouse au teint clair dans un mutisme désespéré. Quand Hightower eut l'idée d'introduire dans son culte dominical une séance d'exorcisme collectif, les fidèles ironisèrent : laquelle, des brebis ou du pasteur, aurait contaminé le troupeau ? Un jour, un groupe de jeunes puceaux triés sur le volet par Hightower lui-même, armé de rameaux, fouetta les femmes dans l'église, s'attardant longuement sur Abigail, l'épouse stigmatisée. La violence de la cérémonie fut telle que certains maris supplièrent le révérend de trouver des formes plus appropriées pour débarrasser leurs épouses du diable. Mais par-delà leurs femmes, ils plaidaient pour Abigail, devenue muette après la séance. Sortie du temple, elle s'était dirigée vers la demeure, les yeux fixés sur ses pieds, le visage dévasté par l'humiliation. Et l'on raconte qu'une fois rentrée chez elle ce jour-là, la femme du révérend plus jamais ne réapparut en public. Refusant toute visite, elle se cloîtra, puis disparut un soir à la faveur de la nuit.

Le lendemain, stupeur. Des gendarmes dépêchés de Lisahöhe apportèrent la mauvaise nouvelle : le corps sans vie d'Abigail avait été retrouvé pendu dans une chambre d'auberge, là même où la rumeur disait l'avoir aperçue avant que ne se tisse le drame.

Mon assistant m'avait appris que c'était depuis la mort de sa première épouse que le fanatisme de Hightower avait dépassé les bornes. Et il était trop tard pour le ramener dans le sillon modéré de la parole évangélique. Il avait fait du chemin, ses affaires avaient prospéré, et désormais, il avait pignon sur rue et passait lui aussi à la télé, où il officiait régulièrement, brocardant les puissants de TiBrava.

1. Chaîne de montagnes située en Afrique de l'Ouest (Ghana, Togo, Bénin).

## IV. Les larmes des faibles

Les larmes des faibles sont éternelles. Je ne suis pas un faible, j'étais rarement ma mélancolie. Je m'interroge simplement à des années d'écart de mon détachement devant l'affaire numéro 3.

Aujourd'hui, je ne saurais afficher la même désinvolture. Le temps m'a appris la torture, vis-à-vis des souvenirs dans lesquels on joue si peu de grands rôles.

Je m'étais trompé cette fois-là vraiment, la seule fois où j'avais l'occasion de ferrailer dur et d'imposer au petit milieu médiocre de la justice de TiBrava ma notion singulière du droit et de ses billevesées.

J'avais un assassin à faire acquitter. Un homme de l'ombre, providentiel pasteur, me proposait sa complicité pour semer le doute dans la tête du jury. C'est vrai qu'il s'y était pris d'une manière un peu trop théâtrale, avec son émissaire nocturne puant la crasse et la miséricorde.

L'adresse du révérend était toujours sous mes yeux, sur la lettre épinglée au verso du classeur contenant tous les éléments du procès. L'homme avait pris du galon, grâce à des consultations mystico-théologiques. De temps à autre, on pouvait l'apercevoir à la télévision en train de prêcher. Véhément, maître du verset biblique réinterprété dans le sens de nos modernités. Voix en guerre contre les faiblesses de toutes sortes, faisant mouche à chaque saillie, déclenchant même le rire, force suprême, chez ses détracteurs les plus fervents.

Les soirs où je ne dormais pas, affalé devant la télé avec une de mes maîtresses rotatives, je savourais ses prouesses. Il prenait un film produit dans les studios de Nollywood, Nigeria, un soap opera à la morale efficace comme un rasoir, et commentait les images librement. Du grand art. Les images qui défilaient n'étaient point contrepoints à ses paroles. Lui évoluait dans le dixième degré, quand les personnages du film se démenaient encore dans une pitoyable troisième dimension. D'ailleurs, ils étaient renommés par ses soins, avec une liberté frisant la figure de style. Il les renommait d'après des prénoms connus à

TiBrava de la moyenne des téléspectateurs, des prénoms de certains ministres ou députés, de quelques généraux en disgrâce et de pétasses en vue de la République. L'effet ? Brouillage total de la réalité, qui était alors transfigurée. Un jour, il a fini par coller mon prénom à un vieux notable de quartier, dans un film où ce dernier devait juger un voleur. À l'écran, on voyait le notable s'asseoir devant la foule de villageois. Mais le commentaire insinuait qu'il avait fui son corps et s'était fait remplacer par son double, moins couard mais doté de peu de compréhension des choses de la justice. L'image qu'il avait de moi était donc celle d'un juriste poltron. Dans le salon, ce soir-là, j'ai éclaté de rire, bluffé par la capacité du pasteur à porter le coup au cœur de l'adversaire.

À force de s'afficher sur l'écran, son numéro de portable s'était déposé dans ma mémoire. Le dossier numéro 3 était mon chemin de Damas. Même si j'avais rendu le tablier, plusieurs interrogations subsistaient, que j'avais envie d'éprouver. Et pour cela, il fallait que je rencontre l'homme que j'aurais dû rencontrer tout au début de cette histoire, si seulement j'avais accordé quelque importance à tout cela.

Je pouvais l'appeler sur-le-champ, j'avais la certitude qu'il l'attendait, ce coup de fil. Il reconnaîtrait ma voix de suite, ma voix qu'il était allé jusqu'à imiter ce jour-là, quand je l'avais surpris en train de mettre en scène librement sa version moderne du jugement de Salomon. Oui, cela fait plus de trente ans qu'il m'attend, d'une manière ou d'une autre.

La ville, dehors. La nuit tombe, et les lampadaires nouveaux installés pour éclairer les nids-de-poule des routes de la capitale s'allument les uns après les autres. Plongé dans le noir, le bureau a l'air d'un camp déserté. Un camp où, autrefois, les combats de prétoire étaient menés jusqu'à l'aube par de jeunes clercs qui en voulaient. C'était l'âge d'or du métier, avant que la politique, poison douceâtre, n'empoisonne le tiers de la corporation, et ne pousse les jeunes juristes à se liguier avec les politiciens pour des combats qui, pour être raisonnablement justes, n'en sont pas moins dilatoires sous nos tropiques. Ici, cela faisait longtemps que le pouvoir n'était plus dans la rue, mais allez donc l'expliquer à ces jeunes carriéristes ! J'ai toujours préféré rester loin du terrain politique, déjà occupé par mon pater.

Projetées à l'envers, les lumières du magasin au-dessus de ma tête éclairent une grande partie de l'office. J'aime cette ambiance en clair-obscur. Les ombres des choses ont des reliefs d'animaux taillés dans un nuage. Malléables. Faussement malléables. L'heure n'a pas d'importance. Ce soir, à part le vigile nonchalant de *Jaguar Sécurité*, personne ne m'attend dans ma grande villa rose

d'avocat fortuné. J'avais donné quartier libre à mon cuisinier. Ainsi qu'à mon chauffeur. Aucune épouse vertueuse à supporter. Aucune progéniture. Depuis mon divorce, je vis seul. Pour le dernier soir de ma vie professionnelle, ne dépendre de quelque béquille que ce fût.

J'avais réservé au restaurant *Nuit d'Orient* une table pour une personne. Je me tiendrais bien compagnie pour une fois. Je ferai l'amour aux fantômes fondus dans le vent marin s'il le faut, avais-je rétorqué à Afrodite, ma maîtresse préférée, laquelle prétend que je me la joue, quand j'avais refusé qu'elle me tînt compagnie. Celle-là, avec sa langue pendue !

Être seul, sans avoir envie de se justifier. Aucun bilan au programme. J'ai trop côtoyé le cirque. Juste redevenir un citoyen normal, rouler un soir à fond la caisse dans les rues de la cité, violer les feux rouges et me faire insulter par les taxi-motos fielleux, belliqueux et jeteurs de sort. Je ne boirai pas ce soir, je n'affolerai pas mes hormones, toutes les bêtises d'homme libre que j'avais envie de faire, je les ferai en toute connaissance de cause.

Je regarde mon téléphone portable. Mon téléphone portable me regarde. Je le tiens dans la main, tout en essayant de me relever du sol sur les coudes. Mes doigts crispés savent le geste à faire, devant mon cerveau, qui tente de brouiller les chiffres, peine perdue. Et si j'appelais Hightower ?

## V. Le cimetière marin

La hauteur des vagues rendit la lune aveugle. Un instant. Ou était-ce ma vue brouillée par les embruns... ? J'enlevai mes lunettes, et les contours immédiats de la plage se figèrent. Deux silhouettes enlacées se désarticulaient dans le sable. Un cri faible, féminin, désapprouvait l'audace ou l'impudeur de mon apparition. Ou d'un geste inapproprié dans le noir, trop hâtif ? L'ombre des choses de l'amour ne dédouane aucun amant de la galanterie. Je m'éloignai, complice des ombres chinoises.

Au large de TiBrava, les paquebots en rade incendient la nuit, villes-lumières posées sur l'incandescence de nos songes liquides.

J'étais de retour sur le lieu du supplice. J'avais marché, traversé le boulevard, au lieu d'aller dîner au restaurant *Nuit d'Orient*. La plage, s'allongeant vers le poste frontière entre TiBrava et la Gold Coast, avait en son creux, à l'endroit où les égouts de la ville se déversent dans l'océan, le mystère d'un ancien terrain d'exécution. Un bar avait été planté dans le sable, au lieu de la mise à mort de l'homme. Rien pour témoigner de l'antique fusillade. Le bar portait un nom compassé, *La cour du miracle*. Les filles y portaient la barbe et les hommes des strings. Un miraculé insultait à la cantonade : *La Grenouille, tu es bordelle, ton vagin sent la morue !* L'animal visé répandait son venin aux quatre coins du vent : *Un-Deux-Trois, tu es sorcier !* Leurs cris montaient dans la nuit, pendant que la Divisionnaire, patronne du désastre, une machette à la main, menaçait de fermer plus tôt son tripot si les propos ne redevenaient... *civilisés*, hurlait-elle, *civilisés !* Son cri dans la nuit refroidit la querelle : « Je vous ferai boire la poudre d'escampette ! »

Ma bouteille de bière à la main, j'ai grimpé la buse, celle qui marque la sortie des égouts de la ville. La serveuse me tendait la monnaie, je lui souriais, généreux. Derrière moi, toujours, hâbleries. Époustouflantes hâbleries surgissant, naissant, se développant, s'incrétant, s'enveloppant des noyaux épicés de la

liqueur de la Divisionnaire. Le champ de tir avait vécu. À sa place, un bar-maison aux clôtures faites de corps humains, desquels sourdaient à intervalles dans le désordre complet anastrophes tonitruantes, proparoxytons merveilleux, alexandrins aux pieds vodous, métaphores et métastases sculptées à la cire des maléfices, et puis quoi encore de figures que même l'aube aura réticence à rajouter aux pages de la nouvelle histoire. Bar sauvage. Les serveuses prenaient la commande, puis, prudentes et le cœur battant le naufrage, traversaient le boulevard à quatre voies nouvellement goudronné, pour aller rapporter les bières fraîches stockées dans un congélateur de l'autre côté de la route. Bar sans électricité, s'éclairant juste des lueurs des lampadaires publics.

Levant les bras, je dessine avec mon corps boussole le lieu géographique où les gendarmes avaient disposé K.A., mains ficelées dans le dos, et le buste attaché au tronc d'un cocotier. Il n'avait pas eu droit aux bras écartés, cela aurait heurté l'évêché de TiBrava. Trente ans, et les dents maculées de peur, il flottait face au bruit et la fureur. Surpuissant brouhaha des badauds venus en famille assister à l'exécution. Spontanément, s'étonnera la propagande. Elle n'était pas nombreuse, la foule, mais en son sein couvait la rancune par centaine. « Tuez-le ! », « Coupez les couilles ! », « Moi j'aurais mis du piment dans son anus », « Seulement, voisine ? », « Pouah, le sorcier », « Il mérite le four à pain », « N'est-ce pas ? », « Qu'on l'attache au cheval ! », « Qui l'a même habillé ? ».

K.A., l'air nigaud, ne semblait rien retenir ni comprendre face au déchaînement des passions. Il est vrai que même les natifs de son bled, immigrés à TiBrava, s'efforçaient de l'insulter dans la langue des citadins, de peur qu'on ne les assimile au malheureux. On avait remis ce dernier dans ses habits puants, les mêmes qu'il portait le jour de son arrestation dans les grottes montagneuses, un pantalon aux genoux déchirés, et une chemisette en tissu imprimé. Quand un homme de troupe avait déboutonné le vêtement pour en rabattre les pans sur le côté, la foule l'avait hué, trouvant le geste inutilement prévenant. Puis, elle avait soupiré « Aaaah », et applaudi à tout rompre quand elle avait vu le militaire épingleur sur la poitrine de K.A. un mouchoir blanc, à l'endroit du cœur.

Le soleil, au zénith perdu, mordait les peaux, distendait les nerfs et fatiguait les noix de coco qui, parfois, chutaient en rafales sur le sol, avec des bruits secs d'explosion. La sueur coulait froidement sur le bandeau que l'intendant venait de poser sur les yeux de K.A. En dehors de cet homme chargé de préparer le condamné à mort, le peloton était formé de douze appelés du contingent, douze

hommes de grades différents, quatre sergents, quatre caporaux et quatre hommes de troupe. Debout à cinq mètres de la cible, ils attendaient le signal pour mettre en joue. À la tête du peloton, un vieux major de la gendarmerie, sans état d'âme – du moins, sa mine serrée essayait d'imprimer dans les esprits qu'il ne badine pas avec les sentiments –, allait et venait sur son cheval noir, son épée sur le côté, dans son uniforme blanc de justicier. Il chauffait la foule par ses atermoiements, ses faux départs. On eût dit qu'il attendait un ordre venu d'en haut, quand bien même tous étaient convaincus qu'il avait entre ses mains le dénouement. Il parlait à son cheval, qu'il incitait à bien se comporter en public, ce qui déclenchait l'hilarité générale, tant le nombre de crottes déposées au sol par la bête avoisinait le demi-tombereau de charbon.

Le canasson se figea à la fin, après un dernier épandage. Calmé, l'animal s'était mis sur le côté, à la droite du peloton. Raidissant le buste, le major sortit l'épée du fourreau et donna l'ordre de se mettre en position de tir. Comme à l'entraînement, les douze bourreaux d'un jour mirent le genou gauche à terre, et ajustèrent leurs fusils. Un silence abrupt tomba sur la scène d'exécution, tellement dense que, l'instant d'une tierce, le grondement de l'océan parut à tous le présage de l'ouverture des eaux. Mais vite, les vagues aussi se turent, et il n'y eut plus rien que l'attente, un sifflement ténu – l'air rebelle, soulevant les haillons de l'assassin, cible molle livrée à la loi d'autres hommes.

« Feu ! »

Et ce fut une incroyable succession de bruits, sifflement de balles toutes tirées vers une cible qui aurait hurlé, selon certains, qui aurait pleuré, selon d'autres, aurait invoqué un dieu bizarre, mais en vérité aurait lâché des urines et des excréments au moment où son corps fut transpercé de part en part. Les enfants se mirent à chialer, accrochés à la jambe de leurs mères, et les adultes à ricaner et applaudir encore et encore, remerciant les dieux, Dieu et les autorités. L'arsenal n'avait pas été avare en munitions, il fallait frapper les esprits, les marquer symboliquement. Sur la terre de TiBrava, autrefois jungle avant l'arrivée de La Colombe, *on entendait définitivement éliminer de nos rangs, sans concession aucune, des individus abjects, qui n'ont et ne peuvent avoir une place dans le TiBrava de la Nouvelle Marche.*

Quand enfin les cartouches furent brûlées, le vacarme reflua et la foule en liesse laissa libre cours à un soulagement dont la vulgarité elle-même n'avait d'égal que l'impérieuse nécessité de s'exprimer devant une violence aussi disproportionnée. Mais ce n'était pas fini. Le coup de grâce du major. Derrière l'oreille du condamné, qu'on avait délié et couché dans le sable. Il dut s'y

reprendre à six fois, encouragé par des cris fous, des hurlements de terreur. « Il n'est pas mort », « Il fait semblant », « Tire encore », « C'est ta balle, tire non ! ? », « Sorcier, sorcier ! ». L'aumônier des prisons parut enfin, qui ferma les yeux à la charpie. Il baragouinait encore le Notre Père quand la foule se dispersa, nullement intéressée par cette compassion extrême, inutile et suspecte à ses yeux.

Il avait été exécuté, alors que j'étais en train de rédiger un recours en grâce, putain de recours ! Les membres du tribunal m'avaient prévenu de ne pas me casser la tête. Car, disaient-ils, il n'était pas question pour eux de prendre le risque de voir souffrir les familles à cause de K.A. ! Les familles. Le peuple. On était à la période dure de la dictature. Les gendarmes, comme pour enfoncer le clou et prévenir ceux qui seraient tentés d'imiter K.A., n'avaient pas respecté la procédure de la cartouche à blanc, rituel codé qui consistait à placer dans l'arme de l'un des tireurs la balle volatile, afin d'éviter à chacun des tireurs le traumatisme d'avoir tué de sang-froid. Ce n'était pas la guerre, mais dans la tête du major c'était la guerre contre l'ennemi public numéro Un. Ses hommes, en âme et conscience, sous ses ordres rigides, avaient donc violé la loi, volontairement... J'ai souri en apprenant cela, admiratif tout de même.

Plage sans bruit, où des hommes avaient été heureux de regarder disparaître l'homme livré à la mitraille. Plage d'un silence exceptionnel. Je tourne la tête, le bar est vide. Brutalement, le temps que mon esprit ramène l'image à sa quintessence, des bruits de fer détournent mon attention vers la route en face du bar vidé de ses clients. Des cris d'un genre nouveau. « Gbozo ! CLAN ! »

Je descends de mon promontoire. La Divisionnaire criait de tous ses poumons, menaçant ses deux serveuses de renvoi, si elles ne revenaient pas à leur poste. L'attraction était ailleurs, sur le boulevard marin pris d'assaut par une centaine de jeunes gens, la vingtaine pour la plupart. Je regarde ma montre, il est tard, et la foule ne cesse de crier le slogan, et les spectateurs ne cessent de surgir des rues avoisinantes.

Et en effet, au milieu du boulevard le feu avait pris possession des roues d'un motard habillé en débardeur moulant, biceps et cou tatoués, arborant fièrement sur un casque de pompier en inox une rangée de plumes d'Iroquois. Une traînée d'étincelles accompagnait l'engin qui freinait sur une longue distance, avant que le conducteur ne le braque, soulevant la roue arrière, et restant en équilibre

penché vers le macadam. Plusieurs motards avaient pris sa place sur le terre-plein, six de chaque côté, et roulant les uns face aux autres, la main gauche gantée de cuir levée en l'air, et se croisant à quelques centimètres sans se frôler, le tout à une vitesse à faire se mordre les lèvres aux spectateurs. Défi lancé au feu de la mécanique, le show éparpillait l'adrénaline à même les poteaux des lampadaires. Bricolés, les moteurs de deux BMW déchiquettent l'air de grondements asymétriques. Pendant ce temps, ayant vaincu la mort, les douze motards sont portés en triomphe par leurs fans, des filles vêtues de mini-jupes laissant apercevoir leur nudité centrale, coiffées comme des punks perdus sous les tropiques. Quelques cyclistes apparurent à la suite des voitures conduites par de jeunes métis libanais, offrant des acrobaties à un public pas forcément conquis à leur cause. L'air puait la testostérone, le risque et un zeste de tentative de révolution !

La jeunesse de TiBrava avait rendez-vous avec un nouveau loisir. Je savais que la fête n'allait pas durer. Nous étions dans une zone militarisée, et le gaz lacrymogène n'allait pas tarder à parfumer l'atmosphère. J'aimais leur cran, leur vulgarité vestimentaire. La crise à TiBrava avait rendu tout ridicule, même le Street Racing. Néanmoins, me disais-je en m'éloignant, vieux d'un seul coup devant la force de leur inconscience, au moins eux formaient un clan moins désabusé. Ils sont les perdants dans l'histoire, ils le savent, mais au moins ont-ils encore la force de donner du fil à retordre aux flics. L'indignation sait prendre des raccourcis, quand plus rien n'a de sens dans un pays cousu, rapiécé.

Marchant vers ma voiture garée devant mon ancien cabinet, je sens le poids de l'âge. Quelques taxi-motos attardés me dépassent, qui me proposent le trajet. Je refuse. Ils m'agonisent d'injures. Me traitent de vieux radin décati ! Ce soir est mien, demain, j'appellerai le révérend, et je ferai le pèlerinage des lieux où K.A. vécut sa passion d'assassin.

J'ai vieilli. Je pense aux femmes néanmoins, ma marotte en dehors des prétoires. À mes trois maîtresses que j'entretiens avec un plaisir de manipulateur. Don Juan ? Franchement... en trente-deux ans de vie sur terre, lui au moins avait couché avec plus de deux mille femmes, et tué quatorze hommes en duel. Je n'en suis pas là ! Mes trois amours, c'est le dernier poison que je me suis offert... mon viatique pour l'éternité.

## VI. L'appel

Je ne me souviens plus d'avoir composé la série de chiffres qui tourbillonnaient dans ma tête.

« Allô, Maître Apollinaire, c'est bien vous à l'appareil ? »

Cette voix. Reconnaisable entre mille autres. Celle de la télé. Voix d'Ancien Testament. Voix de prophète fou. Au débit lent, mais à la tessiture métallique qui vous casse les oreilles.

Je venais de me lever du lit, quand j'avais entendu le téléphone sonner au salon. J'avais dormi douze heures d'affilée, fourbu de mon expédition pédestre la veille à travers les rues de TiBrava. J'ai traversé le couloir de la maison, les pieds meurtris, puis décroché le combiné, avant de me diriger vers le frigo pour me chercher un jus de mangue à boire.

Le charme d'une maison vide, un samedi matin. Mon cuisinier n'avait pas encore embauché, encore moins la dame qui venait me faire le ménage à la fin de la semaine. Je pouvais donc me promener nu, sans souci de poser un vêtement inutile sur ma peau imbibée du sel marin du souvenir. Ma première journée de retraité s'annonçait bien. Enfin, presque.

« Je suis le révérend Hightower. Vous m'avez appelé hier, je dormais et c'est ma femme qui a décroché. C'est bien vous l'avocat ?

— Excusez-moi, révérend... je viens juste de me réveiller, j'ai la tête un peu... »

Il répondit, grand seigneur, qu'il me comprenait. Que d'ailleurs l'heure à laquelle son épouse dit que j'avais appelé lui avait fait craindre une situation d'extrême urgence. Était-ce le cas ? Je pouvais lui parler sans crainte.

« Disons que... enfin, je pensais venir vous rendre visite dans la journée, si vous m'autorisez à prendre la route, bien sûr. »

Je l'entendis rire doucement.

« Bien sur, Maître. Il n'est jamais trop tard. Cela fait combien d'années que je

vous attends ? Ne dites rien. Venez, quelqu'un vous attend chez moi. Parfaitement. Il vous faut quoi, deux heures de route ? Vous serez le bienvenu pour le dîner ce soir. »

Il avait raccroché, avant que je puisse commenter l'invitation. En consultant le journal d'appel de mon portable, je découvris avec surprise que j'avais, à 2 h 15 du matin, passé un appel effectivement à Hightower.

## VII. Le temps perdu

La route est une plaque de bitume sèche. Une route défectueuse. Caillouteuse, creusée par endroits de trous aux formes dangereuses – invisibles de loin, inévitables de près – qui avalent les roues de la voiture. À mesure que nous grimpons la montagne, je m'éveillais. Montée lente, à travers les arbres ceinturant le goudron, comme autant de tentacules végétaux, derrière lesquels, le voyageur le sait, il n'y a que ravines, fossés, dénivellements et pièges de toutes sortes.

La poussière soulevée par le mastodonte en face de nous oblige le chauffeur à ralentir. Elle monte, épaisse, s'éparpille en volutes fines éclairées par les rayons solaires, avant de se coller aux feuilles des tecks, arbres longilignes, des rôniers, palmiers secs et isolés et quelques manguiers rabougris. La mort rôde partout le long de cette route dont l'embranchement principal, que nous avons laissé il y a de cela une demi-heure, conduit vers les territoires du Nord. Trois jeunes filles à vélo, accortes et athlétiques, s'écartent pour laisser passer le camion. Retirées sur le bas-côté, elles sourient malgré elles, et nous font de grands signes indéfinissables de la main. La mort rôde partout, elles le savent.

Dans une clairière incendiée, une semi-remorque couchée sur le flanc finissait de se carboniser. Ce qu'il en restait, châssis décharné, motrices dégarnies. La carcasse fumait inlassablement, le caoutchouc entretenant le feu comme un microbe entretient la plaie.

À travers les vitres teintées bleues de la 4X4 climatisée, j'observe la fumée s'étaler dans la vallée. Elle semble nous escorter, pendant que nous tressautons sur un tracé devenu soudain latéritique.

Sur près de deux kilomètres, le goudron, comme on appelle vulgairement la route à TiBrava, avait disparu. Sous l'effet prodigieux de l'érosion des pluies violentes et des grêles auxquelles cette région des plateaux était habituée. Un poids lourd ensablé gisait au milieu du chemin, nous obligeant à une manœuvre subtile et dilatoire, sous les yeux des policiers dépêchés sur les lieux.

Plus nous montions, plus un sentiment confus s'installait dans ma tête. Impression de m'aventurer dans un tunnel mou, aventure que j'aurais pu m'économiser, si je n'avais pris cette décision saugrenue de revenir sur les lieux du crime, en compagnie de mon chauffeur.

Plus de trente ans que je m'étais occupé de cette affaire, et me voici de retour sur ces terres hantées par la légende d'un assassin hors norme, que j'ai côtoyé de près, sans jamais entrer dans le fouillis de sa caboche illuminée, sans jamais tenter de vraiment le comprendre. Un assassin devenu un avatar aux multiples facettes.

Une seule de ses multiples personnalités m'intéressait : K.A. le fusillé, dont le drame m'avait laissé de marbre ! Surtout au regard de la relation des faits, que la presse de l'époque livra, sans déontologie, à ses lecteurs assoiffés d'encre, durant les treize jours que dura la saga judiciaire. *TiBrava Presse*, numéro 4926 du 12 octobre 1978. « *Le 2 octobre 1978, un homme âgé environ de 30 ans, petit de taille, qui n'a rien de remarquable en fait de corpulence – il s'appelle K.A. – arrive, tout essoufflé, haletant et couvert de sang dans son village, Dayes-Afiadenyigba, dans la circonscription de Kloto. À ses compatriotes du village que son état avait attirés et qui se sont immédiatement rassemblés, K.A. déclare : je venais de lutter avec des gens qui voulaient m'assassiner et j'ai réussi à m'échapper. Les habitants du village s'organisent pour aller à la recherche des auteurs de cette attaque. Intrigués par le fait que K.A. ne portait aucune trace de blessure sur lui, mais simplement couvert de sang, ils eurent la présence d'esprit d'alerter la gendarmerie et c'est grâce à celle-ci que la vérité a été vite découverte. »*

Mais de quel ordre cette vérité policière, que l'auteur de l'article, plumitif anonyme réfugié derrière le poids glauque de la presse d'État, n'a même pas daigné questionner ? À seriner plutôt l'idéologie improbable d'une Colombe qui aurait ramené la paix dans les chaumières, dans un pays qui était autrefois la jungle, une paix chèrement retrouvée, que des individus comme K.A. voulaient de nouveau mettre en danger ?

Sur les motifs réels du crime, la décapitation par K.A. d'un certain Bouraïma Issifou, aucun doute n'était de rigueur. Mais quant aux motivations du crime, le galimatias des articles de la presse de l'époque était insupportable. Trop de confusion, trop de versions différentes du même et unique fait. Du moins, je le pensais.

En arrivant au tribunal vers quinze heures, ce 13 octobre 1978, j'avais croisé

dans les escaliers le procureur Bannerman. Il m'avait serré la main, en me toisant sévèrement. Prenait-il tant au sérieux cette mascarade, qu'il en venait à oublier notre vieille amitié sur les bancs de la fac, et me traiter en suppôt de l'ennemi, pour reprendre la terminologie guerrière en vogue dans les discours politiques à TiBrava ?

Bannerman et moi, c'était pourtant une histoire d'amitié, d'amours et de haine partagés. Depuis Poitiers, où nous fîmes ensemble nos armes dans l'étude du droit, et où chacun découvrit l'autre jusqu'à l'extrémité de ses passions. Nous n'étions pas des inconnus l'un pour l'autre, et nous croiser dans le prétoire sans nous parler ne relevait ni de la convenance du métier ni des usages de l'amitié. Les raisons qui avaient distendu nos liens fraternels et professionnels étaient à mettre au compte de la vie, de ses déboires et des contingences politiques qui nous avaient placés chacun du côté opposé de la barrière sociale. L'un servait le pouvoir, l'autre servait ses propres intérêts. À cela, rien d'incongru, à part le fait que, dans sa poignée de main et son regard sur moi, persistait une dose de mépris déceptif. Je n'avais rien fait de moi-même pour mériter cela, la vie s'en était chargée. Je veux dire, l'amour s'en était mêlé : l'amour de deux hommes pour la même femme. Laquelle femme l'avait choisi, me laissant inconsolé, meurtri à jamais. Une femme qu'il avait perdue quelques années plus tard, dans des circonstances criminelles. Je n'avais pas eu le courage d'aller à l'enterrement. Peut-être m'en avait-il voulu ? Désirer et aimer, convoiter la même femme n'est pas une situation sereine pour l'amitié entre deux hommes. Et de toute façon, dans l'affaire, je suis le chasseur qui a tout perdu, la proie et l'honneur !

Un temps, quand Bannerman avait ouvert le procès, j'avais failli le provoquer. Mon assistant me regardait du coin de l'œil. J'avais failli lancer le pavé du report dans la mare nauséuse de sa diatribe de magistrat stipendié, aux ordres d'une République à la recherche de boucs émissaires, de victimes propitiatoires pour un rituel sécuritaire sans panache. La Colombe leur avait dit : ce pays était une jungle, je suis venu y remettre de l'ordre, tuez-les tous, tous ceux qui oseront attenter à la paix retrouvée ! Et lui, Bannerman, mon pote à la fac, prenait à la lettre ces propos incroyables.

Ce n'était que le lendemain, quand tout cela fut terminé, que j'avais compris à quel point j'avais été peu pugnace, ne serait-ce que pour la forme. Mon jeune collègue Alexis, à qui j'avais parlé de la lettre, m'avait pourtant suggéré que je tenais le bon bout. Il pensait un report du procès facile à obtenir. Si j'insistais auprès de Bannerman, en argumentant solidement mon besoin de recueillir des preuves de dernière minute. Des preuves différentes, solides, qui pouvaient faire

basculer le procès dans un autre sens que celui qui avait été prévu de longue date par l'accusation. Il n'y avait pas de témoin au crime commis. La nouvelle piste que la lettre du pasteur nous suggérait semblait procurer à mon collègue une excitation nouvelle. Il y voyait une bataille juridique en perspective, riche en rebondissements, tandis que, pour ma part, je subodorais un tas de complications, dont la moindre était la révélation retentissante qu'un crime individuel pourrait n'être que l'avatar d'une folie collective. Le pasteur Hightower y allait peut-être un peu trop fort dans ses insinuations. À force de voir le diable partout, il finit par établir domicile dans le cerveau du voyeur. Mais j'étais peut-être passé à côté d'un procès historique.

La lettre du pasteur dans ma poche attise désormais en moi le remords du travail inachevé.

« Nous sommes presque arrivés, patron », déclara le chauffeur.

Les champs apparurent en contrebas, figeant mes pensées dans l'écrin de la beauté étalée sous nos yeux. Fraîcheur d'oasis, sensation mentale suggérée par la cohorte de palmiers dressés dans le vallon à la manière d'un mirage. S'étalant, encore, s'agrandissant vers l'horizon de la frontière ouest, la fière cacaoyère sur son tapis d'humus noir, velouté, presque volcanique. Le soleil était doux comme une serviette fraîchement lavée. Je fis signe au chauffeur, à mi-chemin de notre destination, d'arrêter le moteur. Je descendis pour me soulager la prostate.

## VIII. Les combats de Hightower

Il n'avait pas besoin d'être présent physiquement. Sa photo sur le mur de la véranda, défiant celle du Christ en pied, placé à équidistance des deux côtés de la porte d'entrée, suffisait au visiteur à s'en faire une idée. Et quelle idée !

L'homme n'était plus frêle, dans tous les cas pas tel que dans le récit qui le fit arriver, un jour de pluie, dans la contrée qui l'avait adopté. Désormais, parlant de lui, tentant de le décrire, on eût dit qu'il s'était évaporé. À la télé, j'avais remarqué sa minceur. Disons les choses autrement, la maigreur extrême de Hightower aurait fait sursauter n'importe lequel de ses interlocuteurs.

Le regard. Son regard. Celui d'un être préoccupé par des visions susceptibles de l'empêcher de dormir. Yeux clairs et globuleux, nichés sous des sourcils touffus. Et sa pomme d'Adam, grosse comme une mandarine coincée dans la gorge, qui lui donnait l'air d'un affamé en train de déglutir.

« Je suis Maître Apollinaire. J'ai eu le révérend au téléphone ce matin. Il est là ? »

Hightower avait son âme dans la demeure, et peu importe qu'on le voie lui-même en chair et en os, son image avait une présence dix fois plus imposante que la réalité de l'homme absent. J'en ressentis fortement l'impression. Quel homme, mais quel homme que ce pasteur, la quarantaine dépassée, « Médaillé des Jeux Para-Évangéliques de Los Angeles », ainsi que l'annonçait la légende sous le portrait accroché au mur. J'ignorais l'existence de tels jeux, mais subodorais un de ces concepts destinés, probablement, à renflouer les caisses d'un évangéliste yankee au crépuscule de sa carrière. Qui sait, oui qui sait ce que la main de Dieu cache de devises étrangères ! Je lui aurais bien rajouté, à cette distinction, celle de Chevalier de la Télé du Christ, si tant est qu'un tel ordre existât ! Il m'était loisible de rester distant vis-à-vis d'une telle ostentation. Cela faisait longtemps que j'avais clarifié mes rapports aux religions, à Dieu. Ce dernier, je l'avais cherché assidûment durant mes années de collègue à TiBrava, puis avais perdu ses traces dans les brumes dominicales de Poitiers, sur les terres

françaises où les compositeurs subliment son idée dans les chants classiques, mais ne croient pas forcément en lui. Au début, fasciné par sa nature que je voulais acquérir à tout prix, je l'avais traqué dans les livres de prières et autres manuels pour apprenti sorcier. Entre le *Livre des rituels magiques* et *Les pentacles majeurs de Dom Bernardin*, je tentais de le conjurer pour qu'il descende dans ma vie, et me serve au quotidien. Une fille me plaisait, je cherchais dans mes livres les rituels et le pentacle idoine pour suborner sa volonté rebelle. « *Écoute ma fille, vois et prête l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père.* » Chou blanc, à chaque tentative. Puis un jour, j'avais réussi à séduire ma première nana, en me faisant passer pour Lamartine. Un poème détourné, un faux et usage de faux, et la joie de toucher au corps d'une femme avait pris possession entière de moi. Dieu seul sait comment j'ai pu douter de Lui !

La jeune femme qui m'accueillit avait la trentaine discrète. Elle souriait mais ne parlait pas. Elle me fit asseoir dans le canapé en teck sur la terrasse, mobilier un peu trop haut pour mes jambes, aux dossiers mous, inconfortables. Elle revint avec un verre, dont je pris soin de vérifier la propreté, et une bouteille bleue contenant de l'eau fraîche sortie du réfrigérateur. Elle plia ses genoux, s'accroupit pour remplir mon récipient. On l'eût cru muette, répondant toujours aux questions par des signes de la tête.

Le calme des lieux était de l'ordre de la perfection. La résidence pastorale semblait isolée du monde. La terrasse de la véranda, grande, surplombait un immense jardin verdoyant. Des fleurs partout. Jasmin. Bougainvillier. Orgueil de Chine. Ylang-ylang. Palmiers nains. Fruit de la passion. Et des arbres partout. Toutes sortes d'acacias aux fleurs jaunes et blanches. Des eucalyptus aux frondaisons pliant sous le poids de la brise. Et dans la cour, sous le soleil doux de la région, un ouvrier taillait la pelouse à la machette, d'un mouvement ample et sûr, propulsant dans l'air les brindilles d'herbe, et du sable infesté de chenilles, après lesquelles la volaille courait pour les picorer.

Mon regard tomba enfin sur l'objet. Je ne l'avais pas remarqué à mon arrivée. Il était dans la cour, sous les arbres, dans l'espace délimité comme un parking où le chauffeur s'était garé. Une voiture, et quelle voiture, on aurait dit le command – car d'un patron d'agence de sécurité. Je ne pus réfréner un fou rire, tel un gamin chahuteur cassant du sucre sur le dos des adultes.

La chaleur faisait transpirer la bouteille bleue. La femme était repartie, sans avoir répondu à une seule de mes questions. Il faisait beau comme dans un paradis de catéchisme, le jasmin au pied de la véranda fleurait bon, mais l'ennui

guettait au détour de l'attente.

J'ai tourné la tête pour regarder l'écriteau CHIEN MÉCHANT accroché à un mur d'angle, et j'ai surpris la scène. Dissimulée derrière la niche du chien, la femme m'observait. Je la croyais dans la maison, elle était ressortie par une porte intérieure pour venir observer. Ou m'observer moi, je ne saurais le dire avec certitude. Je fis mine de n'avoir rien remarqué et, à mon tour, la scrutai du coin de l'œil. Puis elle disparut à nouveau. Fondue dans le vide. À sa place, les grognements du chien invisible, enfermé dans sa prison. Des mouvements, soudain, à l'intérieur de la maison. Un chant. Un homme chante. Ou prie. À voix haute. C'est brusque. Court. Bref. Déjà, on se prend à se demander si on a vraiment entendu cette voix de crécelle. La porte d'entrée du salon s'ouvre. La femme réapparaît et me fait signe de me lever. Elle se tient droite, les bras croisés sur la poitrine. Et toujours, aucun son ne franchit ses lèvres.

La porte d'entrée du salon s'ouvre, un jeune homme habillé d'une soutane beige en tient le battant ouvert, laissant passer le pasteur Hightower, enfin apparaissant, dans sa maigreur excessive, fin et volatil comme sa photo sur la terrasse le laissait paraître, deviner.

Hightower sur le pied de guerre. Soutane rouge et grosse croix de fer sur le poitrail. Et cette voix, la même que celle qui chantait la prière à l'intérieur de la résidence. Une voix inqualifiable, vraiment désagréable à l'oreille. Qui crisse. Qui grince. Extraordinaire. L'homme parle, et vous avez mal aux oreilles en l'écoutant. Je n'avais jamais entendu une sonorité pareille, même dans les sphères invisibles, les univers où les âmes transmigrent, ces fameux univers que Nataka, ma deuxième maîtresse un peu sorcière, dit connaître sur le bout des doigts.

« Bonjour, Maître. Je sais, vous m'attendez, mais cet après-midi, je suis en colère. Suivez-moi, je m'occuperai de vous plus tard. C'est une course contre la montre, et je sais que j'ai déjà gagné la course. Suivez-moi ! »

Son être entier dégageait des flammes froides.

« Ils sont dans l'Ombre. Je suis dans la Lumière. Vous dormirez ici ce soir. Cela fait longtemps que je vous attendais, Maître, vous le savez bien.

— Je le sais bien, révérend. Ce n'était pas prévu, mais je dormirai ici ce soir. »

Furieux, le corps tendu par une sourde conviction, l'homme se dirigea, à la suite de son assistant qui le précédait, vers l'étrange voiture sur le parking délimité par des roues usagées. La femme resta derrière nous, sans bouger, dans la même attitude curieuse qui oscillait entre la soumission et l'observation d'un

rituel privé codé.

Je mis mes pas dans ceux de Hightower. Ce que j'avais de mieux à faire, étant dans l'impossibilité de contraindre notre hôte à me recevoir toutes affaires cessantes. N'avait-il pas, d'ailleurs, décidé à ma place de l'emploi du temps ? Ses manières cassantes révélèrent sa nature d'homme habitué à commander.

AH 5041. Instinctivement, je notai l'immatriculation de la Chevrolet noire. Une voiture à trois places, c'est-à-dire une seule banquette sur laquelle nous assîmes à l'avant sans nous heurter, tellement la maigreur du pasteur se révéla une chance. L'assistant monta sur le long porte-bagages à l'arrière, et se tint fortement aux deux grosses barres en aluminium doré qui soutenaient le plateau de la galerie. Au sommet de celle-ci, deux gros projecteurs de patrouille.

Le command car sortit de la résidence aux allures de vert paradis, conduit par le pasteur lui-même, et remonta la piste. Toutes ses lumières allumées en plein jour, et sa sirène hurlant comme pour une intervention de la plus haute sécurité, il tressautait en avalant les nids-de-poule. Le long du trajet, les villageois alertés par le boucan des sirènes sortaient des cases et se massaient le long de la route. Des badauds athlétiques couraient après nous, avertis selon toute évidence de notre destination finale.

Hightower parlait, accroché à son volant. Son assistant retenait son souffle à l'arrière, manquant à chaque nid-de-poule, dont certains ressemblaient à des crevasses fossiles, de valdinguer par-dessus bord.

« Maître, vous savez, vous tombez bien. Cette affaire est à la fois spirituelle et juridique. Je vais avoir besoin de vos lumières de praticien du droit.

— À ce point ? Je ne maîtrise pas le droit canon et ses dérivés, et je suis retraité. Mais de quoi s'agit-il ?

— Une histoire simple. Le baptême du Centenaire. Sa famille a souhaité que je le baptise, les prêtres du Brafo, la religion traditionnelle de la localité, s'y opposent. Parce que, clament-ils, ces idiots, le Centenaire était des leurs. Comme si la famille n'avait pas le droit de souhaiter une autre vie à son membre le plus influent.

— Je ne comprends pas, révérend. "Était", cela veut dire ?

— Oui, le Centenaire est décédé. Ils veulent le déterrer, et moi je dois le baptiser pour empêcher l'exhumation.

— Révérend, excusez-moi, qui veut déterrer qui ? Qui est le Centenaire ? C'est quoi le Brafo ? »

J'avais mal aux oreilles. Le timbre de la voix de cet homme m'était

insupportable. À la télé, je crois, les techniciens en corrigeaient la tessiture, sinon je ne me souvenais pas de l'avoir entendu grincer à tel point.

« La religion des Obrafos est le Brafo. Un vieux culte local qui célèbre un héroïsme désuet, une bravoure morbide. Le Centenaire était un Obrafo, il est mort à cent ans, et enterré dans sa maison. Là même où je vais de ce pas le baptiser, au nom de Jésus, Le Seul Qui Sauve. Les Obrafos ont un rituel. Totalement grotesque. Quelques années après l'enterrement, les prêtres de leurs couvents sont déterrés. Cette coutume prend des aspects différents selon les obédiences. Les différences qui séparent une obédience de l'autre tiennent d'abord au nombre d'années qui séparent l'inhumation de l'exhumation et de la translation des ossements. Les deux chiffres qui se détachent sont trois et sept ; on déterre à trois ou à sept années. Dans les couvents d'ici, le corps de l'Obrafo est enseveli sans aucune bière, et au bout de trois ans il est exhumé par celui qui avait été son disciple. À ce moment, les ossements sont devenus complètement nus et blancs. On sort tous les ossements et on les lave avec du vin et de l'huile. Quand le crâne apparaît, on verse dessus du vin de palme. Le disciple, ensuite, fait inscrire le nom du mort sur le crâne, après l'avoir séparé des autres parties du squelette. Si je baptise le Centenaire, l'exhumation n'aura pas lieu, comme le souhaite un des fils du défunt, membre de notre congrégation. Vous savez, le Christ... »

Mes oreilles sifflaient, remplies de crécelles et de scies. La voix de Hightower était un supplice. J'avais envie de lui répondre que sa croisade contre l'exhumation du prêtre Obramachin était une lubie stupide.

Comment lui dire, à cet illuminé d'évangéliste, qu'il cherchait des poux sur un crâne dégarni, et que leurs postures à lui et au fils du Centenaire étaient des plus risibles ? La mort, j'avais fini par l'accepter, non pas comme un plan de Dieu, mais comme le processus biologique même qui justifie notre traversée du temps, notre présence dans le monde. Le jour où la femme que j'aimais était morte, tuée par on ne sait quelle main obscure, j'avais pris sur moi d'ignorer les sens que les vivants donnaient aux rituels funéraires. Le souvenir des défunts valait mieux que les pleurs devant leurs dépouilles mortuaires. Un corps au repos reste un corps au repos, et aucune secte, aucune société secrète ne devrait tenter de violer sa quiétude retrouvée !

Nous étions arrivés devant la maison du litige funéraire. À peine avait-il freiné, que Hightower était sorti en courant. Il se fraya un chemin parmi la

dizaine de badauds assemblés devant la clôture en secco, et quand je le rejoignis dans la concession, soufflant, complètement épuisé par l'équipée, j'aperçus le révérend en pleine discussion avec les gardiens de la préfecture, qui avaient précédé tout le monde sur les lieux du drame. Un groupe d'hommes armé de bâtons faisait le pied de grue autour du tombeau, dont les maçons attaquaient la dalle au burin. Un groupe de femmes, à l'évidence membres de la congrégation de Hightower, chantait haut et fort des cantiques à la gloire de Jésus mort pour tous...

Tendus, les policiers préfectoraux raisonnaient Hightower, qui brusquement bondit, brisant l'enfermement subtil dans lequel ces derniers tentaient de le confiner tout en faisant mine de l'écouter. Lui avait deviné le stratagème. Il se fraya un chemin vers la tombe, bousculant, donnant des coups de pied à la cantonade aux ouvriers, aux prêtres. Un brouhaha immense accueillit la manœuvre. L'évangéliste grimpa sur la dalle tombale. Vite, très vite, son assistant le rejoignit. Où ce dernier était-il allé puiser l'eau du seau en plastique qu'il lui tendait, à bout de bras ? Bousculé dans le dos par un prêtre Obrafo, le jeune homme s'aplatit de son long aux pieds de son maître, lequel hurlait des insanités aux prêtres du haut de sa voix, laquelle grésillait à présent, comme une cravache sur la peau d'une pécheresse.

Les coups fusaients dans le désordre. Et les gardes préfectoraux, débordés, tentaient vaille que vaille de les départager. Les badauds, excités, hurlaient de rire chaque fois que l'un des combattants meurtris hurlait de douleur.

Toute cette pagaille commençait vraiment par me taper sur les nerfs. Je pris le téléphone et m'éloignai pour appeler le ministre de la Sécurité, un vieil ami à moi. Les gardes avaient soulevé Hightower de terre. Il hurlait, gesticulait, tentant de se défaire de la prise de l'agent qui l'avait pris par le collet. Tout en brandissant sa croix, comme une protection et une menace à la fois contre les incompréhensions de son milieu et ceux qui enchaînaient sa communauté dans *les ténèbres*, comme il nommait les choses.

« Je vous maudis », criait à son tour le grand-prêtre des Obrafos, pris dans les rets des gardes, fermement.

« Tu maudis qui ? », ricanait le gardien préfectoral qui le traînait comme une armoire.

Le renfort était arrivé. Un camion rempli de gendarmes dégorgea son trop-plein devant la maison. La foule, dispersée à coups de matraques, cria sa déception. Une si belle distraction dans un si ennuyeux bled ! Les gendarmes

annoncèrent aux belligérants la décision de placer la tombe du Centenaire sous scellés jusqu'à nouvel ordre.

Quand, une heure plus tard, nous récupérâmes le révérend à la gendarmerie, il ne fit aucun commentaire en montant dans la voiture. J'ai proposé de conduire son étrange bolide, il a jeté sur moi un regard reconnaissant, et s'est installé de l'autre côté de la cabine. Un silence impressionnant fut notre compagnon jusqu'à sa demeure, où son épouse nous attendait, muette et prévenante jusqu'à l'obséquiosité, devant une table chargée des nourritures terrestres.

## IX. Le coin du voile

Je regardais Hightower fumer sa cigarette. Il fumait comme il détestait. Avec vigueur. Les reflets de la lampe murale, en se posant sur son visage, donnaient à celui-ci une sévérité que le révérend passait son temps à propager dans ses croisades spirituelles. Notre tête-à-tête n'était plus conciliabule mais obligation de se tenir compagnie, moi parce que j'étais venu de loin, lui parce que j'avais fait plusieurs kilomètres pour lui rendre visite. Parler viendra plus tard, surtout que, en peu de mots, le révérend avait beaucoup dit avant que je ne rejoigne ma chambre.

Nous avons mangé vite. Il m'avait conduit après le dîner vers le four où l'on avait disposé une table et des chaises. L'épouse, silencieuse pendant le repas, avait remis à l'assistant, tout aussi muet, une théière et des tasses aux bords légèrement ébréchés. Elle se tenait à l'écart, surveillant les faits et gestes de l'assistant devenu garçon à tout faire. La question, à cet instant, m'avait taraudé sans que je puisse me retenir.

« Votre femme... enfin, elle est... ? »

J'avais dû lever la voix, trahissant mon trouble intérieur. Hightower m'a regardé dans le blanc de l'œil, visiblement frappé par ce ton vif, primesautier, comme si, lui me répondant, j'entrais en possession, immanquablement, d'un viatique. La citronnelle fuma comme à regret, lorsqu'il souleva la tasse en porcelaine bleue, et la porta aux lèvres.

« Mon épouse fait partie de l'histoire », laissa-t-il échapper.

Il avait biaisé, mais ne lui avais-je pas ouvert le chemin ?

« Oui, tout comme la sortie des crânes en fait partie. Tout à l'heure, je sais, vous m'avez pris pour un fou. Mais vous ignorez tout de la mentalité des gens de cette contrée. Des jeunes, des enfants disparaissent chaque année dans la région à cause de ces coutumes. Je suis en guerre contre les Obrafo. Nous sommes en conflit eux et moi, et ce depuis que j'ai épousé la fille de K.A., en secondes noces. »

La brutalité de la révélation me fit changer de position sur la chaise.

« Votre épouse est... tentai-je de nouveau.

— J'ai épousé la fille de l'assassin, oui. Et personne ici ne m'a pardonné ce choix. Comprenez-vous à présent ? »

Dans le silence qui s'établit, l'étrange coïncidence qui nous fit prendre tous les deux, au même instant, nos tasses remplies de citronnelle, ne parut surprendre personne. Même pas l'épouse du révérend qui s'était enfin rapprochée de notre groupe et avait tendu à son mari un nouveau paquet de cigarettes. Un code entre eux, me suis-je dit, quand montait la tension ou quelque chose de ce genre. Elle lui avait remis le paquet de King Size® en pliant les genoux, à la manière des gens du village, avant de s'en aller sans mot dire, se fondant dans le décor comme un objet sans âme, une personne sans volonté propre. Je l'admirais cette femme, sa soumission à son homme m'apparaissait plus de l'ordre de la discipline que de la servitude, car malgré tout, depuis notre arrivée, bien qu'elle n'eût jamais ouvert la bouche, je n'avais surpris aucun geste d'humiliation chez l'homme qu'elle servait avec abnégation.

Je ne fumais pas, mais j'acceptai mécaniquement l'offre de Hightower et partageai avec lui le bâton de nicotine.

« L'homme que vous auriez dû sauver du peloton d'exécution, Maître, est mon beau-père, même si je n'ai épousé sa fille qu'après son décès. Je voudrais vous prendre du temps jusqu'à demain, pour vous aider à comprendre pourquoi vous avez eu tort de ne pas avoir pris au sérieux ma lettre à l'époque. Mais le temps de Dieu est le bon, vous êtes arrivé au bon moment. Ce soir, nous avons tous mérité le repos. Demain, on se parlera, et croyez-moi, Maître, je vous dirai la vérité. Vous permettez, je vais aller préparer mon lieu de prière. Je dois prier ce soir jusqu'à l'aube. »

Parfois, avec le recul, je me souviens de cet instant sans pouvoir le décrire exactement. J'ai vu des hommes se lever, pour vaquer à d'autres occupations, mais comment décrire Hightower se précipitant pour aller préparer son autel ? La foi au corps, l'énergie divine faisant trembler ses mains et ses lèvres, il m'a semblé possédé, tout entier. Sa volonté comptait peu dans la décision me semblait-il, l'ordre venait d'ailleurs, et lui-même ne pouvait que s'y soumettre. Ce n'était pas de la précipitation, ni de l'agitation quand il s'en alla, sa tasse de citronnelle inentamée, se dirigeant vers le fond de la résidence où se dressait la grotte en pierres de granit lui servant de retraite spirituelle.

J'ai suivi son épouse revenue me chercher. Je l'ai accompagnée à l'intérieur

de la maison. Je compris, en entrant dans la chambre, qu'elle avait déjà préparé le lit où je dormirais. Elle referma soigneusement la porte dans mon dos. L'armoire au coin de la fenêtre était entrouverte, j'y aperçus des pagnes, pliés soigneusement en tas, et quelques robes accrochées à des cintres en bois.

Ainsi donc l'assassin avait une fille ! K.A. aussi avait connu une femme, la douceur d'un sein contre son torse le matin, le plaisir immense de déverser ses humeurs dans un réceptacle d'amour et de voir le ventre de l'amour gonfler et exploser en une fille au regard papillotant, un clair de lune ! Quand je l'avais rencontré la première des trois fois où nous nous sommes vus avant son procès, tout en lui était à l'opposé de cette image d'un homme qui eût pu connaître une vie de la sorte.

On l'avait transporté sans ménagement de Dayes aux Anacardiens, la prison civile de TiBrava, et jeté dans une cellule insalubre où les autres prisonniers semblaient lui avoir réservé un accueil à la mesure de sa réputation. Il sentait l'odeur des beignes et des insultes quand on me l'emmena, groggy, et l'installa sur la chaise de ce qui servait de parloir à ce cimetière posé au cœur de la vieille ville. Il puait à lui seul mille sept cents détenus au moins. Il n'osait pas me regarder, et semblait perdu quelque part dans un paysage intérieur auquel l'accès ne m'était pas donné. Nous sommes restés ainsi face à face, sans parler, pendant presque dix minutes. Puis, je me suis présenté à lui, en *brava*, langue qu'il parlait m'avait-on prévenu. Avocat suffisait, commis d'office était une réalité superfétatoire, je suis donc allé à l'essentiel. Puis, je lui ai demandé de me parler de lui, de ce qui lui était arrivé. Un silence plus épais encore avait accueilli ma première question. Alors, je décidai d'aller à l'essentiel.

« Pourquoi avez-vous coupé la tête à Bouraïma ? »

Il avait enfin levé les yeux sur moi, des yeux ternes qui semblaient dire, pauvre type ! Mais il m'avait répondu, le timbre idiot, traînant sur les mots.

« J'avais la tête besoin, il a dit de faire, j'ai fait, il a coupé... »

Ce fut tout. J'avais beau multiplier les angles de l'interrogatoire – « Qui a coupé ? Hein, qui a coupé ? » –, la constance de sa réponse unique et franche s'imposait à moi. De quoi avais-je l'air, finis-je par me convaincre : il a eu besoin d'une tête, comme d'autres une fois dans leur vie ont eu besoin de...

J'avais quitté les Anacardiens, conscient que défendre K.A. était un peu comme inventer un proverbe à trois énoncés. Le soir, pendant que je prenais mon repas debout dans la cuisine, j'avais entendu le speaker du journal télévisé

relater la fiction de l'assassinat. Je mémorisai le récit à la manière des « dictées préparées » de mon manuel de lecture à l'école, tant et tant que je le retins, avec les fautes de langage du journaliste qui prenait un air outragé.

*Le 2 octobre 1978, un homme âgé environ de trente ans, petit de taille, qui n'a rien de remarquable en fait de corpulence, arrive tout essoufflé, haletant et couvert de sang dans son village. À ses compatriotes que son état avait attirés et qui se sont immédiatement rassemblés, K.A. déclare : je viens de lutter avec des gens qui voulaient m'assassiner et j'ai réussi à m'échapper. Les habitants du village s'organisent pour aller à la recherche des auteurs de cette attaque. Intrigués par le fait que K.A. ne portait aucune trace de blessure sur lui, mais simplement couvert de sang, ils eurent la présence d'esprit d'alerter la gendarmerie, et c'est grâce à celle-ci que la vérité a été vite découverte. Le 2 octobre dernier donc, vers quatorze heures, K.A. se trouvait sur le chemin qui relie son village, Afiadenyigba, au village d'Ahlon-Sassanou, non loin d'une forêt classée, quand, déclare-t-il, il aperçut un homme qu'il ne connaissait pas. Il se met aussitôt au guet ; et juste au moment où le malheureux passant arriva à son niveau, K.A. se jeta sur lui et, de sang-froid, lâchement et cyniquement, il lui asséna plusieurs coups de coupe-coupe, d'abord au côté droit du cou, puis au niveau de la tempe ; la victime de K.A. s'affala au sol ; il fut traîné non loin du crime, dans la forêt classée ; c'est là que le cruel K.A. acheva de découper la tête de son innocente victime qu'il emporta enroulée dans son tricot soigneusement caché dans sa gibecière. Quand il sortit de la forêt où il avait abandonné le corps de sa victime, K.A., qui était désormais assoiffé de sang, rencontra sur son chemin une maman avec son bébé au dos ; il se jeta sur la pauvre, lui ôta son enfant de trois mois qu'il éjecta dans la brousse, maîtrisa la malheureuse à qui il porta également plusieurs coups de coupe-coupe à la tête et au menton. À la pauvre femme dont la vie est en danger, K.A. voulait aussi couper la tête ; mais l'odieux criminel prit peur et s'évada, parce qu'il avait entendu des voix de passants qui s'approchaient.*

## X. L'homme dont on parle

Nous pûmes enfin nous entretenir le lendemain.

Tôt le matin, il avait frappé trois coups appuyés à la porte pour m'inviter à prier. J'ai décliné l'invitation, il n'a pas insisté. Plus tard, il est revenu, et je l'ai suivi pour aller prendre le petit déjeuner en sa compagnie. Pendant que je sirotais ma bouillie, il avait posé devant moi la photo.

Je l'avais oubliée cette photo, qui avait fait le tour du pays. Elle s'était vendue comme des petits pains, et chaque citoyen en avait acheté sa version photocopiée, et l'avait conservée comme une sainte relique. Je l'avais vue la première fois à la Une du journal du Parti solitaire.

K.A. assis au milieu de deux gendarmes. Le cliché avait été pris par un photographe européen de passage, un Autrichien dont j'avais appris plus tard les démêlés avec la justice de son pays, pour des accusations de pédophilie durant son séjour tropical. Le sexe est frais et peu cher à TiBrava, qui lui en voudrait !

Elle était belle cette photo. L'angle de la prise, dans une contre-plongée qui floutait la silhouette des gendarmes, renforçait les traits lunaires du visage de l'assassin. La légende était gauche et volubile : « K.A., l'horrible criminel, en mains la tête de sa victime ».

La voix du pasteur me ramena à la réalité de l'instant.

« Maître, s'il vous était donné de couper la tête de votre pire ennemi, la brandiriez-vous avec fierté ou la dissimuleriez-vous ? »

La question avait fusé brutale. Hightower me regardait dans le blanc de l'œil, attendant une réponse. Je clignai des yeux, l'air de dire : je n'en sais rien, et vraiment je n'en savais rien. Le silence fut bref. Il reprit, de sa voix grinçante, son monologue explicatif.

« J'ai lu dans un livre une opinion curieuse, faisant de la décollation un acte honteux pour les temps que nous vivons. Son auteur, un sociologue célèbre, y soutient qu'on ne peut pas se vanter, de nos jours, d'avoir coupé une tête. »

Faux, eussé-je dû lui répondre. Archifaux. J'avais lu moi aussi, il y a de cela deux ans, dans un journal, un fait divers sanglant, qui aurait apporté le démenti à l'affirmation de l'auteur en question. Une histoire d'héritage qui avait mal tourné. Midi Lackos, chanteur populaire à TiBrava, avait eu la malchance de n'avoir pas réussi une carrière glorieuse qui l'eût mis à l'abri des batailles misérables pour un héritage paternel qui se résumait à une seule maison, bâtisse peuplée de mauvais génies et disputée à ses autres frères. Un des consanguins donc, las des réticences de Lackos, lequel s'opposait farouchement à toute hypothèque du legs paternel, menaça de commettre l'irréparable si l'on ne procédait pas à la vente de l'immeuble et au partage des sous. Midi Lackos, droit dans ses gammes, fit chanter son frère, menaçant de le traduire en justice pour mise en danger de la cohésion familiale. L'affaire tourna au vinaigre un matin, brusquement. Toute la nuit, racontèrent les badauds de TiBrava, toujours au courant de ce qui se passe dans l'intimité des maisons, le frère paumé fuma ses herbes et but son gin du pauvre, tant et tant qu'à l'aube il était prêt pour sa mission.

La veille, à gorge déployée, il avait encore réclamé sa part de l'héritage, en monnaie sonnante et trébuchante. Lackos avait souri, puis entonné un chant à la gloire de l'unité familiale. La moutarde avait gonflé les narines du frère paumé. À l'aube donc de son enfumage rituel, il avait pris son coupe-coupe, et s'était dirigé vers l'enclos de tôles rouillées qui servait de douche aux habitants de la maison. Midi Lackos y prenait sa douche matinale. Le visage couvert de mousse, il ne vit pas venir la menace. Il sifflait encore une dernière composition qui lui travaillait les méninges, quand ses oreilles captèrent le souffle d'un homme à ses côtés. Il cligna des yeux, et vit à travers la mousse du savon le rictus du paumé. Trop tard, sa tête était retombée lourdement sur sa poitrine, puis avait glissé, tranchée une deuxième fois, sur le sol couvert d'eau et de moisissures diverses. L'assassin la ramassa, et alla se planter au milieu de la cour, hurlant des chants de guerre qui réveillèrent ses sœurs, et dansant devant ces dernières en brandissant son trophée. Qui a dit qu'on ne pouvait se vanter d'avoir décollé la cabèche à son meilleur ennemi ? Aux assises, le paumé ricana, assumant son forfait, regrettant presque que sa victime ne fût point témoin à la barre, pour le regarder jouir de sa victoire, et composer un chant en son honneur !

« Vous ne dites rien ? »

Le révérend avait l'ironie des hommes habitués aux arcanes les plus

mystérieux de la vie. Je me hasardai enfin à lui répondre, de façon alambiquée :

« Il y a une fierté dans toute victoire, par conséquent si l'objet de la victoire était la tête de votre ennemi, quoi de plus normal que de l'exhiber ! Mon ancien cuisinier avait un jour disparu sans prévenir. Deux semaines plus tard, il était réapparu tout aussi brusquement. Quand je lui demandai où il était passé, il me répondit qu'il était retourné au village tuer son frère. Oui parfaitement, m'expliqua-t-il, son frère avait la sorcellerie et passait son temps à manger les membres de leur famille, alors il s'était proposé et était allé mettre fin à ses forfaits. Il l'avait égorgé dans son sommeil, et personne ne lui en avait voulu au bled. Je ne l'avais pas dénoncé non plus. C'est au sein de l'homme que gît la fierté, et aucune prévention morale n'a réussi à extirper de son cœur le goût ambigu du sang qui coule par vengeance. Il est même regrettable, parfois, que l'on soit obligé de cacher certaines victoires, mais ça c'est un autre débat. »

Nos regards se croisèrent, comme pour sceller une complicité dans le déchiffrement de ma parole inutilement codée.

« La tête est le siège de l'âme, avança-t-il. De par sa forme, le crâne est un récipient qui peut servir à boire, par exemple. L'âme se cache dans un crâne. En possédant un crâne, on retient l'âme qui lui est attachée et dont on dispose ainsi à sa guise. Ceux qui disent de vous que vous êtes un grand avocat n'ont pas tort. Je vais vous parler ce matin de K.A. C'est pour cela que vous êtes venu, n'est-ce pas, Maître ?

— Il me semble, oui, ironisai-je. Il y a de cela quelques années, vous m'aviez envoyé une lettre, par l'intermédiaire d'une dame. Dites-moi, révérend, qui était cette dame ? »

Hightower regarda autour de lui, puis baissant la voix, répondit à la question :

« Si elle vivait encore aujourd'hui, elle vous aurait répondu elle-même. C'était ma belle-mère, l'unique épouse de K.A., la première victime de toute cette mascarade.

— Vous m'avez envoyé votre belle-mère ? Mais, elle n'était pas en forme en arrivant à la capitale. Vous l'avez contrainte à faire ce long voyage, juste pour me porter une lettre ?

— Rassurez-vous, ce n'est pas ce voyage qui l'a tuée. De plus, vous vous doutez bien qu'elle n'a pas retrouvé votre bureau par hasard. Oublions ce détail, elle a joué sa part de la pièce, il est trop tard désormais pour revenir sur son sort. Elle est morte à la capitale, un mois après son arrivée, j'ai fait ramener son corps et je l'ai enterrée aux côtés de son mari. Écoutez, Maître, elle était déjà folle à

l'époque où vous l'avez rencontrée. Elle est devenue folle, le jour où elle a appris l'arrestation de son mari. »

Dans le silence qui suivit, je vis les yeux de Hightower se rétrécir.

« Si vous le voulez, je vous emmènerai voir les grottes où K.A. vivait à l'époque. La vie d'un homme est fragile, en vérité, Maître. Surtout dans ces contrées où l'œuvre de Dieu n'a pas fini de s'accomplir. Tu cherches en vain des âmes peaufinées, des manières moins rustiques, en face de toi, que les ténèbres glauques de la superstition. Et pourtant, j'essaye, chaque jour, de faire pousser la graine. À désespérer. Ici, la vie et la mort semblent se jouer des créatures de Dieu, la mort surtout, qui relève d'une équation à laquelle j'ai cessé de croire depuis des lustres. Je vais vous raconter ce que vous auriez dû savoir avant cette mascarade de procès. »

Ma première rencontre avec K.A. m'avait laissé un souvenir ému. J'avais accompagné l'homme hors du temple, où il m'avait rendu visite. Il avait enfourché son vélo et allait démarrer, quand la dislocation de l'engin se produisit sous mes yeux. La roue arrière s'était détachée, et les billes du moyeu s'étaient répandues au sol, tels des pépins de papaye. Il n'y avait pas eu de choc, mais une implosion. C'était la première fois que je voyais cela, un vélo sans couleur. Le fer nu ne laissait deviner, nulle part, la couleur d'origine. Rouge ? Noir ? Bleu cendre ? Quelle était la couleur de cette bicyclette autrefois, aux premières heures de sa vie sur terre ? Impossible à dire. Permettez que je rie ! J'ai aidé l'homme à se relever. Son tibia saignait, mais il n'avait cure de sa propre situation. Seule lui importait la fortune de son engin, dont il ramassa les pièces détachées. L'opération terminée, il s'en alla, indifférent aux regards des badauds.

Il était reparti comme il était venu, sans faire trop de manières. J'étais au temple, en train de ranger les lieux, quand je le vis entrer. Son pantalon, troué au niveau des genoux, était retenu à la taille par une lanière en cuir, qui avait dû servir à un autre usage précédemment. Son torse, mal recouvert par le T-shirt à l'effigie du buste d'un certain « Timonier National », portait des éraflures diverses, comme si l'homme sortait des bois ou de quelque broussaille épineuse. Ses cheveux, crépus et sales à l'extrême, achevaient de lui donner cet air patibulaire, facilement accentué par ses tics de mâchoire.

À sa vue, mon assistant perché sur son échelle avait poussé un cri d'effroi, et s'était tenu la tête, comme cerné par un dangereux félin. À l'évidence, l'inconnu aussi n'en menait pas large. Il avait replié ses bras sur sa poitrine, et regardait de

biais vers le portail à demi fermé. Je me dirigeai vers le visiteur tétanisé. Il vieillissait à vue d'œil, debout au milieu du temple de Dieu.

« Vous êtes... ? »

Il me prit la main, la secoua. Sa manière de dire bonjour, sûrement. Je voulais la connaître davantage, cette créature du Seigneur à la mine hagarde, qui sentait fort la transpiration.

« C'est toi, *Pastor* ? bredouilla-t-il enfin, dans une langue chaotique.

— Oui, c'est moi. Vous êtes ?

— Comment tu fais je veux faire. Moi m'appelle K. A. »

J'essaye de vous expliquer autrement l'affaire. Cet homme était venu me voir, sous prétexte que j'avais réussi à ses yeux. Ce qu'il voulait ? Bah, faire comme moi. Créer son église.

Ses phrases, malhabiles, pointaient hors de sa bouche, en flots. La révélation, bredouilla-t-il, lui était tombée dessus, et l'empêchait de dormir. Dieu lui-même lui aurait porté le message : quitter son travail de métayer, pour se mettre à Son service. Ses journées, me raconta-t-il, ne seront désormais plus consacrées à la recherche du gain. Sa femme s'en chargera. D'ailleurs, elle sera l'épouse de Dieu quand lui aura fondé son église. Et leur fille, leur unique fille, sera la promesse de Dieu.

J'ai tenté de lui expliquer une seule chose, que l'appel de Dieu n'était pas toujours divin. Le Diable, parfois, prenait le même canal onirique, et l'embouteillage dans les têtes, à l'arrivée, pouvait être surprenant. J'ai tenté de comprendre où le rêve avait eu lieu. Dans les grottes, m'a-t-il répondu.

« Là-bas moi vivre. »

Ainsi donc il avait quitté sa demeure, abandonnant femme et enfant. Sa tête, peuplée de colonnades, de pierres grises et de prières, ne pouvait plus supporter le quotidien, la banalité du travail de l'homme qui doit chercher pitance. Mais ce n'était pas fini. Soudain, il m'a pris par le bras.

« Toi tu trouvé où ? »

Je lui ai demandé de quoi il voulait parler. Il s'est baissé vers moi, et m'a alors révélé sa pensée.

« Tu trouvé tête où ? »

C'est ici que commence la légende de l'assassin, Maître. Souvenez-vous de ce que le procureur racontera plus tard au procès. Au cours de son audition, K.A. aurait déclaré avoir commis son crime, parce qu'il avait besoin d'une tête

humaine pour établir la pierre angulaire, le soubassement de l'église qu'il se proposait de construire, en remplacement de la mienne jugée trop vieille, trop insalubre. Sauf que je n'ai jamais cru à un tel aveu, puisque c'est moi qui ai raconté cette histoire aux gendarmes durant l'enquête.

J'ai pris soin de raisonner l'homme venu me voir. Certes, je connaissais les rumeurs concernant l'indélicatesse de certains pasteurs, et certains faits divers de religieux surpris en train de déterrer des corps dans les cimetières ont confirmé l'existence de ces pratiques diaboliques. Des faits divers sordides. Un pasteur surpris avec un cadavre de bébé, un serpent et une croix tombale ! Tel autre lapidé pour avoir trimbalé, dans sa camionnette, un cercueil fraîchement déterré. Et tel autre encore surpris en train d'enterrer sous son autel un squelette humain. Les flagrants délits d'adultère avec les fidèles passaient désormais pour des mièvreries, et la presse faisait ses choux gras des pratiques de sorcellerie dans la corporation. Pour peu, mes doctes professeurs à l'École de Théologie auraient crié : Armageddon ! Et commandé des cultes pour nous sauver tous. J'ignorais jusqu'à ce jour qu'à mon sujet aussi les langues s'en donnaient à cœur joie. J'appris ainsi, ce jour-là, que j'aurais affermi l'affluence à mon temple par l'enterrement d'un crâne lors de son érection. Chose en soi impossible, puisque j'officialiais dans un lieu construit avant même que ma vocation ne naisse, et que j'entreprenne mes études.

J'ai parlé à K.A., je l'ai supplié de ne point propager son délire, en lui promettant de lui rendre visite quelques jours plus tard, le temps de trouver comment l'aider à être un bon serviteur de Dieu.

« Toi tu fais, tu ne veux pas pour moi. »

Il a lâché la phrase, le regard en creux, puis m'a bousculé avant de s'en aller chercher son vélo, garé devant le temple. Son incroyable vélo.

Comme promis, j'allais lui rendre visite. Mais je pris soin, auparavant, de faire un tour à son ancien logis, voir sa femme et sa fille. Deux êtres qui attendaient son retour, sans se plaindre. Ni regretter ses lubies. Loin de la nationale 1 qui traverse le village, il avait construit de ses mains ce logis misérable. Au milieu des cailloux, des bambous et des herbes sauvages qu'il aimait couper ras, de façon à leur donner l'allure d'une pelouse rustique, il avait fait surgir de terre une cabane en torchis dont la toiture, imparfaite, laissait passer les courants d'air et les gouttes de pluie. La dame en était fière. « Nous vivons chez nous », m'expliqua-t-elle simplement, sous-entendu, plus question de payer à quelque propriétaire de ferme esclavagiste un loyer indu. Ils étaient chez eux, et le dire

relevait d'une noblesse que Dieu ni personne ne pouvait leur enlever. « Cela fait un an que nous avons quitté l'ancienne ferme où mon mari était métayer pour s'installer ici », m'expliqua-t-elle. Et de s'étaler. Les mauvais souvenirs de sa vie servile ne hantaient plus le mari. Une fois installé, une joie intérieure illumina les gestes du nouveau propriétaire durant les premières semaines de leur arrivée. Pendant qu'il débroussaillait la végétation alentour, il lui arrivait de suspendre sa machette pour sourire au soleil. Son épouse, à quelques mètres de là, s'acharnait sur ses casseroles comme pour éviter d'avoir à penser. Ce manège prit fin au bout de la troisième semaine, quand soudain le manque s'installa, criard, et la faim fit manger à la petite des baies sauvages qui faillirent l'intoxiquer.

Je comprenais enfin. C'est de ce jour que K.A. prit l'habitude d'aller et venir, tous les matins, chercher pitance pour la famille. Il disait au revoir, puis revenait le soir les bras chargés de quelques victuailles dont personne ne connaissait la provenance. Mais l'amour de sa femme était une réalité. Les jours où, épuisé de courir la contrée, il restait à demeure, avachi sous les bambous, elle allait le rejoindre en silence et prenait soin de lui, à lui teindre les cheveux avec du *yombo*, une roche noire importée de Gold Coast, qu'elle écrasait et diluait pour fabriquer sa teinture artisanale. Le gris revenait toujours, au bout de plusieurs semaines, et elle repartait à l'assaut des filaments de vieillesse. K.A. le valait bien, qui s'en allait le lendemain, content de sa séance de rajeunissement, chercher encore et encore pitance. Mais un matin, il s'en était allé sans prévenir. Oui, ce matin-là, alors que sa femme et sa fille dormaient encore, il avait pris sa machette, celle dont il se servait, quand il partait louer ses bras sur les plantations de café de la région, ainsi qu'un vieux sac de cuir, cadeau d'un oncle lointain, puis s'en était allé discrètement.

Trois jours durant, la famille resta sans nouvelles de lui. Elle, comme si de rien n'était, l'attendait tous les soirs, recroquevillée sur elle-même devant la case. Aucune alarme réelle dans l'attente, elle allait et venait dans la journée, affairée à laver, astiquer et ranger. Vers midi, sa fillette l'accompagnait jusqu'au bord de la route. Elles y restaient parfois deux heures, à tenter de vendre à la sauvette, aux passagers des camionnettes en direction du pays profond ou de la capitale, les légumes de jardin ou des mangues sauvages ramassées dans le sous-bois.

Ce fut donc moi qui leur portai la nouvelle de l'endroit où il se trouvait. J'ai proposé à son épouse de m'accompagner le voir. Poliment, elle refusa. Il reviendra, ce fut la seule chose qu'elle me concéda. Elle me fit aussi une

commission, au moment de nous séparer. Trois hommes seraient venus le chercher chez lui, pendant son absence. Semble-t-il, ils n'avaient pas l'air commode. J'ai voulu en savoir un peu plus, mais peine perdue, elle avait déjà remis sa carapace. Je promis d'en parler à K.A. Dans la foulée, ce jour-là, je me rendis à la grotte. À l'écart de la nationale 1, un chemin de pierre qui s'enfonce dans la plaine. La végétation, arbustive, y peine à produire de l'ombre. Je connaissais l'existence de cette grotte. Elle avait servi longtemps aux rôdeurs et voleurs de tout poil, coupeurs de route et contrebandiers écumant la zone, des montagnes aux plateaux environnants. Mais depuis un raid punitif de la maréchaussée, contre des malfaiteurs ayant détrossé le convoi d'un politicien en tournée dans le coin, plus personne n'avait signalé d'activité autour. Les herbes avaient donc poussé jusque dans les interstices des roches granitiques. J'avançais difficilement à travers les arbustes. Le silence alentour avait une densité à vous couper le souffle. Pour s'éloigner du monde, il n'y avait pas mieux. On pouvait même y mourir en paix, loin de tout. De quoi vivait K.A. dans un endroit aussi désolé ? Le souffle court, je m'arrêtai pour reprendre des forces. Les yeux toujours fixés sur l'horizon de la grotte, j'aperçus trois hommes en sortir. Ils se figèrent en m'apercevant, et rapidement contournèrent la plateforme. Je les vis disparaître derrière les rochers, et compris qu'il y avait un autre accès aux lieux, apparemment moins éprouvant. Comment étaient-ils parvenus là, peu importe. C'était donc eux qui cherchaient K.A. ! Je les avais reconnus, et de la même manière que je me demandais ce qu'ils lui voulaient, à K.A., eux aussi devaient se demander ce que je venais faire en ces lieux. À l'instant où je rejoignis la plateforme, je compris qu'il se tramait quelque chose que je me devais d'élucider. K.A. était par terre, couché sur le côté quand j'entrai dans la grotte.

Il ne bougea pas. Perdu dans son monde, il creusait dans le sol caillouteux de petits trous, d'un geste mécanique et relâché. Je m'assis ni trop près ni trop loin de lui. Quand il laissa tomber la machette, ce fut pour fourrager dans la poche de son pantalon, et en sortir des feuilles de *gué*, la marijuana locale, qui poussait à l'état sauvage dans la région. Le claquement sec des mâchoires fit sursauter la mouche en promenade sur sa joue.

« K.A., tu vas bien ? Je suis venu te voir. Dis-moi, c'est toi qu'ils cherchaient, les notables ? Tu les connais au moins, tu sais qu'ils sont des Obrafos ? Tu fais quoi avec eux ? »

Ses yeux, vitreux, confirmèrent mon appréhension : il n'en était pas à sa première fournée de stupéfiant de la journée. Il planait, et mes phrases devaient

certainement tomber dans le vide que sa conscience avait créé de toutes pièces.

Il tenta de se lever, en prenant appui sur la machette qui se tordit et flancha. Je l'aidai à se relever. Nez à nez, il se rendit compte, enfin, d'une présence à ses côtés.

« Tu vas bien, K.A. ? Ta femme t'envoie le bonjour. Ta fille aussi. »

Il tanguait, mais il était debout. Il me montrait du doigt la machette. Je la ramassai, mais la gardai par-devers moi. Je remarquai qu'elle était toute neuve, comme si on venait de la fabriquer. Un détail attira mon attention, la lame, le bout en était courbe. Ce design-là, me dis-je, seule une corporation en possédait la science ! Celle des Obrafos ! La machette était neuve. Et K.A. était cuit. Je ne savais quoi faire, toute discussion avec lui était impossible. Partir et le laisser cuver ses herbes. Juste au moment où je pris la décision, il se mit à rire et lâcha cette phrase, qui longtemps me poursuivra :

« Tête-là même on partage aussi ? »

Puis, lentement, il s'écroula sur les genoux, et s'endormit brutalement, sonné, vidé de toute son énergie.

Trois jours plus tard, en plein culte matinal, la nouvelle me parvint, fracassante : K.A. aurait été arrêté par les gendarmes ! Ce fut sa fille qui m'apporta l'info, au temple, où j'étais en train de donner le baptême.

« Je finis l'histoire, Maître. Vous vouliez dire... ?

— Je vous écoute, révérend, et je me dis : on pourrait se croire dans un conte éveillé... Vous dire que je doute serait me moquer, n'est-ce pas ? Alors je vous écoute, et je me laisse aller sans juger.

— Vous cherchez la preuve, comme n'importe quel avocat carré ! Attendez de savoir la fin.

Le jour même de l'arrestation de K.A., il s'est passé une chose grave, qui m'éclaire personnellement, et qui, depuis, a changé notre vie à tous. J'ai arrêté la cérémonie du baptême et congédié les paroissiens. Devant moi, une fillette de huit ans dont j'ignorais que le destin allait brutalement changer. La fille de K.A., venue m'informer de l'arrestation de son père, et qui n'arrêtait pas de répéter que je devais venir voir sa mère.

« Mère répète sans arrêt *fatigue et pourrissement*.

— Qui vous a informées de l'arrestation ? Et pourquoi répète-t-elle la même

phrase ?

— Je ne sais pas. Un des trois hommes qui cherchaient père est revenu ce matin. Il a parlé à mère.

— Il lui a dit quoi exactement ?

— Que père a été arrêté par les gendarmes, alors qu'il transportait dans son sac la tête d'un homme. Après, il a dit à mère : viens avec moi dans la case, j'ai des choses à te dire. Alors mère m'a prise contre elle, et m'a soufflé : va appeler le pasteur !

— Écoute, petite, retourne à la maison, je passerai vous voir. »

J'avais pris la mauvaise décision. Le temps d'aller à la gendarmerie m'enquérir de la réalité du drame, il fut trop tard. Bien sûr, j'ai pu rencontrer K.A., toujours aussi silencieux entre les mains des gendarmes. Dans le hall bondé, les badauds jouaient des coudes pour voir la scène. On avait coincé l'assassin sur une chaise, entre deux gendarmes, et un photographe européen le prenait en photo, le crâne poisseux du sang de la victime posé sur ses genoux. J'ai parlé aux gendarmes, qui se foutaient pas mal des droits de l'assassin présumé. Selon eux, sa comparution allait être immédiate, puisqu'ils allaient, après la séance photo, l'emmener devant le procureur à TiBrava la capitale, et ensuite le déposer à la prison. Et lorsque j'ai osé demander si l'on était sûr que K.A. fût véritablement l'assassin, les gendarmes m'ont prié de me faire discret.

J'ai repris le volant et foncé à l'habitat de K.A. Je voulais parler à sa femme. Quand j'arrivai à la lisière du village où la famille vivait, il était trop tard. La case fumait, incendiée par des mains expertes. Et la fillette n'était nulle part en vue. Sa mère hurlait de douleur dans la cour. Je m'approchai d'elle et je vis ce que jamais je n'oublierai. Du sang coulait de sa bouche sur sa poitrine, et elle tenait dans sa main sa propre langue, sectionnée. Sa fille avait disparu. Huit ans, tout au plus, et embarquée déjà dans les histoires d'adultes ! Comprendait-elle vraiment les remous autour de l'acte de son père pour être ainsi livrée, de sang-froid, à la méchanceté des hommes ?

J'avais compris qu'elle avait été kidnappée. Et je courus en parler aux gendarmes qui m'écoutèrent poliment. Loin de la route goudronnée qui traverse le village, deux femmes venaient d'être livrées à une vindicte silencieuse, censée les faire taire. Pourquoi ? Il était évident qu'un pacte, que je ne saurais expliciter, avait été scellé entre K.A. et les trois notables Obrafos. Je vous dis ma pensée, Maître ? Une semaine auparavant, le chef du canton voisin avait passé l'arme à gauche. Je soupçonne les trois notables d'être au courant des délires de K.A. et

d'être venus lui passer commande d'une tête. Un criminel fou, rien de mieux pour commettre un crime rituel. Bien sûr, les gendarmes m'ont ri au nez, quand j'ai évoqué cette hypothèse. De la même manière, ils ont souri et refusé d'enquêter sur l'incendie et la disparition de la fillette. J'ai traversé la frontière ce jour-là, direction la Gold Coast, à sa recherche. Quelques langues s'étaient déliées et m'avaient raconté avoir cru apercevoir un homme et une jeune fille.

Je revins bredouille le lendemain de cette quête, et retrouvai sa mère errant dans les rues, engoncée dans sa folie douceâtre. Elle ne s'en est jamais remise.

Bien sûr, Maître, vous devez vous dire, ça change quoi au fond, que vous sachiez cette histoire aujourd'hui. J'avais espéré, à l'époque, dans la semaine du procès, que vous arrêtiez le temps, pour tenter de comprendre la folie d'un homme et aussi celle d'une communauté. Secrets, fausseté, cruauté. Il n'y a pas un jour où je ne vis dans ma chair cette histoire. J'ai tenté, à ma façon, de faire la lumière sur nos secrets, je suis allé très loin dans mon combat, ô si loin que j'ai failli m'y perdre. Certaines personnes savent mieux que d'autres ce que j'entends par un tel engagement. S'il n'y avait pas d'ombre, la lumière serait-elle appréciable ? Laissons de côté les faux-semblants, Maître, je suis à ma manière un guerrier, combattant dans l'ombre et dans la lumière, les deux faces de la même réalité. Un homme est mort, jugé par les hommes, c'est la loi du monde. Mais à ses côtés, ce jour-là, il en manquait quelques autres.

Je suis heureux de vous avoir parlé. Vous ne pouviez pas savoir, non ! Personne d'ailleurs ne pouvait savoir. Je mesure l'inutilité de ces propos, presque trente années après les faits. Je suis heureux de vous parler, Maître. Mais ce n'est qu'une partie de l'histoire, ne bougez pas, je reviens.

Il se leva, et me donna une tape à l'épaule avant de se diriger vers l'intérieur de la maison. Je l'entendis crier : « Rose ! »

Quelle coïncidence, l'épouse de Hightower portait le même prénom que ma troisième maîtresse ! Dans la série de mes amours, elle était au sommet pour son excentricité, cette presque moitié, image renversée de mon ego secret, projetée sur un kaléidoscope aux mouvements précipités. À sept ans, j'ai découvert mon amour pour les seins des femmes. Ma mère ne m'ayant pas allaité, j'avais développé un tropisme vis-à-vis des poitrines qui débordaient de chair. Notre domestique du moment ne s'y était pas trompée, qui me laissait triturer la sienne de poitrine gonflée, contre les piécettes que mon père me donnait pour le goûter. Les seins de Rose ? Un miracle d'équilibre sur un corps frêle, tant ses fruits de la

passion, lourds de jeunesse et d'insouciance, qu'elle exhibait sans retenue dans ses décolletés dérangeants, défiaient les lois de la gravité. Reine de la provocation, elle écrivait sans cesse des scénarios dans lesquels elle se taillait des rôles à la mesure de ses fantasmes.

Rose.

L'épouse du révérend venait de nous rejoindre, et pour la première fois depuis que j'étais arrivé chez eux, je m'attendais à ce qu'elle m'adressât la parole, qu'elle me posât une question banale. Elle ne me demanda rien. Son regard allait de son mari à moi. La main discrètement placée devant la bouche, elle faisait des signes de tête et des clins d'œil à son époux. Moins timorée que je ne la croyais finalement, et d'une attention sans faille pour le révérend, dont elle redressa le col de la chemise, avant de plier les genoux pour nous saluer, à la traditionnelle.

Hightower prit la parole enfin, et précisa les choses.

« Ma femme ne parle pas beaucoup. Mais elle corrigera au besoin la suite de l'histoire que je vais vous relater. »

Son silence, pour une fois, sonna juste à mes oreilles.

## XI. Les combats de Hightower II

La confrérie l'avait séquestrée. Pour ne laisser aucune trace, aucun témoin de la relation coupable des notables avec K.A. Sa mère une fois rendue folle, Rose devait disparaître à jamais. Et pour cela, on chargea certains membres de la confrérie de lui faire manger la sorcellerie. Je dois vous dire, Maître, que les vrais combats se mènent à armes égales. Je connais la sorcellerie.

« À l'évidence, oui, vous en savez des choses. Initié ? Dites-m'en un peu plus.

— J'ai pris sur moi de côtoyer les mêmes rivages que l'adversaire.

— Et si vous disiez cela pour me manipuler ?

— Un initié ne révèle pas ses secrets. Laisser les autres vous découvrir, cela vous laisse toujours une dernière carte à abattre, en cas de tempête. »

Mes recherches pour retrouver Rose après sa disparition furent vaines. Néanmoins, certaines indiscretions me permirent d'apprendre que la confrérie préparait une grande cérémonie d'initiation punitive. Les séances d'initiation à la sorcellerie morbide ont lieu aux Six Baobabs, non loin de l'endroit où la nationale 1 bifurque vers le lac aux caïmans. Sur cette route, la nuit, les villageois faisaient du petit commerce jusqu'à une heure avancée, certes, mais pas au-delà de deux heures du matin, instant où, disaient-ils, les esprits reprenaient possession de la chaussée. Car c'est en pleine route que la préparation de l'initiée commençait. En y arrivant, en effet, dissimulé derrière un talus de hautes herbes, j'aperçus Rose. La matrone la tenait par la main. La voiture avançait, et elle tenait la petite fille fermement par la main. La voiture fonçait droit sur elles, tous ses phares allumés. Alentour, personne. Elle m'a expliqué plus tard que la femme l'avait réveillée, lui avait fait boire une tisane huileuse, et l'avait traînée loin de la maison où elle était séquestrée, à travers la broussaille. Pour l'heure, elle hurlait : « Mère, la voiture va nous cogner. »

Quand elle voulut desserrer la prise, la matrone lui pinça le gras de l'oreille. Les phares grossissaient à vue d'œil. Elle tremblait, mais la suite fut encore plus terrorisante.

Brutalement, la matrone lui donna un coup de pied qui lui fit fléchir les genoux, puis elle la força à s'asseoir à même le macadam. La rosée matinale mouilla ses fesses, abondamment, ce qu'elle crut sur le moment, avant de se rendre à la réalité, sa petite vessie et son sphincter avaient tout bonnement lâché. La matrone prit place à ses côtés, assurant désormais la prise sur ses frêles épaules, les larmes coulèrent à leur tour, et elle se mit à hurler d'épouvante. Une gifle lourde, mais lourde, la fit saigner de la bouche. Elle ravala ses pleurs et se crispa, le corps en boule comme le hérisson à l'approche d'un danger. J'observais, il n'était pas temps pour moi d'intervenir. Les phares de la voiture balayèrent leurs visages dans l'obscurité. Le chauffeur freina des quatre fers, consumant les pneus qui lâchèrent des étincelles. Il les avait repérées trop tard, deux silhouettes funestes sur son court chemin de vie. La voiture ne pouvait plus les éviter. Sa masse de fer zigzaguait mais roulait vers les deux corps soudés. J'entendais distinctement les cris des passagers.

Il se passa ce qui se passe toujours dans ces cas-là, quand on soumet l'initiée à la séance de l'écrasement du corps. Rose s'était dédoublée, l'émotion violente avait propulsé son esprit hors de sa coque charnelle. Ce qui gisait sur la chaussée, écrasé par la voiture, n'était plus son corps physique, puisque désormais inutilisable. La matrone avait disparu. Et elle était une luciole dans la nuit, voletant au-dessus des cadavres coincés dans le taxi-brousse. Des commerçantes pour la plupart, revenant des territoires du Nord, où elles allaient s'approvisionner en légumes et viandes de gibier de toutes sortes. En voulant éviter de percuter les corps sur la route, le chauffeur du minibus avait fini dans le décor, enfonçant son tas de ferraille ambulante dans l'immense pylône d'une société de téléphonie. Le choc avait éventré le bolide, et plusieurs passagers étaient morts, dont le conducteur de l'engin. Les survivants geignaient. Un homme, apparemment pas trop secoué, tentait de s'extraire des corps accidentés. À cet instant précis, la matrone revint. Je la vis sortir du champ de maïs qui bordait le pylône. Elle était accompagnée de deux individus dont on distinguait les masques mais pas les visages. Masques de cynocéphales. Lesquels allongeaient leurs visages. Illusion parfaite, me dis-je, quand je m'approchai d'eux, et vis les poils des museaux, souples au vent. Les hommes-chiens soulevèrent le corps écrasé par le taxi-brousse et l'emportèrent dans les airs, cependant que la matrone assommait, à l'aide du mât du volant abîmé, l'unique survivant qui tentait toujours de se dégager des décombres de l'accident.

L'enveloppe charnelle de Rose sur leurs épaules, les chiens escaladèrent le pylône, agilement et habilement. Arrivés au sommet, ils aboyèrent en chœur.

Des fourrés, surgirent alors une dizaine d'autres individus aux masques fauves. Des sauriens. Une lueur violette les entourait. Au même instant, la voiture accidentée prit feu, ou plutôt la matrone mit le feu à ce qui restait du taxi-brousse. Effrayées par le crépitement des flammes, les âmes des commerçantes décédées s'agglutinèrent autour du pylône qui tremblait sur sa base, sous le poids des chiens et des caïmans. Du haut de leur piédestal, les hommes caïmans se laissèrent tomber tels des acrobates, atterrissant violement au milieu d'elles. Leur chute, spectaculaire, fissura la dalle en ciment fixant l'ouvrage au sol. Une course-poursuite s'ensuivit, les sauriens acculant les âmes dans les maillages du pylône pour les capturer et les livrer aux chiens. La confrontation pliait davantage le mât. Les âmes luttaient, mais leur énergie se consumait, et très vite la partie tourna à l'avantage de leurs prédateurs, lesquels les livrèrent aux deux chiens accrochés au sommet de la tour.

Ces derniers avaient couvert de bave les blessures de Rose. Tel un singe, la matrone les rejoignit, et entreprit à son tour de lécher les lésions sur la peau du corps inanimé. Les chiens ordonnèrent aux âmes captives d'intégrer la carcasse. La blessure dans le cou s'élargit instantanément, et le corps se raidit. Le vent se leva. Prise dans un tourbillon subit, la luciole fut attirée vers la même blessure devenue orifice vital. Un instant, elle brilla sur la peau, engluée dans le sang qui l'aspira doucement vers les profondeurs. Rose était vivante de nouveau, réinstallée dans son corps physique, le même qu'avant l'accident provoqué, mais au milieu des fauves, escortée par la matrone qui l'introduisait au monde de la sorcellerie. Le feu avait cuit les cadavres du taxi-brousse. Ils furent mangés par la confrérie réunie autour du brasier. Quand tout fut consommé, le Maître des fauves parut.

« Lucifer Doyen, cria la matrone. Agenouille-toi ! »

Le saurien en chef avait de la prestance, et de la souplesse dans ses manières, malgré son ventre foisonnant de parrain. L'objet le précédait, gonflant, tendant, remplissant à ras bord le tissu de son boubou de wax bleu. Il s'avavançait vers la jeune fille fraîchement initiée, qui se léchait les doigts goulûment parmi le cercle des mangeurs.

« La voici, Maître, dit la matrone en désignant Rose. Comme promis, je l'offre à la confrérie.

— C'est elle la fille de K.A. ?

— Oui, Maître ! »

Sa voix, grave, avait la fermeté d'un poinçon de bronze. Dans le silence qui

suivit sa prise de parole, il attira Rose vers lui, reprenant et jetant au loin l'os de tibia sucé qu'elle tenait fermement à la main, gamine affamée. Ses mains se promenèrent sur son corps, que les chiens avaient dénudé avant le rituel de résurrection. Lentement, ses hommes dénudèrent à son tour le Maître, qui prit Rose par la main, l'entraînant dans la brousse à sa suite.

Chiens et caïmans, alors, pendant qu'ils s'éloignaient dans les fourrés, entreprirent de détruire le pylône de fer, comme des gamins chahuteurs exerçant leurs pouvoirs pour plaire au chef de bande. C'est le moment que je choisis pour intervenir et délivrer Rose des mains de Lucifer Doyen. J'ai suivi le maître et sa proie, décidé à interrompre la seconde phase de l'initiation : l'insémination, qui eût fait d'elle à jamais un corps marqué, un esprit irrécupérable, si jamais je n'arrivais pas à temps.

Il avait descendu la berge du lac en compagnie de Rose. Nu, son corps puissant paraissait une offense à côté de celui de la gamine. La deuxième et dernière phase de l'initiation punitive, celle qui confère à jamais la mauvaise sorcellerie à la victime, allait donc avoir lieu. Il était temps pour moi d'intervenir. Je connaissais le Maître, il me connaissait, il ne fut donc pas surpris de mon apparition intempestive, au moment où il se préparait à coucher Rose par terre et à l'inséminer de son fluide.

« Qui va là ? », avait-il tempêté.

Je me tenais devant lui. Et il me reconnaissait.

« Hightower, ton territoire n'est pas ici ! Que nous veux-tu ? Laisse-nous régler nos histoires entre frères ! »

Je pris soin de lui expliquer que je comprenais et respectais la mission à lui confiée par ses commanditaires : punir la fille de K.A. en la transformant en un monstre de sorcière, dont la vie entière sera consacrée à tuer sans raison. K.A. était mort, et son épouse avait perdu la raison. Ne pouvait-on pas laisser sa progéniture en dehors de tout cela ?

« Elle n'est pas ta brebis, Hightower !

— Je sais, Maître, mais Rose ou une autre, à partir du moment où vous pouvez transmettre le mal... »

Autour de nous, des fourmis rouges avaient surgi de terre et nous entouraient. Leur masse, compacte, allait servir de tapis pour les corps des amants mystiques si j'échouais. Alors, je proposai au Maître de racheter la fille. J'étais disposé à la troquer, contre le poids exact de son âme, et je lui laissais le soin d'évaluer le nombre de victimes qu'il faudrait en remplacement de Rose.

« Tu vendrais d'autres âmes pour racheter celle de cette fille, Hightower ?

— Je suis prêt à cela, Maître.

— Alors, j'en voudrais trois, trois jeunes âmes de ta paroisse. Demain soir ! »

Je promis sans ciller qu'elles seraient prêtes pour le lendemain. Que je les conduirais moi-même au lieu du rendez-vous, le même où nous nous tenions. Il donna un coup de pied dans la fourmilière, qui s'éparpilla. Je pris Rose avec moi, et sur la route qui nous ramenait vers ma demeure, je me préparai mentalement à la suite du combat.

## XII. Les combats de Hightower III

J'avais écouté Hightower parler sans réagir. Une torpeur m'engourdit subitement les membres et l'esprit. Sortir de là, et aller prendre une grande douche. Mon corps moite de je ne sais quoi accusait le choc. Ces mots, ces idées, le monde qu'ils laissaient découvrir. Je n'y étais pas préparé, malgré mon peu de foi chrétienne. Tout arrêter et reconnaître que j'étais loin de ce que j'étais venu chercher. Mais quelque chose me retenait à ma place et me tirait vers les bas-fonds de l'étonnement. Oui, l'arrêter et lui dire que son récit magique dépassait ma logique, mon entendement. Trop tard, il s'était remis à parler.

« Je m'étais préparé à la dernière confrontation. Ma promesse était du vent. Je n'ignorais pas que le Maître reviendrait chercher les âmes. Toute la journée, il avait plu, et j'avais utilisé mes heures à me préparer. Longue journée d'attente. Vers une heure du matin, ma garde faiblit. Pris dans un sommeil léger, quelqu'un me sciait la base du cou, avec l'idée, je suppose, de me décoller la tête.

Ma main, comme à regret, caressa le cou à l'endroit où se trouvait la cicatrice dans le rêve. Une odeur de bêtes sauvages flottait dans mes narines aux aguets. Sans transition, je fus précipité du lit. Rose dormait par terre, couchée au pied du lit, à même le double de son pagne qu'elle avait étalé en guise de couche. Agenouillé près d'elle, un chien lui léchait la voûte plantaire. Mauvais signe, paniquai-je. Je ne pouvais ni l'affronter, ni le tuer. Il était en train de sucer le fluide de sa victime par les pieds, il fallait l'en empêcher au plus vite, d'une manière équivoque.

J'étais luciole à mon tour.

Dans le couloir, je me retrouvai nez à nez avec deux sauriens dont les gueules brillaient d'une lueur violette. Je les reconnus immédiatement, les meneurs de troupe, ceux dont le flair infallible servait à désamorcer, dans le lieu que la meute attaquait, tout objet ou individu, dont la puissance pourrait contrecarrer leur visée. Ils avaient détecté ma présence, et venaient me parler, au nom du

Maître, notre maître à tous.

« Tu ne devais pas être ici, Hightower. Tu n'es pas venu au rendez-vous ! »

J'entrai brusquement dans son oreille, lui chatouillant le tympan, organe libidineux chez les fauves. Autrefois, bien avant que Dieu ne soit devenu mon maître, on m'avait appris la technique. Ma proie se braqua, se releva violemment, cherchant qui l'interrompait, et courut hors de la chambre, en hurlant tout excité *Ayilaaa !* Revenant sur mes pas, je barricadai l'endroit, porte et fenêtres même, de mes pouvoirs souverains.

Le chien me repéra, alors que je me glissais par le pêne demi-tour de la porte centrale. Trop tard, englué dans son liquide intime comme une ouvrière du miel, il cuvait son plaisir, l'air idiot, fracassé. La mécanique des fauves était un jeu d'enfant pour moi.

Dehors, l'armée de l'ombre était en marche. À leur tête, je reconnus, non pas le Maître, mais ô surprise, le grand-prêtre des Obrafos. L'homme n'avait pas besoin de masque, puisqu'il avançait, poitrail dénudé au vent, un pagne court aux hanches, au milieu de sa troupe dont les membres m'étaient inconnus. Des fauves d'un nouveau genre, ridicules amazones de substitution, chevauchant des corps de vieilles chattes griffues. Les vrais chasseurs prenaient des enveloppes plus solennelles, par-delà celles classiques du hibou, du porc, ou du serpent, l'Obrafo étalait son insignifiance dans la hiérarchie des maîtres chasseurs en exhibant ces rabatteurs aux poils mal hérissés.

Ils encerclèrent la grotte où mon double priait. Oui, on pouvait m'entendre de loin, hurlant des cantiques à pleins poumons. Mon double faisait plus de bruit, à lui tout seul, qu'une chorale inexpérimentée. Les chants, portés par une voix absurdement basse, faisaient barrière, obligeant les chattes à piétiner à l'entrée de la grotte, loin de la grosse croix en travers du seuil. La plupart du temps, les chasseurs nocturnes savaient déjouer les pièges grossiers des victimes abonnées aux artifices de la chrétienté. Quand ils leur en voulaient, vraiment. Mais mes agresseurs, selon toute évidence, maîtrisaient peu leur affaire. Quand enfin ils parvinrent à se faufiler dans mon antre par le grillage du trou d'aération, ils comprirent ce qui les attendait.

L'homme qui chantait à l'autel était plus gros que moi, constatèrent-ils. De plus, il était couvert d'un costume compliqué à décrire. Entre habit rituel et accoutrement de carnaval, l'objet le couvrait de la tête aux pieds. Il releva la tête, de grosses gouttes de sueur lui couvraient le visage, un faciès simiesque et plissé, celui d'un vrai singe des montagnes. Mon double !

Le gorille, chasseur parmi les chasseurs dans la confrérie, était une espèce redoutable. N'y étaient initiés que les élites de la férocité, les gens de mauvais poil, caractériels et bagarreurs dans l'âme. Il possédait des pouvoirs basiques, et le face-à-face dans la douleur était son arme la plus redoutable. Combattre, souffrir, mourir, faire mourir le plus souvent, ses sens deviennent vifs à l'approche du danger.

Les chattes avaient flairé sa présence, et rebiffaient aux ordres du grand-prêtre Obrafo les incitant à passer à l'attaque. Mais elles auraient dû se méfier davantage, ou reculer avant la contre-attaque, car, soudain, quand le gorille fut dans leur dos, alors qu'elles scrutaient l'entrée de la grotte, songeant à quelque stratégie, elles se souvinrent tardivement que la ruse de la métamorphose était aussi son apanage.

Vif, il était dehors, débarrassé des oripeaux de son déguisement de prêtre. La bête, dans toute sa force brute, frappait à tour de bras dans la masse des félins surpris. Ce n'était pas une bataille, mais une curée où la première à y perdre la vie fut la chef de bande, que le gorille souleva et fracassa contre terre, lui piétinant le crâne dont les os craquèrent, explosant les liquides. Le groupe se retourna et fit face à l'agresseur. Le grand-prêtre, lui, battait déjà en retraite. Avant même que les hostilités n'atteignent le pic de la défaite, il courait se mettre sous la protection des sauriens, revenus bredouilles de l'intérieur de la maison. Rose dormait, protégée contre toute intrusion. Le gorille cognait à tour de bras, appliqué, blessant les chattes incapables de répliquer. Elles se repliaient, insensiblement, le poil hérissé, sautillant autour des arbres ou se réfugiant dans les branches, crachant vers l'agresseur de tièdes et ridicules salives. Puis, soudain, sans qu'ils s'y soient attendus, mon double disparut, laissant le groupe des agresseurs hagards dans la cour. Le grand-prêtre, étonné, regardait dans tous les coins. Les sauriens scrutaient la nuit, à la recherche du piège. Plus rien ne bougeait. Et le vent, suspendu, couvrait d'étranges prémonitions. Les chattes soulevèrent le cadavre de leur chef. Et, faute d'adversaire, l'Obrafo ordonna le repli. Quelque chose clochait pourtant, que leur inexpérience des batailles nocturnes ne pouvait leur faire deviner. Un fauve certain de sa victoire n'abandonne pas si facilement. À moins d'y être contraint par quelque ordre imminent, quelque événement subit. Or, rien dans la survenue du combat ne justifiait la disparition du gorille. Une fois sorti de la résidence, le groupe redoubla de vigilance. On marchait à pas bridés, rassemblé autour du cadavre. La piste devant, étroite et bordée de fougères, pouvait réserver des surprises. Et l'équipée se révéler plus désastreuse qu'elle ne l'était déjà. Les sauriens

reniflaient sans arrêt, éclairant les ténèbres par moments de la lueur violette de leurs gueules médusées ; rien ne s'était passé comme prévu par eux. À présent, surpris par la rapidité de la contre-attaque, mes agresseurs s'en retournaient à leurs demeures avec la peur au ventre.

Le don de métamorphose est un don dangereux. Le grand-prêtre Obrafo suait de peur, à l'idée que lui et la troupe fussent à la merci de la réapparition du gorille, ou d'un quelconque de ses avatars. Dans de telles conditions où l'incertitude le dispute à l'humiliation, un chef perd en maîtrise et sûreté, et se laisse prendre au dépourvu.

Quand la boule de feu naquit du tourbillon, il fut trop tard pour riposter. Le vent s'était levé d'un coup, ployant les herbes, avant de dessiner des vrilles avec la poussière soulevée. Puis, le feu apparut, roulant sur lui-même en direction du cadavre porté à bout de bras, qu'il frappa, de part en part, à plusieurs reprises, y mettant le feu comme à une bûche. Les porteurs, alarmés, jetèrent au loin l'encombrant bagage, désormais en flammes. L'Obrafo courait en criant, puis, soudain, revint sur ses pas, tentant désespérément d'éteindre le feu qui grillait le cadavre abandonné. L'Obrafo criait : « Abra, Abra. » La meute désemparée le pressait de reprendre ses esprits, en pure perte. « Abra, Abra », sanglotait le vénérable prêtre défait, qu'on essayait de soulever de force. « Chef, s'emporta un des sauriens, à cette heure-ci votre femme doit être en train de mourir ! Rentrons vite, il y a peut-être une chance de la sauver encore ! Rentrons, nous reviendrons ! »

La chatte était l'épouse de l'Obrafo. Son corps astral détruit, son âme finira par se dissoudre à force d'errer dans la nature, et son corps physique une fois atteint, la mort prendra son dû au réveil. La bataille se jouait ailleurs, engageant les uns et les autres dans une course contre la mort. Soudain, la tactique de mon double m'apparut à moi-même limpide.

Dois-je vous préciser cela, Maître, je vous parle de mon double, pas de moi. Aussi bizarre que cela puisse paraître, j'étais devenu spectateur de ses actes. C'est ainsi dans cet univers que je ne fréquente plus, une fois déclenchées les forces de la métamorphose, nul ne peut retenir son double, et ce qu'il fait, il y va jusqu'au bout.

L'Obrafo comprit-il enfin ce qui se jouait ? L'orgueil ou la honte d'une humiliation pire que la défaite le fit revenir à la réalité de sa condition. Ce corps pleuré n'était qu'un leurre. Le vrai, celui qu'il chérissait, était couché dans le lit conjugal. Et il suffirait qu'un esprit informé empêche l'âme de regagner le gîte.

Le saurien en chef avait raison. Tout le temps mis à se battre contre le gorille, l'adversaire, le vrai, celui qu'on était venu effrayer ou tuer, avait pu, à loisir, sillonner le village à la recherche des corps physiques désincarnés de ses ennemis, et...

« Eeh... allons, allons, ordonna l'Obrafo. Que chacun rentre chez lui ! Dépêchez-vous de rentrer ! »

Ce qui se jouait était en effet vital. Le saurien n'avait dit que la moitié de la vérité. Il n'avait perçu qu'un aspect du danger. Je les vis s'éparpiller alors, dans un sauve-ton-âme pitoyable. Je sus, à l'instant précis où je les vis s'égailler, qu'il était trop tard pour la plupart d'entre eux. Leur rendez-vous avec la mort avait été scellé dans leur dos, et de façon magistrale par un ennemi trop au fait du seul point faible de tous les sorciers du monde : le retour de l'âme en vadrouille vers le corps ordinaire qui l'héberge. Le lendemain, on découvrit le cadavre de la femme de l'Obrafo, sur son lit, calciné. Plus jamais, il ne fut question de transaction entre la confrérie et moi. Et Rose vit toujours avec moi.

Il se tut brusquement. Il avait fini son récit. Et j'en étais là avec mes questions, les mêmes. Qu'étais-je venu chercher en ces lieux ? Où était la légende de l'assassin ? Qu'ont fait cet homme et cette femme de l'histoire de l'homme dont ils se disaient les gardiens de la mémoire ?

Soudain, à mon tour, cette impression fulgurante que je me scindais en deux, oh oui, j'étais à deux doigts de sortir de mon corps, sans nécessité cette fois-ci, et de me mettre à frapper à tout-va, comme un jumeau des montagnes pris dans les récits égoïstes d'un représentant de Dieu et de son meilleur associé, le gorille ! Je luttais, me débattais, pas question de me laisser aller à quelque commentaire désobligeant.

« Vous en avez vécu des choses », finis-je par lâcher platement.

Et le silence retomba, pendant que son épouse se levait, et disparaissait à nouveau dans la maison. Dans ma tête, traînait désormais une ménagerie dans laquelle je casais aussi Nataka, ma maîtresse. Me souvient qu'elle aussi se prenait pour une sorcière.

Nataka et ses histoires à dormir debout. Elle habitait le quartier Limousine, l'un des rares de TiBrava où l'on trouvait encore des zones non éclairées, malgré la multiplication des lampadaires dans la ville. Un quartier rempli de féticheurs. Derrière le chantier abandonné de l'école de la gendarmerie, les baobabs aux sommets infestés de fiente de chauve-souris étaient autant de repaires pour les

fauves de la cité. On y croisait de tout dans le quartier, une fois la nuit tombée : barons et sommités de la politique locale, à la recherche de toujours plus de pouvoirs occultes pour briller dans les tunnels du Pouvoir, manants et sorciers de second ordre, ceux à qui le don avait été transféré sans qu'ils sachent quoi en tirer, et qui frappaient sans discernement leurs victimes, sans en retirer quelque bénéfice substantiel. Sorciers pour sorciers, appelait-on cette engeance vulgaire, laquelle affectionnait les passages en grade et les ripailles saisonnières, auxquelles la racaille se pressait dans les branches des baobabs, absolument certaine de s'empiffrer à peu de frais. Dans le monde réel comme dans le leur, il faut bien des corbeaux pour nettoyer les carcasses !

Nat habitait dans une maison sordide avec sa mère Augusta, une mégère aux robes informes. Un soir en arrivant chez elles, j'appris que leur vieil oncle qui partageait les lieux avec la famille avait clamsé. Et me prenant à part, les yeux remplis d'une joie morbide, elle me raconta comment elle avait tué le vieil homme. Tué, ai-je demandé ? Et Augusta était au courant, que c'est elle, Nataka, qui avait tué l'oncle. Et comment tu t'y es prise ? ai-je poursuivi. Et Nataka de me raconter comment elle s'était transformée en plusieurs petits lézards, bestioles dont l'oncle avait une peur bleue, et l'avait poursuivi derrière la niche des chiens, où il s'était jeté dans le puits d'où on le retira inerte. Pouvait-on tuer sans raison ? ai-je insisté. Alors, elle m'expliqua que jamais elle n'aurait commis son acte si Augusta ne lui avait mis la pression.

Un jour, m'expliqua-t-elle, il arrive à chaque sorcière d'avancer dans la hiérarchie de ses pairs. À chaque grade, il fallait livrer un corps à manger aux autres. Peu importe qui on offrait. Nataka avait offert son oncle paternel, avec l'accord de sa mère. Devant mon étonnement, elle me rassura d'un grand éclat de rire.

« Tu sais bien que je suis une sorcière ? Je sais que tu le sais, même si tu ne dis jamais rien. Mais rassure-toi, toi tu es sous ma protection, même ma mère ne peut rien contre toi. »

Dans ma tête résonnait le rire de Nataka, superposé au silence obtus du couple Hightower. La grande maison était calme. Je fis plusieurs pas dans la cour. Le froufrou des eucalyptus me calma davantage l'esprit. Je souris, mystérieux à mon tour. Un peu comme une femme ne laisse jamais son amant entrer totalement dans sa tête, un initié, un vrai, ne révèle pas ses secrets. Ou bien ? Mon humeur joviale fit plisser le front à Hightower.

### XIII. Avant-départ

La visite des grottes où vivait K.A., avant le drame, ne m'apporta pas de nouvelles sensations. Un paysage minéral et gris. Même les fougères avaient fini par perdre de leur verdure, à force de pousser à travers la roche granitique. Je découvrais le monde dans lequel l'assassin avait passé les derniers moments de sa vie sur terre. Auparavant, nous avions fait un tour aux ruines de la maison incendiée. Peu de chose à voir, tant le temps avait effacé les traces du souvenir.

J'ai posé quelques questions futiles au révérend, plus par politesse que par envie réelle d'approfondir le sujet. Dans la voiture, je l'avais titillé sur le silence autour de la victime de K.A. C'est vrai, lui avais-je fait observer, tout le monde parle de K.A., mais personne ne fait allusion au décapité. Il a balayé d'un revers de phrase ma remarque.

« C'était, paraît-il, un jeune imam qui buvait beaucoup. K.A. lui aurait offert à boire, et l'aurait entraîné dans les broussailles, avant de le décapiter. On dit, je n'en sais pas plus.

— Un imam qui boit ?

— Vous savez, Maître, le cœur des hommes de Dieu n'est pas toujours un cœur qui bat au bon rythme. Mais je ne crois pas à cette histoire, pour moi K.A. n'a jamais décapité personne. »

Hightower semblait plus obsédé par ses propres insinuations que par la vérité des situations. Non pas qu'il n'était pas persuasif, au contraire son enthousiasme eût semé le doute dans n'importe quel jury populaire ; mais le temps avait passé les plats, il le savait, alors il s'évertuait à les réchauffer.

Je m'étais mis à juger le révérend. Pour moi, Hightower était un luthérien d'un genre tropical, totalement sous la pression des superstitions ambiantes. Je le soupçonnais d'être un païen qui se servait de sa foi chrétienne pour régler des comptes. Ses propres justifications sur sa connaissance de la sorcellerie ne m'avaient pas convaincu.

Le chauffeur avait avancé la Pathfinder dans la cour et faisait tourner le

moteur. Mon hôte m'accompagna sur le court trajet qui conduisait au véhicule, calant ses pas sur les miens mesurés, les pas d'un homme de soixante-dix ans, apaisés, à la différence de son esprit qui semblait plutôt torturé.

Ce matin, après son récit très personnel sur la vie de K.A., il m'avait pris à part, et m'avait demandé ce que j'en pensais. En le quittant, je pensais encore à ce que je lui avais répondu.

« Révérend, K.A. était un client difficile. Pas indéfendable, mais difficile. Condamné à mort, avant même qu'il n'ouvre la bouche. J'ai plaidé la folie, puisque de toute façon il avait bel et bien commis le crime. Son cas n'était pas loin de celui que j'avais défendu un mois plus tôt, raison pour laquelle, au fond, j'avais été commis d'office. Assiongbon Kangni, étudiant à l'Université de TiBrava, avait égorgé sa concubine pour infidélité, et enterré son corps dans la fosse septique des toilettes de la maison où le couple vivait. Il l'aimait, m'avait-il dit, et la tromperie l'avait fait disjoncter. Dans des cas pareils, on ne joue pas, on assume les phrases du client : il était fou d'amour, et disait ne plus avoir souvenir du moment où il était passé à l'acte. Un coup de folie, difficile à expliquer à un public de sourds, surtout que la récupération politique empêchait une investigation poussée. »

Hightower pouvait désormais raconter ce qu'il voulait, s'il était venu à moi, au lieu de mettre en scène le mystère, peut-être que je l'aurais produit comme témoin à décharge. Pouvait-il, d'ailleurs, dans le brouhaha de ces temps-là, se faire entendre de quelque procureur aux ordres ?

« Je suis désolé pour K.A., mais j'ai vraiment fait de mon mieux.

— Maître, une seule fois dans votre vie, pourriez-vous avoir le courage d'aller jusqu'au bout ?

— Au bout de quoi, révérend ? Au bout de quoi ? J'avais espéré, en venant ici, que vous m'en fourniriez la matière. Êtes-vous sûr que votre beau-père n'a pas décapité sa victime ? Y a-t-il un seul témoin oculaire à la scène ? Si oui, faites-le-moi rencontrer ! »

Il m'a regardé, droit dans les yeux, amer et déçu, je ne sais de quoi. Il était temps pour moi de repartir.

Deux heures de route jusqu'à TiBrava, capitale du pays du même nom. Avec un roulage constant, j'y serais avant la tombée de la nuit. La veille, en arrivant dans la contrée, j'avais aperçu au pied de la montagne l'enseigne du peintre Sokey, le seul plasticien connu de TiBrava dont je n'avais pas encore acquis une

seule œuvre. J'indiquai au chauffeur le chemin de l'atelier, mon intention étant de faire quelques achats pour ma collection de tableaux.

Un jeune homme nous accueillit et nous fit patienter. Le peintre était à l'étage de la maison, entièrement construite en terre cuite stabilisée. Une originalité dans cette région d'orages et de tempêtes, où l'on édifiait en dur. Il faut croire, à en juger par la patine des murs, que la terre stabilisée résistait tout autant aux intempéries.

*Le désert s'étend, mon désert s'étend. L'horizon de l'espoir est loin de moi.*

La phrase s'étalait sur un panneau à l'entrée de l'atelier que je décidai de visiter en attendant le maître. Elle me surprit, car d'aussi loin que je l'avais connu, à travers ses prises de position publiques, ses performances, l'artiste Sokey m'avait toujours paru lucide. Lui, observateur engagé d'une des démocraties les plus roublardes que le continent fabriquait ces derniers temps, céderait-il aussi au conformisme ambiant des citoyens de TiBrava toujours prompts à séparer le monde en deux entités, les vertueux et les pourris ? À moins d'y voir dans ces propos, chez l'ancien étudiant de philosophie, un écho lointain de Nietzsche, de son cri répétitif dans les *Dithyrambes pour Dionysos* : le désert croît, malheur à qui recèle des déserts ? Auquel cas le propos, censé éclairer la totalité d'une vision plastique, perdrait sa consonance tragique et rejoindrait l'appel du philosophe à l'artiste : activer les puissances d'innovation contre les forces du chaos, supputer l'espoir autrement. Il me semble que la démarche de Sokey, son imaginaire depuis des années, obéissent généralement au schéma d'une lutte sans merci contre l'avancée et l'emprise des déserts de l'esprit. Ce dont TiBrava avait le plus besoin.

Je plongeais dans un atelier où tout l'ADN du peintre m'était exposé. Depuis ses premiers tableaux travaillés à l'acrylique ou à l'huile, jusqu'aux plus récents caractérisés par le règne de la latérite et des pigments non chimiques, tout l'effort de l'artiste semble avoir été de donner un sens à la technique picturale elle-même. Les tableaux de la première époque, rarement académiques dans la manière de traiter les thèmes chers à l'artiste, l'étaient un peu dans le choix des matériaux. Cependant, quelques tableaux annonçaient le changement à venir. *Le Policier en attente*, par exemple, réalisé à base d'une décoction de henné, qui met en situation un fonctionnaire de police véreux, au ventre disproportionné, ayant érigé un barrage à l'entrée d'un marché pour escroquer les revendeuses. Impression de familiarité. Le monde dans lequel l'artiste évolue pullule de signes de toutes sortes. Maximes, proverbes, voire des dictons détournés à des usages peu orthodoxes. On est loin du bricolage non pensé. Rassemblés sur la

toile, ces idéogrammes donnent l'impression d'un fouillis de signes au regard du profane. Mais ne le sommes-nous pas un peu tous, devant cette construction personnelle rigoureuse où formes et couleurs se répondent ? La toile grouille comme une ruche, et les signes comme des abeilles viennent s'y poser dans les alvéoles chromatiques, chaque signe avec sa puissance de suggestion, sa richesse graphique, ses potentialités d'interprétation. Le peintre a inventé son propre alphabet et peut enfin s'affranchir des silences de l'Histoire, donner une forme à ses intuitions.

« Maître ! »

Je me retournai, et instinctivement le saluai de la même manière.

« Maître !

— Ah non, c'est vous le Maître. Vous êtes plus célèbre que moi, allez ! Honoré de votre visite. Vous passiez dans la région ?

— Oui, je fais une enquête sur un de mes anciens clients, un certain K.A.

— Ouh là là, celui qui a décapité Bouraïma ? Mais c'est vieux, cette histoire !

— Oui, assez vieux. Vous avez l'air d'avoir connu la victime ? »

Il m'offrit un siège et alla chercher des verres dans le mini frigo peint en rose qui trônait dans un angle de l'atelier. Au passage, il tourna le tableau qu'il était en train de composer contre le mur : un nu. Intérieurement, je ris, n'était-il pas prêt à exposer ses créations secrètes ?

« Non, poursuivit-il, je ne le connais pas cet homme. Ni K.A. d'ailleurs. Quand tu vis dans ce bled, tu en apprends des choses. Comme dit le chef canton, c'est Bour lui-même qui a donné sa tête à couper. Vu sous cet angle, l'histoire est vertigineuse. Ce Bour avait des mœurs bizarres, c'était connu. C'était un jeune imam, frais émoulu semble-t-il d'une medersa du Nigeria. On l'avait formé à grands frais à Kano, chez les intégristes du Verbe, mais à son retour, les vieux imams l'avaient snobé, refusant de le laisser prêcher à la mosquée. Il avait, si jeune, mémorisé le Coran à tel verset qu'il en foutait des complexes aux vieux édentés qui eux, ma foi, confondraient bien Fatima et Fatiha ! Alors, affirme le chef canton, il s'était mis à tanguer. Vous voyez ce que je veux dire, Maître... le gars tanguait, un peu comme un alcoolique qui ne boit que de l'eau... il zigzaguait dans la prairie, ouh, c'était de notoriété publique qu'il déprimait un peu. Puis, pendant ses vagabondages, il s'est fait ami-ami avec l'autre, oui le tueur, enfin le futur assassin. À qui il expliqua ses déboires, sa frustration... et son nouvel ami de lui proposer un deal. Il quittait sa mosquée pour créer avec lui une église. Si, si, parfaitement, Maître, le gars K.A. l'avait converti à sa cause,

semble-t-il qu'il racontait partout qu'il avait reçu la Révélation et voulait créer son temple. Puis, ce qui se passa donne à réfléchir. Le K.A. en question croyait dur comme fer que sous la pierre angulaire de chaque église nouvelle il fallait un crâne humain. Il l'aurait dit à Bour, qui avait ricané. Et voilà-t-il pas que malgré les interdictions de boire proférées constamment par son ami, le Bour a été surpris encore un jour en train de lever le coude dans un bistrot du bled. Pinté, il était totalement pinté quand il fut ramassé. Furieux, K.A. l'aurait sorti du bar, l'aurait ramené dans la brousse, et l'aurait décapité, schlack, comme dans une bande dessinée, avec une machette cachée sous sa chemise ! Ensuite, la partie que j'aime le plus dans l'histoire. Il emballe la tête dans son linge de corps, et rentre chez lui tranquillement, tout heureux d'avoir solutionné son problème à l'amiable. Quand il tombe nez à nez avec une dame du village, qu'il connaissait très bien. Heureux de partager sa joie, il lui fait signe de s'approcher, la dame panique à la vue du sang sur son torse et ses mains, elle recule, et K.A. se met à courir après elle, lui racontant la fin de ses malheurs, qu'il a la tête, et que désormais elle peut quitter son église catholique et rejoindre le nouveau temple, celui qu'il va enfin ériger. C'est la dame qui aurait alerté les gendarmes. Lesquels l'auraient arrêté alors qu'il s'était mis sur le chemin du village et courait après les habitants pour leur annoncer la bonne nouvelle. C'est ce que m'a raconté le chef canton, sous le sceau du secret, bien sûr ! Autrement dit, ce ne sont pas avec des pincettes qu'il faut prendre l'affaire, mais des lasso. Ce pays, sa rumeur, énorme, à te briser les tympons ! Mais c'est vieux cette histoire, Maître. Il a été exécuté quand dites-vous ?

— Le 14 octobre 1978.

— Waouh, une éternité ! Alors, Maître, que puis-je pour vous ? »

M'expliquer pourquoi tout le monde est sorcier dans ce bled, ai-je voulu lui répondre.

Au contraire, je l'observai préparer le thé, avec des gestes vifs, sur le camping gaz posé à même le sol battu de l'atelier.

« Vos tableaux me plaisent beaucoup. »

Il est vrai que cette halte chez le peintre me changeait de beaucoup de choses. Sans oser me l'avouer, la rencontre avec Hightower m'avait laissé perplexe. Son univers, que je croyais bien ordonné comme les pages d'un évangile, s'était révélé à moi plus ardu que les contreforts d'une montagne plongée dans la fumée d'un feu de brousse.

La sorcellerie pour moi résidait d'abord dans le verbe. Ou plus précisément

dans le rapport au mot, un déni du sens premier des choses. Même lui le peintre, tout à l'heure quand il m'a parlé de la victime de K.A., n'y avait peut-être pas prêté attention, mais il était clair pour moi que dans la mise en garde du chef canton, il y avait matière à déni de réalité.

Le chef, justement ! Un autre sorcier verbeux. Je me souvenais à présent que Hightower m'avait prévenu contre lui. Juste avant mon départ, il m'avait demandé si je comptais lui rendre visite, courtoisie oblige !

« C'est un ancien avocat, paraît-il. Peut-être sait-il des choses...

— Des choses ? », avais-je insisté.

Il a souri, espiègle, puis a laissé tomber de sa voix de ferraille cliquetante :

« Les hommes qui aiment la politique, dit-on, sont capables de tuer pour conserver leurs privilèges. »

Un instant, son insinuation avait ouvert une piste nouvelle dans ma tête. La piste du crime crapuleux commandité par un politicien à K.A. Mais très vite, j'ai minimisé l'idée, même si au fond elle était plausible. Bien avant que l'Autorité ne lui échût d'administrer le canton, Gladja Yibo avait écumé les prétoires de TiBrava, du haut de son mètre cinquante-cinq. Un petit homme méchant, complexé comme le sont les nabots, habituellement, surtout lorsqu'ils ont été un peu à l'école. Avocat, il le fut, du diable assurément, fatiguant la vérité, soulevant moult lièvres affamés, et menaçant ses confrères à mots couverts quand ces derniers jouaient trop le jeu de s'opposer à lui durant les plaidoiries. Puis un matin, au détour des années 1990, l'homme se transforma en politicien braillard et adepte de coups fumeux.

Gladja Yibo, sacré roi de la métamorphose. Les avocats ont le chic, quand ils se piquent de politique, d'ensemencer la réalité de rêves puérils mais efficaces, surtout quand leur éducation comme gamin s'est faite à l'ombre des superstitions. Confiez n'importe quel ordre politique bancal à un homme de loi, il vous le rendra tordu !

Une frénésie revendicative s'empara de TiBrava dans les années 1990. Alors que le pays se mourait, lentement mais sûrement, la parole se mit à démanger quelques hurluberlus bien décidés à saper le socle sur lequel le pouvoir avait planté son décor : la confiscation de la parole. En tête des plaideurs pour une parole libérée, dans une société ouverte sur les doutes qui construisent des siècles nouveaux, une cohorte d'étudiants désinvoltes, amateurs de sensations fortes. Ils furent bientôt rejoints par des hommes de loi opportunistes, longtemps confinés dans leurs cabinets aux comptes falsifiés, qui trouvèrent là une occasion

en or de se renflouer sur la bête. Dépassés, floués ou livrés à la mitraille, les jeunes contestataires balisèrent de leur sang le chemin qu'allaient arpenter ces individus drapés d'alinéas tout frais concoctés.

Gladja Yibo était du nombre. Il s'était fauilé dans un collectif d'hommes habiles à brandir la loi comme quintessence de la chose politique, sans jamais avoir à justifier ni de leurs propres intransigeances ni de leurs échecs malgré les attentes suscitées. Dans sa bouche, les mots étaient myriades de blues, étoiles au ponant, et armes prétendument miraculeuses. Jusqu'au jour où sa célébrité frôla, justement, le miracle. Cette année-là, nul ne sut au départ ce qui se tramait. L'opposition politique au régime du Timonier de TiBrava était en pleins pourparlers avec ce dernier, quand soudain, un matin, Gladja Yibo disparut de la surface de la terre des braves. Sans crier gare, et semant sur les lèvres de ses amis du conclave des questions sans réponse. La veille, semble-t-il, il avait été dépêché chez le Timonier pour discuter du contenu d'une plateforme de revendications. Le genre de choses, vous savez, dont les juristes raffolent : alinéa tel, tu quittes le pouvoir et nous créons un consistoire ; alinéa béton, tu t'engages à te tirer une balle dans la jambe, et ne va pas raconter que nous avons substitué du plomb à la balle blanche, nan ! Bref, son bagou fit de lui l'émissaire idéal pour négocier en douce ce que nul ne saurait revendiquer publiquement sans se couvrir de ridicule : un changement de régime où quand la tête change le corps reste le même.

On le vit au volant de sa voiture foncer vers son rendez-vous. Enfin, d'autres disent que son chauffeur le déposa devant la grille de la résidence en fleurs du Timonier. On dit qu'il fut reçu avec entrain par son hôte. On dit que le champagne coula. Et aussi le vin, fin, rond en bouche. Là-bas, dans le bunker fleuri, on savait mettre à l'aise. Comme dans une ambassade étrangère, l'apéro défie l'idée de l'apéro. Discuter, d'accord, mais avec les commodités de la conversation : criquets tombés de la dernière pluie, tendres et croustillants morceaux de bosse de bélier, oh ce que les riches savent manger la pulpe de la vie... sinon comment tu expliques toutes ces choses, hein, comment tu les expliques toi, je ne sais pas paraît-il même que la queue du singe... pardon ? Oui, la queue, pas la grande, la petite, l'aphrodisiaque, ouiiiiiii, *hayi*, fais pas le chien, tu sais de quoi je parle ! M'est avis que la soirée a vite tourné au vinaigre. On dit que pendant la soirée, l'homme au timon n'a pas voulu l'entendre de cette oreille-là, toutes ces choses qu'on voulait lui imposer sous couvert d'alinéas, et il a soudain pris Gladja Yibo par surprise : « Vous voulez mon fauteuil ? Suivez-moi. »

Dans la pièce attenante, il était là. Gardé par le silence et reposant à même un immense tapis d'oraisons funèbres. Le siège de toutes les convoitises. Le temps, fratricide, l'avait sculpté dans le marbre rouge du martyr, et serti d'espoirs volatils. Par la fenêtre ouverte sur le jardin, Gladja Yibo pouvait apercevoir la ronde vigilante des gardiens du siège, sanglés dans leurs uniformes vert-de-gris. « Voilà mon fauteuil, reprit le maître de céans. Prenez-le si vous pouvez ! »

On dit que, sans ciller, Gladja Yibo s'assit dans le fauteuil, face à son hôte. Explosif comme un tison, il baragouina les formules secrètes dont il était dépositaire, et soudain se volatilisa. Gladja Yibo aurait disparu avec le fauteuil du Timonier. Des jours durant, la rumeur enfla, perçant les murs des chaumières et taudis de TiBrava, que l'armée serait aux trousses du voleur. Coïncidence troublante, l'homme n'était plus visible nulle part, durant tout le temps que l'affaire allait nous occuper. On dit : cerné par les militaires, Gladja Yibo se serait enfoncé dans les entrailles de la terre, du côté de son village où les renseignements auraient signalé sa présence. Ainsi naquit la légende de ce politicien roublard. Qui jamais ne donna des détails sur sa mise au vert en pleine période d'agitation politique, et passa le reste de sa carrière à sourire aux journalistes trop curieux, et à leur répondre invariablement : « Bébé croco ne se noie point dans le marigot, même la vase sait qu'il y est né ! »

Qu'il ait fini chef canton dans ce bled m'avait à peine surpris. Les désillusions de la politique sont de la même teneur que les illusions qui portent les hommes vers ses prétendues lumières ! Sur l'affaire qui m'avait conduit dans ce bled, il ne m'aurait raconté que les mêmes salades dont se nourrissent ses administrés.

Je repars d'ici les oreilles remplies de mots magiques et de faits que mon éducation ne m'avait pas préparé à interpréter. Un homme a tué un autre homme, il l'a décapité, mais personne n'a rien vu. J'étais venu avec des questions simples. J'avais les réponses qu'il me fallait. Le thé noir du peintre, au gingembre et aux clous de girofle, m'apaise et m'éloigne du monde immédiat.

## XIV. Les rêves des autres

Je quitte les montagnes pour rejoindre TiBrava maritime. Le roulage est soutenu. Mon chauffeur, comme s'il était en parade, avale les kilomètres. Derrière moi, la brume du soir recouvre la montagne d'une épaisse couche de vernis. Un autre monde, un nouveau crépuscule. Je m'enfonce dans un rêve éveillé, dont les contours ont l'étoffe de la rumeur...

« La vallée des coupeurs de tête est en deuil. Vous n'allez quand même pas partir sans assister à l'apothéose », me lançait Hightower dans mon rêve. À l'en croire, ce soir, on enterrait le Centenaire. Et, avait-il prévenu, on allait décapiter un homme pour l'occasion. Comment le savait-il ? C'était ainsi, m'avait-il répondu. Quand un Obrafo meurt, on l'enterre normalement, aux yeux de la populace, et la nuit, on le déterre pour l'ensevelir à nouveau, toujours, avec la tête d'un homme cette fois-ci, lequel sera son guide et son serviteur dans l'au-delà.

Et de se lancer, sourire aux lèvres, dans un laïus compliqué sur la relation qui lierait l'âme au crâne, dans les traditions populaires locales.

« Cela dit, vous ignorez toujours comment on coupe une tête, n'est-ce pas ? Vous pourriez toujours rajouter un guide pratique à votre reportage : comment couper cabèche ! Allez, ce soir, je vous emmène au théâtre ! »

Les histoires de têtes coupées ont toujours fait partie de mon quotidien, mais je n'y avais jamais réellement porté attention. Ma mère, par exemple, avait coutume de raconter qu'elle connaissait un coupeur de têtes, un individu très sympa par ailleurs... un certain Djoua, natif de Gold Coast, qui exerçait en Côte-d'Ivoire durant l'année, et revenait de temps à autre à TiBrava, rendre visite à sa femme et à ses jumeaux quadruplés. L'homme gagnerait sa vie ainsi, en coupant des têtes pour ses commanditaires, souvent des hommes politiques ou des ritualistes obscurs. Un métier comme un autre, pour un commerce universel, aussi vieux que les continents.

À bien y réfléchir, la chose se tenait. Il faut avoir des têtes et, si on ne peut pas

les obtenir en tuant soi-même un adversaire, on les achète. Mère rapportait ce que Djoua lui racontait, à savoir que la possession d'une tête donnait la certitude à ses clients d'obtenir de grands avantages matériels, des femmes, des fusils, du bétail, des marchandises, de bonnes récoltes. Mais la tête pouvait aussi constituer une preuve de bravoure, elle est un objet de vanité pour son possesseur, individu ou groupe ; sa possession assure une haute place dans la hiérarchie sociale. Et, semble-il aussi, les avantages obtenus dans ce monde se transmettent dans l'autre, puisque les âmes des personnes qu'on a tuées et dont on possède les crânes deviennent vos serviteurs une fois dans l'au-delà.

K.A., sa victime, le Centenaire qui ne peut s'en aller seul dans l'au-delà... la liste pourrait être allongée à l'infini, mêlant les têtes coupées et ensevelies aux têtes décollées et vivantes, celles-là qui, rapporte la légende, parlent en vers et en prose, portées sous le bras par leurs propriétaires. Têtes qui voyagent en groupe. Têtes qui voyagent individuellement. Têtes piquées sur fourches. Tête qu'on pleure et qu'on embrasse. Tête et corps séparés. Tête et corps réunis. La tête sans corps. Le corps sans tête. Crânes de chrétiens. Crânes de musulmans. Crânes païens, animistes. Crânes laïcs. Têtes miraculeuses qui repoussent au fur et à mesure qu'on les décolle. De quoi faire tourner la tête, derviche !

Hightower me tendait un imperméable orange, portant le sigle en chinois d'une société installée à TiBrava, spécialiste dans l'importation de motos bon marché.

« Mets tes baskets, rajouta-il, nous allons beaucoup marcher. »

Je n'avais aucune idée du lieu de l'exécution. Nous marchions dans les herbes, à l'écart des habitations. Tels deux rôdeurs fuyant l'adversité. La lune, voilée, écarquillait ses prunelles, mais la terre des hommes demeurait sombre, malgré ses efforts. Hors de cette végétation, seul Hightower savait où nos pas nous conduisaient. Le pantalon mouillé jusqu'aux genoux, nous avançons.

Presque une demi-heure de marche forcée plus tard, nous étions enfin arrivés. La clairière devant nous était mal dessinée par les rayons de la lune en carême, néanmoins je distinguais les formes des objets disposés en son centre. Des dieux de pierre. Il y en avait au moins une dizaine, mais seul le plus grand d'entre eux attira véritablement mon regard.

« Voici le lieu du sacrifice. Ils coupent les têtes, arrosent leurs fétiches du sang des victimes, puis s'en vont dans le cimetière en contrebas les enterrer avec les notables défunts. Il en sera ainsi cette nuit. D'ici une heure, les hommes chargés de la besogne arriveront. Nous les attendrons, dissimulés un peu plus

loin. »

Nous avons traversé la clairière pour rejoindre le guet, un bosquet à l'écart où, allongés, il est vrai, l'on pouvait passer inaperçu. Au passage des divinités pétrifiées, je me penchai pour observer celui qui semblait leur maître à tous. Le plus massif des divinités, il trônait là informe, difforme. Les pluies avaient grignoté sa chair en terre de barre, et le soleil solidifié sa structure de façon désordonnée. Sortaient de son corps, pics, tessons de bouteilles, boîtes de tomates *Made in Italy*, de la paille pourrie, des poteries de toutes les tailles, et encore et encore des cauris. Sa vague forme de buste humain était surmontée d'une boule censée représenter une tête. Dans celle-ci, on avait fiché deux cauris en guise d'yeux, greffé une excroissance pour le nez, et bricolé une fente buccale, des trous pour les oreilles, et des cornes à l'aide de coquilles ovulaires oblongues.

La mine patibulaire, le dieu d'argile semblait frappé de surplus pondéral. À ses pieds, façon de parler, gisaient des coqs en pleine décomposition. Je scrutai rapidement l'assemblage hétéroclite de reliefs, avant que le révérend ne me tire par le bras : noix de palme, un bout de pagne, du haricot, des ossements d'animaux, et un cochet entier décapité.

« Dépêche-toi, j'entends du bruit. »

Les victimes du sacrifice furent poussées plus que traînées vers le grand fétiche de pierre. On les força à s'agenouiller. Leurs cris terribles destinés à susciter la pitié laissaient leurs exécuteurs de marbre. On devinait leurs âges à leurs silhouettes et à la tessiture de leurs voix, l'un fluet, portant des jeans, devait être jeune, et l'autre trapu, avoisiner la quarantaine, vu la bedaine qu'il poussait devant lui, dans un boubou froissé.

Les cris d'effroi cessèrent brusquement. Épaule contre épaule, Hightower et moi assistions à un face à face curieux. Les sacs qui leur couvraient les yeux avaient été retirés aux deux hommes qui, tout étonnés, regardaient alentour comme pour repérer les lieux où ils se trouvaient. Était-ce la vue de leurs bourreaux, trois sinistres bouilles éméchées, ou la multitude de fétiches dans la clairière qui leur avait coupé le sifflet, toujours est-il qu'ils étaient passés du grabuge le plus exceptionnel au silence le plus désespérant.

Comme si en se taisant devant l'évidence, ils acceptaient l'inéluctabilité de leur condition à venir. Chair à fétiche dont les crânes allaient rejoindre le corps bouffi d'asticots d'une notabilité locale, laquelle attendait ses guides pour un voyage sans retour vers les terres lointaines de l'au-delà.

On les dirait frères, unis par les lois rigides de la résignation et du devoir. Le plus vieux des hommes qui savaient qu'ils allaient mourir prit la bouteille qu'on lui tendait, et la porta aux lèvres. Il but longuement, puis à son tour la tendit à son jeune comparse. Celui-ci avala le liquide, les yeux fixés sur ses bourreaux. Ce qui restait du chemin à parcourir nécessitait de la part de chacun acceptation des rôles.

« Généralement, ils sont drogués, murmura Hightower dans mes oreilles. L'effet des herbes explique cette apathie soudaine. »

Je comprenais enfin leur calme paradoxal. Ils avaient eu tout le temps de se débattre en route. Mais le fluide ingurgité devait être vraiment puissant, ils étaient présents physiquement, mais la drogue avait lentement pris possession des centres nerveux, transformant leurs gestes, modifiant leurs décisions. Zombies. Le jeune homme fut le premier à être mis à mort.

Aucune victoire à célébrer. Trois hommes aux charges fixées par la coutume avaient fait ce qu'on attendait d'eux. Ils se passèrent la bouteille de gin, sans se presser. Nettoyèrent le sabre, le sang sur leurs mains et leurs corps à l'aide de feuilles arrachées sur les arbres. Avant de fourrer les têtes décapitées dans l'un des sacs qui aveuglaient, il y a peu encore, leurs victimes.

Au fur et à mesure que nos pas nous ramenaient vers la demeure du révérend, ma mémoire, inlassablement, doutait de qui était certitude ou fiction. Dormir, réclamait mon corps, au réveil, il restera toujours des bribes à recomposer, de mon ressenti. Des images à éprouver froidement. Pour l'histoire, j'avais trempé, discrètement, mes doigts dans le liquide épais déposé sur la chair du dieu buveur de vie. Et recueilli sur mon mouchoir de poche la preuve sanglante de mon rêve éveillé. Pour ne plus jamais douter, au réveil, de ce que fut la veille !

## XV. Dépôt de bilan

Mes rêveries, racontées à d'autres, seraient peu crédibles. J'avais atteint les limites de mon enquête. Le sentiment désormais cruel que le temps m'avait piégé et qu'il continuait à le faire. Au départ, le désir naïf de comprendre à rebours. Ou, plus simplement, de vouloir rattraper ma propre désinvolture. Pour autant que je sache, jamais un avocat qui se respecte n'a pleuré la mort d'un client commis d'office. Et décider de comprendre, bien des années après, une affaire aussi complexe m'avait conduit à me découvrir tel que je ne me connaissais pas.

Découvrir et comprendre d'abord mon sentiment réel à l'époque des faits, c'est revenir aussi à ce foutu cauchemar dont je n'aime pas trop parler. Je courais dans le songe. Le début des choses m'échappait. Le matin, j'avais reçu l'ordonnance par un coursier, lequel l'avait transmis à mon assistant. L'État me commettait à la défense de K.A. J'avais entendu parler du crime à la radio, et ne m'y étais pas vraiment intéressé. Rien à faire, je devais m'y coller. L'année des faits était celle de la dictature glorieuse. Nous avions tout à gogo : des ressources minières dont les prix flambaient depuis les entrailles de la terre, à l'opposé du prix des libertés publiques, chiches, très chiches. Le dictateur frappait qui il voulait, mais j'étais du petit nombre que ses rodomontades affolaient très peu. J'avais donc ressenti la commission d'État comme une provocation, un défi, un piège. Je m'étais couché de mauvais poil, et réveillé plus tard par ce rêve désespéré. Je courais, disais-je. Je courais après des amis que j'avais perdus. Que je voulais prévenir à tout prix. Nous avions un avion à prendre, la nuit tombait et je ne les trouvais nulle part. La sacoche à mon cou pendait lourd. J'apercevais une cabine téléphonique. Je me débarrassais de la sacoche, je reviendrai la chercher, dans un coin de la cabine. Je sillonnais les bars du boulevard où nous mangions la vie, la bière et les jeunes femmes. Nulle part trace de mes amis. Je repartais vers la résidence que nous avions louée en arrivant dans cette ville. Elle était close, et portait l'inscription À LOUER. J'escaladais les murs. À travers le

vitrage de la porte, j'apercevais une famille en train de pique-niquer à l'intérieur, au milieu des valises à peine défaites. Un cri m'échappait, et je courais vers la cabine. Ma sacoche avait disparu, subtilisée par des gamins hilares. Envolés les sacripants, avec le magot : plusieurs milliers de nos francs tibravais, accumulés pour le voyage. Le souffle court, je me réveillais, mes tempes battaient d'un tambour saccadé. Assis au bord du lit, je tentais d'interpréter tout cela. J'allais me perdre en tentant de sauver les autres ? K.A. était mon premier client politique, le défendre m'intéressait très peu. Et les garçons rigolards avaient la tronche imberbe de la dictature, laquelle voulait tester mes écarts de jeune avocat fougueux. Un sentiment de honte diffus s'accaparait lentement de mon être. Il pleuvait panique à l'intérieur de ma caboche. Et comme toujours dans ce cas, on se convainc que l'on est dans le vrai. La défaite n'en est plus une, une fois que la mauvaise foi devient le baromètre de vos décisions. K.A. n'était pas de ces clients que j'affectionne, ceux pour lesquels j'aimais me mouiller. Il ne valait pas une sacoche remplie de privilèges.

Je n'avais donc pas défendu K.A. Ou si peu. Et mes prétentions de juriste intelligent m'avaient pris à la gorge le soir où je quittais la fonction. Je suis comme les hommes qui ratent leur vocation, ou les femmes qui ratent un mariage par leur propre faute. Et qui, bien des années après, essayent de revivre l'histoire telle qu'elle aurait pu être.

Et enfin, me voici à naviguer dans une boue d'illusions. Un homme de la ville perdue dans une campagne où le terreau premier est la superstition et la sorcellerie. Et si j'étais prédisposé moi-même aux délires ? Les rêves du révérend me possèdent à mon corps défendant.

## XVI. Abolition

Une tête sans corps n'a pas nécessairement besoin de funérailles grandioses. Il se murmure dans la profession que le parlement adoptera bientôt la loi abolissant la peine de mort et convertira en prison à vie les peines capitales déjà prononcées et non exécutées. On annonce pour la cérémonie à l'Assemblée nationale la présence du chef du gouvernement espagnol. Je n'y serai pas. K.A. non plus. Paix !

Mon jeune collègue Alexis avait mené ce combat abolitionniste. Celui que j'aurais dû mener en réalité. Si j'avais eu le courage ou la conscience simplement que mon métier était aussi celui où il faut prendre des chemins buissonniers. Biaiser pour gagner, même symboliquement. Ne pas affronter l'inéluctable, mais se projeter ailleurs, défausser le débat pour gagner le combat de la mémoire.

Oui, peut-être le combat que j'aurais dû mener. Mais en venant au droit, j'avais déjà vendu mon âme. La vérité sur le droit et moi. Toute la vérité.

J'étais un jeune homme couturé d'idéalisme. Issu d'une famille assez bourgeoise, comme j'aimais à dire parfois, pour atténuer ma mauvaise conscience d'être né la cuillère à la bouche. *Notre salle d'eau était fraîche avant que les pluies n'arrivent*, aimait plastronner ma mère, épouse prétentieuse et racoleuse délivrée par le pater des bas-fonds de la séduction féminine. Après le bac, mon père toujours fourré dans ses affaires politiques m'avait demandé quelles études je voulais entreprendre. Philo, lui avais-je répondu, fier et sûr de ma volonté. Et j'étais sérieux en lui parlant ainsi, à ce notable intransigeant. En quittant le lycée, je voulais devenir philosophe ambulancier, sillonner les quartiers de la ville, les bourgs et cantons du pays et parler, parler aux populations, leur enseigner la sagesse, l'art de vaincre sans avoir raison, l'art d'avoir toujours raison, l'art de se faire respecter, l'art de la guerre, l'art de convaincre en deux minutes, comment tirer profit de ses ennemis, et peut-être aux couples pervers narcissiques délivrer le secret de la manipulation affective ! J'avais,

enthousiaste, débité tout cela d'un seul trait. J'étais volonté pure, et ma représentation du monde n'incluait pas les humeurs paternelles. Encore moins son machiavélisme matérialiste !

Il avait dû être vexé, mais ne laissa rien paraître, un peu comme un politicien humilié par une foule qui l'applaudit, alors que lui seul sait que les bans d'honneur sont masque de duplicité, de mépris fondamental. Il m'avait souri, jeune homme confiant dans ses possibilités et naïf face à l'adversité. En le quittant, je m'étais rendu à la fac pour récupérer mon formulaire d'inscription.

Le soir, il était de retour. Il riait aux éclats en entrant dans la maison. Quand il me vit, il m'apostropha, « Hé, Socratès ! », du nom d'un footballeur brésilien qui avait fait fureur à la dernière Coupe du monde. « Socrate ! » ai-je corrigé. « On s'en fout, jeune homme », avait-il rétorqué. Il était accompagné de son ami que j'avais surnommé Le Sage, un autre politicien qui lui ne riait jamais, et prononçait toujours des maximes graves puisées dans son Sentencier personnel. Ma mère n'était pas présente à la maison, je servis du whisky à mon père et son ami, et les deux m'invitèrent à ne pas avoir froid aux yeux, et à les accompagner, pour célébrer ma victoire au baccalauréat.

Le bourbon me fit des bulles dans le nez, j'éternuai, et Le Sage ironisa. *Nil volentibus arduum*, on se calme, mon philosophe !

J'en déduisis que mon père lui avait tout rapporté. Mais pas le temps de mettre de l'ordre dans mon corps, mon géniteur me cueillit froidement.

« J'ai une proposition à te faire, jeune homme. Tu vois cette clé ? C'est le sésame. Ta voiture toute neuve, ta caisse pour rejoindre la faculté de droit de TiBrava. Tu y fais une année pour te familiariser avec la discipline, puis je t'envoie finir tes études en Europe. Où tu voudras. Mais je ne te donne ces clés que si tu promets, devant témoin, d'abandonner ton projet d'étudier la philo. Je suis sérieux, et la voiture est garée devant le portail, tu peux vérifier la chose à tout instant. »

Elle était là, en effet. Elle brillait sous la lumière presque mauve du jour qui tombait. Les enfants du quartier s'étaient attroupés autour pour admirer les reflets de la lumière sur la carrosserie qui flambait. Une Land-Rover vert marin, un tout-terrain utile pour parcourir le pays et propager les idées utiles à l'homme dont rêve tout pays qui se rêve grand.

Je touchais la voiture et maudissais l'homme qui me clouait au pilori de ma conscience. J'avais le choix. Je pouvais continuer mon chemin, laisser derrière moi la voiture et quitter à jamais le toit familial. Ou y retourner et prendre les

clefs, entrant ainsi en possession de cette caisse à l'allure triviale mais diablement tentatrice. Apollinaire aimait beaucoup les voitures, comme d'autres aiment beaucoup les oiseaux ! Qu'aurait fait Le Sage à ma place, oui en dernier recours je pouvais bien lui poser la question à lui ! J'aimais la philo, mais j'aimais autant les belles voitures...

La nuit était tombée lentement sur le syllogisme.

## XVII. Trouble de jouissance, Bannerman, trouble de jouissance !

La preuve de l'absence n'est pas l'absence de la preuve, aimait à répéter Maître Vial, la tête nimbée de fumée, chaque fois qu'il se rongait les ongles devant un dossier aux contours évanescents. Fumer, c'est rien, mais s'arracher les ergots jusqu'aux sangs, sucer sa propre chair endolorie sous prétexte que la réflexion pourrait s'en nourrir était un truc de pénaliste fétichiste auquel je n'ai jamais su me résoudre. Je ne sais si ce bon vieux procureur Bannerman aura encore ses griffes, lorsqu'il sentira sa mort prochaine.

*Toutes ces années passées sans nous parler. Bannerman, oh Bannerman ! Ton doux nom, comme un arbre à Noël, chargé de promesses, m'aura manqué. Me croiras-tu ?*

L'homme n'avait pas dû changer. Toujours aussi désagréable. Aussi peu enclin à écouter les autres. J'étais sur la route, à la fin de ce voyage qui m'avait mené vers des mythes brouillons, lorsque j'avais décidé de me rappeler à son souvenir. Pour ce que j'avais à faire, cette rencontre dans le temps s'imposait.

Sur le chemin du retour, une fois mes cauchemars couvés, j'avais en effet pris la décision de revoir Bannerman.

Au téléphone, sa voix, fragile et méprisante, n'avait pas changé.

« Joseph ! ? »

Le silence n'en était pas un.

« Joseph ? ai-je répété. C'est moi, Apollinaire.

— Oui, lui-même. Apollinaire ?

— Tu permets que je passe chez toi ? Dans deux heures, le temps d'arriver à TiBrava. Je suis sur la nationale 1. C'est urgent, j'ai à te parler.

— Comme tu veux, Apollinaire, comme tu veux. »

Plus que de la lassitude, son soupir exprimait un agacement mal dissimulé, mais aussi une résignation palpable. La vie. Il y a de cela deux mois, j'aurais pu

lui passer un coup de fil, quand sa seconde épouse avait rendu l'âme, juste pour lui présenter mes condoléances. Je ne l'avais pas fait, pour la raison même qui me menait vers lui ce soir : ce contentieux secret entre lui et moi, qui avait atteint son apogée le jour du procès K.A. versus Famille Bouraïma, et où l'État, symbolisé par Bannerman, s'était curieusement constitué partie civile, au lieu de jouer son rôle d'arbitre impartial, défenseur à la fois de la liberté du citoyen et de la sécurité de la communauté. Pauvre K.A., victime collatérale de la haine entre deux vieux amis placés chacun d'un côté du même système !

La vie avait fait de nous deux ennemis involontaires. Bannerman et moi, ce fut longtemps une grande camaraderie forgée à l'ombre de la fac à Poitiers. Nos soirées sans fin passées à refaire une Afrique que nous avons quittée, la solidarité face à la solitude des hivers rigoureux, les vacances à vendanger les vignes des autres, pendant que nos caféiers brûlaient au bled, au soleil, et les joies partagées des quatre cents coups... quelques boîtes de nuit obscures du côté de Bellejouanne ou Saint-Éloi, quartiers au plus près du délire, nous virent découvrir nos premières chattes autochtones en cette terre étrangère. La belle époque. Aucun de nous n'avait martel en tête, les filles étaient libres et nous appartenait l'instant des étreintes. Les filles étaient libres, du moins le croyais-je...

Rose. La dernière année de nos études, la première fois qu'elle nous parut. Assise en haut des marches de la faculté de gestion, sa robe mauve de jeune fille en fleur serrée entre ses jambes. Le coup de foudre nous prit par surprise, et nous éclatâmes de rire, quand plus tard, après la première sortie à trois, se posa à nous la question pratique de savoir qui allait être l'amant de la demoiselle. Nous avons laissé le flou s'installer, duo hilare devant le trouble de la jeune Française au cœur à conquérir. Jamais, ni Joseph ni moi, ne lui avons clairement déclaré notre flamme exclusive. Alors, comme une jeune fille moderne qui s'assume, elle nous prit par-devers nos hésitations, et s'amusa de nous voir la raccompagner chez elle, avant de rejoindre qui son appétit choisissait à chaque fois.

Un matin, Joseph qui venait de boucler ses études annonça qu'il rentrait à TiBrava et qu'il la voulait comme épouse à ses côtés. Prise de court, elle bégaya, demanda un délai pour réfléchir à la question, puis vint me trouver. La situation était complexe, m'avoua-t-elle. Je compris à demi-mot, et l'encourageai à répondre oui à la demande. La grossesse de Rose mit fin à notre période *comment faire l'amour avec deux nègres sans se fatiguer*. Le mariage fut beau, dans le grand parc de la mairie du centre-ville, deux jeunes dieux noirs couvant

de leurs bénédictions la jeune épousée enceinte qui s'en allait vers les cieux chauds. Je suis resté un an de plus à Poitiers, une fois mon diplôme obtenu. Fuyais-je les retrouvailles ? Ou notre passé trouble, dont je n'ai jamais guéri totalement ? J'aimais Rose, Bannerman me l'avait prise. *Bats-toi pour moi, qu'elle me disait, Rose, bats-toi pour moi c'est toi que j'aime, si tu refuses de le faire, je ferai le choix qui s'impose, quitte à mourir d'ennui !*

Vingt-deux heures. Il était tard quand j'ai sonné à la porte de mon vieil ami. Dans l'interphone, une voix de jeune fille, qui m'expliqua que la porte avait été laissée ouverte à mon intention. J'ai traversé le jardin, avec sa piscine en losange, croisé la jeune fille qui venait refermer derrière moi le portail.

Cela faisait plus de trente ans que mes pieds n'avaient plus foulé ces lieux, qui eux avaient beaucoup changé. La dernière fois que j'étais venu lui parler, le patio à l'intérieur du vestibule conduisant au salon n'existait pas. Le jasmin planté dans la terre grimpait le long d'une liane de fer. Ses fleurs embaumaient la nuit. Et les murs extérieurs, ceux en contrebas qui donnent vue sur la lagune traversant le quartier, avaient été exagérément surélevés et couronnés de barbelés tranchants. Le drame avait tout changé.

À l'intérieur du salon de Bannerman, la vieillesse avait imprégné les meubles de la même odeur que celle des corps quand ceux-ci commencent à tourner à rebours, entre fraîcheur et moisissure. Les vieux sentent sucrés, m'avait fait remarquer un jour Afrodite, précisant à regret, dans l'instant, qu'elle ne parlait pas de moi. Dans cette grande pièce climatisée comme le sont les funérariums, le sucre était partout et regardait Joseph, ancien haut fonctionnaire de l'État de TiBrava accroché à son confort. Ou plutôt, le sucre sourdait de lui, au compte-gouttes. Au mur du salon, sur un paravent rouge, était suspendue une impressionnante collection de porte-clefs, certains vieux d'un demi-siècle.

Il m'a serré la main mollement, l'ami d'autrefois. La gêne nous rendait malhabiles tous les deux. Il avait vieilli plus que de raison. Son cou décharné était piqueté de poils revêches, et son regard en biais trahissait de vieilles colères rentrées. Il y avait de quoi. Rose nous était restée en travers de la gorge à tous les deux.

Il est vrai qu'après leur arrivée à TiBrava, j'ai tout fait pour brouiller les pistes. Annette, la mère de Rose, me donnait des nouvelles de sa fille, chaque fois qu'elle m'invitait dans sa maison de campagne pour que je lui parle de ce pays étrange où vivait sa fille, pays qu'elle ne voulait pourtant pas visiter. « Trop

de violence chez toi, tu crois que ma fille y survivra ? » Je la rassurais, lui expliquant que la violence chez nous était intrinsèque à notre incapacité à nous aimer, et que cela n'avait pas plus de valeur que l'amour que nous pourrions nous porter. Nous étions violents par dépit et désœuvrement, c'était notre langage, et ceux qui le comprenaient n'étaient plus en danger. Elle riait de mes réponses cyniques et alambiquées, puis me demandait si j'aimais toujours sa fille. Donc elle savait, me contentais-je de sourire !

Peut-être que Joseph aussi aurait eu besoin de me poser la question. À mon retour à TiBrava, j'ai fait appel à lui pour m'aider à intégrer le système judiciaire. Grâce à lui, l'État m'avait choisi comme avocat de plusieurs grandes sociétés nationales. Ses accointances politiques avaient permis sa nomination comme magistrat du parquet, j'en profitai, au nom de notre camaraderie. Je revis Rose, et leur fille unique, deux ans à l'époque de mon retour. Puis, puis, puis vinrent les rumeurs... Les prit-il jamais au sérieux ? Jamais il ne me questionna, tout au plus se complut-il dans un silence poli à mon égard. Les rumeurs devinrent folles, quand Rose donna naissance à leur deuxième enfant. Je pris alors la décision de m'éloigner du couple. Et Dieu m'est témoin, moi vieil agnostique, que j'avais cessé toute rencontre secrète avec mon ancienne amante, lorsque le drame éclata.

« Cela fait longtemps, Apollinaire...

— Je me disais la même chose, Joseph... notre dernière rencontre remonte aux origines de la création du monde, tu te rends compte ? »

La plaisanterie l'avait laissé de marbre, j'en profitai pour prendre des nouvelles de sa fille, une adulte à présent, depuis le décès de sa mère.

« Prefina vit désormais à Montréal », m'annonça-t-il, sèchement.

Prefina. Première fille de nos amours (de notre amour, corrigeait-elle). Je me souviens avoir suggéré le prénom à Rose, sans trop croire qu'elle oserait affubler sa fille d'un tel oripeau né de ma frustration ! Joseph ne prit pas la peine de demander des nouvelles de ma progéniture. Normal, je n'ai jamais eu d'enfant, passant mon temps à divorcer avant de semer quelque graine dans quelque matrice que ce fût. Je n'ai jamais eu d'enfants, à part ceux que la rumeur m'avait attribués, satanée rumeur qui enfla et explosa à la naissance du deuxième enfant de Rose. Jamais Joseph ne m'interpella au sujet du cancan, il avait juste pris ses distances avec moi, ce que j'ai accepté comme une pénitence méritée. Méat coupable, ayant plongé une fois au moins dans l'orifice compliqué de l'amante, je me devais de faire profil bas ! Il est des choses au cœur de l'homme que nul

n'a besoin de questionner.

« Tu as demandé à me voir. Que puis-je faire pour toi ? »

J'ai repris la parole, et sans y aller par plusieurs voies, lui exposai la raison de ma présence nocturne chez lui.

« J'ai décidé de me pourvoir en cassation de l'affaire K.A. Il faut réhabiliter la mémoire de ce pauvre homme. Je me devais de t'informer, même si tu n'es plus en activité, c'était toi le procureur à l'époque. »

Il a changé de place dans son fauteuil, redressé ses genoux et secoué la tête devant ce qu'il pouvait juger outrepassant, voire inconcevable. Mais dans son regard de vieux magistrat, perça la lueur de celui qui avait deviné le sens de la manœuvre.

« Tu voudrais faire casser un jugement que j'ai rendu et tu voudrais m'informer au préalable ? Quelle délicatesse !

— Tout à fait, Joseph. Tu sais bien que tu n'as jamais prouvé que K.A. a vraiment décapité Bouraïma, je veux dire, pour oser un pléonasma, de ses mains.

— Tu n'es pas venu juste pour me dire cela ?

— Je suis venu juste pour te dire cela. »

Il esquissa un sourire énervé. L'ombre de Rose planait, épaisse, au-dessus de nous. Elle avait été retrouvée égorgée dans le salon du couple. Jérémie, le nouveau-né, allait sur son septième mois. Le meurtre avait eu lieu un an avant celui présumé de K.A.

Comme à l'accoutumée, ce jour-là, le chauffeur de la famille avait ramené Prefina, collégienne à l'époque, à la pause de midi. Personne dans le voisinage n'avait vu la mère (une Blanche ne passe pas inaperçue ici) et l'enfant sortir dans la rue, ni au volant du second véhicule du couple. Mais le chauffeur avait beau sonner à l'interphone, personne ne répondit. Alors les voisins, inquiets, escaladèrent le mur d'enceinte, et découvrirent sur la terrasse de la villa le corps de Rose dans une mare de sang, et celui de Jérémie endormi à jamais dans le canapé du salon, la tête recouverte d'un sac en plastique noir. L'enquête fut laborieuse, et il fallut des résultats. Alors, on finit par soupçonner le voisin, l'un de ceux qui émirent l'idée d'escalader le mur. Quelques mois plus tôt, au cours d'une dispute de voisinage, il avait proféré des menaces contre la mère et l'enfant. Et il serait passé aux actes prétendument.

Curieusement, la presse de TiBrava, d'habitude prompt à servir toutes sortes de ragots à l'encontre de l'élite politique du pays, ne douta point du procédé. Et chargea le pauvre type. J'étais resté perplexe devant le meurtre de Rose,

multipliant les interrogations, laissant libre cours à mes doutes. J'en vins à me forger mon opinion : tout cela relevait sans aucun doute d'une obscure vengeance, malheureusement je n'avais aucune preuve pour étayer ma conviction. Personne ne m'en a jamais apporté non plus dans l'affaire de l'assassinat de Bouraïma par K.A., ce dernier d'ailleurs, jugé fou par tous, jamais n'a rien plaidé, ni coupable ni non coupable. Et pourtant...

« Aucun témoin à charge n'a jamais été présenté à la barre ! Tu es d'accord avec moi, Joseph ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir. Sinon te servir d'un dérisoire procès en appel pour te venger. La presse parlera de moi, oh oui, surtout la presse privée, c'est cela ton plan, ou bien ? Je t'ai fait quoi, Apollinaire ?

— Rien, Joseph, à moi tu n'as rien fait.

— Et à qui donc aurais-je fait quelque chose ? »

Comme toujours, le silence qui suivit n'en était pas un, véritablement. Le mien non plus. Je réfléchissais dans ma tête, presque à haute voix. *Rose aussi a été tuée. Personne n'a jamais réclamé justice pour elle et son fils Jérémie. Personne, Joseph. Le procès en appel de K.A. n'aboutira à rien, mais il me permettra d'attirer l'attention sur le triste sort de Rose. Elle le mérite bien.*

Chacun de son côté, nous étions au seuil d'exprimer des choses blessantes. C'était la dernière fois que nous nous voyions, aucun doute là-dessus. En droit immobilier, ma présence sous son toit relevait du trouble de jouissance, mais justement je me délectais de la situation.

Nous restions là, silencieux l'un et l'autre. Minuit moins le quart à l'horloge accrochée au-dessus de la porte du couloir qui menait vers l'intérieur de la maison. Le silence s'éternisait. Dehors, on pouvait entendre rire les habitants de la maison, je reconnus la voix de la jeune fille qui m'avait ouvert le portail, plus deux à trois autres voix. La famille de Bannerman, peut-être. Des gens à son service depuis le décès de sa deuxième épouse, celle qui partagea sa vie après le meurtre de Rose. Mes pensées devenaient mauvaises.

J'ai demandé à aller aux toilettes avant de me retirer. Les waters et la douche se trouvaient dans la même pièce. Joseph, conscient du poids de l'âge, avait fait construire un siège recouvert de marbre sur lequel il s'asseyait pour prendre sa douche. Traversant le couloir rose au retour des toilettes, j'ai glissé un œil dans sa chambre à coucher laissée entrouverte : rideau vieilli, tapis de mouton au pied du lit, et – ô surprise – un tableau accroché au-dessus du lit... un collage de sa propre composition. J'en avais presque oublié qu'il taquinait le pinceau lorsque

nous étions à Poitiers : les photos de Rose, celles de son mariage, agrandies et décorées de poèmes en hommage à leur amour éternel.

Joseph ne m'a plus serré la main quand j'ai pris congé à la fin. Bien lui en a pris, je n'en avais pas l'intention non plus. Il m'a laissé quitter les lieux sans me raccompagner à la porte. J'ai laissé derrière moi, un Bannerman contrarié.

Je ne sais plus quand je me suis mis à pleurer, le cœur prêt à exploser. Lâche, doublement lâche ! Ce n'était pas la jalousie qui me jouait des tours, mais le sentiment de honte au seuil de ma traversée de la vie. Rose, jamais je n'ai compris qu'il fallait se battre. Tout comme jamais je ne m'étais battu pour mon client commis d'office. Comme si l'amour allait de soi. *Si tu refuses de te battre, je ferai le choix qui s'impose, et je mourrai d'ennui.* Prier pour que ma vie ne défile pas devant mes yeux, je serais incapable de faire le tri entre ce qui au juste m'a motivé à la vivre. Un amoureux commis d'office. Et avocat commis d'office. Pleurer n'est pas la solution. Les larmes des faibles sont éternelles.

## XVIII. Le mûrier

Cela faisait deux jours que j'étais parti de chez moi. Deux jours seulement. L'arbre avait frondé durant mon absence. Ses feuilles, caduques, alternes, avaient atteint une somptuosité cordiforme que les ombres de la nuit accentuaient jusqu'à produire l'illusion que des êtres inconnus s'y étaient nichés. Les fleurs, verdâtres, réunies en courts chatons, avaient poussé mâles. Ainsi, malgré les ans, aucun fruit, aucune fausse baie n'avait fait son apparition sur mon mûrier cadeau. Je l'avais ramené d'Alger, il y a longtemps. Un présent de Rachid B., avocat des causes louches et grand collectionneur des plantes du monde. Il m'avait lancé un pari : acclimater le pied de mûrier blanc dans le sol argileux de ma patrie, conjurer la répudiation du végétal méditerranéen par une terre bravache et fière de ses termites goulus. J'avais gagné.

Le mûrier avait encore grandi de façon désordonnée. En deux jours, me disais-je en levant la tête pour en scruter la frondaison, il était sorti de terre – rapide macération – et avait déployé ses branches en parapluie. L'arbre trônait au centre de la maison, et j'aimais sa présence rassurante, intemporelle.

La nuit était très avancée, et j'étais de retour chez moi. Personne pour m'accueillir, c'est un choix depuis mon divorce. Ni épouse ni enfants, personne pour m'accompagner que je n'eusse choisi moi-même, en toute liberté. Ombres sultanes, amantes éphémères, mes nuits d'amour duraient le temps des passades, rapides comme la fantasia. Personne n'était à plaindre, ni moi ni les silhouettes qui se glissaient sans parler dans ma maison, sous l'œil endormi du vigile de la société *Jaguar Sécurité*.

J'étais de retour et l'orage grondait. J'aperçus mon chauffeur refermer la porte du garage et s'en aller, raccompagné par mon vigile, un vieux gardien souffreteux, qui dormait la plupart du temps dans son cagibi, oubliant même parfois de détacher les chiens qui aimaient lui tenir compagnie en lui léchant les plaies sur ses tibias.

À peine à l'intérieur de la maison, les premières gouttes de pluie s'abattirent

sur la terre asséchée. Jetant un coup d'œil dehors par la fenêtre, le mûrier attira de nouveau mon attention et m'assaillit comme une sorte de matière à la fois solide et liquide, sorte de lave verte en cours de fusion ; presque un tissu spongieux à la trame très serrée et très dense (touffue ?), peut-être même une sorte d'immense aquarium rempli d'eau à la fois dormante et torrentielle dans laquelle circule une sorte de vase (la matière verte à l'état brut ?) visqueuse, caséuse, vaseuse, argileuse, glaiseuse... matricielle, vaginale et spongieuse.

Je regardais les eaux posséder l'arbre, pénétrer ses nervures, nombreuses, rapides et massives. Et je me surpris à manquer d'elle, encore et encore. Rose, l'épouvantable épine, possessive et raffinée !

Quand l'éclair traversa la cour, je la vis. Elle m'attendait. À la même place à chaque pluie, sous le mûrier méditerranéen. Sa robe mauve de jeune fille en fleur serrée entre ses jambes. À travers les eaux teintées bleu, teintées neutre, elle s'effeuillait, strip-tease pour l'amant : un pardessus de femme, une ombre chinoise aux allures esquimau, une mélodie aux contours de pain levé, et je la suivais, aveuglé de foudres et d'éclairs. La pluie tintait, le vent perlait et le mûrier prenait des proportions rassurantes. Envie de rire, de pleurer. Envie de vivre pour l'éternité des temps l'amour papyrus, l'amour fossile dans le secret de Rose vêtue d'eau et de désirs.

Je vis les gouttes de pluie transpirer sur sa peau, sans laisser autre chose que le tanin subtil du flux qui circulait entre la femme et la plante. La danse de celle-ci, défragmentée, presque au ralenti, secouait les racines adjuvantes du végétal. Le mûrier ployait comme une plume sous le vent.

Je me réveillais. La pluie faiblit. Personne pour me crier sous l'arbre suintant des dernières gouttes de la pluie : « incise-moi comme la plume pénètre le papier et l'infibule ».

C'est peut-être ça l'amour, morceaux de pirogues à la dérive, fragments spermatiques en promenade sur une toile de peintre fou, quête du sang sur la trace des pythons, un voyage d'être à être et les cœurs à brûler pour décors obtenir, décors de palmes et de calebasses bavardes, de fonds vides, de sillons ténébreux, de motifs coulissants, de sillons pénétrés. J'écris ces mots, avant d'aller me coucher, pour ne pas oublier, au réveil, ce que fut la veille une fois de plus. « Les lignes de nos mains, autant de femmes miroirs, étincelles défissurées, autant d'espaces humides où l'effort féconde vies, l'effort des lances centrales dans l'humidité de la femme. Salut, ma Rose ! »

Je suis un homme seul, après tant d'années de combats. Un homme à histoires désormais ! Je ne sais pourquoi la certitude m'étreint que quelqu'un finira par l'entendre, mon silence.

Il pleut sur la ville. Demain, je referai la promesse à moi-même que je me remarierai à Noël. Quelque part dans la mémoire, une image trottière, obsédante, uniforme : dans un petit coin de terre, un petit coin de chair, un très long parapluie convoie la pluie jusqu'au centre de la chair...

## XIX. Sentir – doux comme un solde

Des chiens aboyaient. Un téléphone sonnait. Dans l'immense maison vide, l'écho de tous ces bruits traçait des pointes douloureuses jusqu'à mes oreilles. Les vapeurs de l'alcool de palme s'en allaient, dissipées par la douleur sèche provoquée par la régularité de la sonnerie : un morceau de musique classique dont j'ignorais le nom du compositeur. Une fois de plus, comme les jours précédents, mon rêve tournait court.

Mes chiens aboyaient. Je regardais le téléphone tombé au pied du lit. Il ne bougeait ni ne clignotait, et pourtant... je compris soudain, et me réveillai complètement. On sonnait au portail, et la musique insistante était celle du vidéophone dans le couloir central. La confusion m'agaça, et j'entrepris de m'habiller à la sauvette d'une vieille chemise en tissu wax et d'un pantalon quelconque. Les taches de soleil dans le couloir m'éblouissaient, et mes yeux s'attardèrent sur l'horloge au-dessus de la porte. J'avais trop dormi dans les bras des chimères.

Mon vigile était déjà reparti chez lui, comme à l'accoutumée, depuis six heures du matin, après avoir attaché les trois chiens. Et j'avais donné congé à mes deux domestiques. Maison vide, personnel au repos. Je pris sur moi d'aller répondre au visiteur, lequel insistait. Je décrochai le combiné, me jurant de ne plus être aussi généreux vis-à-vis du personnel de maison. J'avais passé l'âge.

« Qui est là ? »

L'image se pixélisa de façon mosaïque, et le visage m'apparut à la fin du puzzle, familier jusque dans ses traits les plus infimes.

« Ah, répondit mon visiteur matinal, j'allais finir par désespérer.

— Joseph, c'est toi ? Tu aurais pu me...

— Je sais, j'avais pensé te passer un coup de fil. Il n'y a personne pour garder ta maison, vieux radin ? Alors viens m'ouvrir, tes voisins me regardent d'un œil inquiet. Ils vont finir par croire que tu es décédé dans ta bâtisse de privilégié ! »

Le flegme avec lequel il m'avait accueilli la veille avait disparu. Sa désinvolture le faisait apparaître à nouveau tel que je l'avais toujours connu, effronté, lorsque nous traînions nos cervelles dans les couloirs de la fac de droit à Poitiers, France. Joseph me parlait, il était revenu me voir, cela faisait plus de trente ans que ses pieds n'avaient plus foulé le seuil de mon logis. Il me parlait, comme si de rien n'était, comme si la veille, nous n'avions pas frôlé l'affrontement.

Quand j'ai ouvert le portail, les chiens ont accompagné son entrée dans la maison d'une salve d'aboiements étranglés.

« Tu es bien protégé, à ce que je vois », ironisa-t-il.

Un temps j'ai cru qu'il parlait de mes chiens. Il est entré, et sans attendre, il s'est dirigé vers le grand poteau mitan installé devant le garage. Dix mètres de haut, et presque cent vingt centimètres de large. L'ouvrage d'art, c'est vrai, attirait plus le regard que le beau mûrier de la cour. Il représentait un poteau central de cérémonie, celui que l'on trouve sous des formes différentes dans les rituels haïtiens de la religion vodou, telle que la pratiquent nos cousins d'Amérique. Une autre représentation des dieux tutélaires, connecteurs vers l'outre-monde. Poteaux protecteurs et médiateurs, selon la force dont les prêtres les chargent. Le mien avait été sculpté dans un iroko de bon aloi, vieilli et patiné brun grâce à une technique basée sur la macération de végétaux. La base, posée sur un socle en fer, défiait les termites qui voudraient s'y attaquer, comme ils le font sans vergogne dans les couvents. L'œuvre ici était appelée à durer. Les stries dans le bois, concentriques et dispersées, évoquaient le poids des mains des officiants et célébrants tournant autour du dieu, touchant la matière, y prenant sa force, et l'affligeant de même des mauvaises forces dont ils se délestaient à chaque passage. Quatre boulons d'acier fichés dans le bois symbolisaient la force des dieux, leur ancrage dans la réalité des douleurs humaines. Puis, la sculpture se rétrécissait en hauteur, sa base supérieure se transformant en un cou humain, autour duquel l'artiste avait planté des clous. D'innombrables clous, comme des colliers de parade. Et aussi, juste dans la peau du cou, des tatouages en abyme, sculptures dans la sculpture, seize figurines de femmes aux croupes rebondies, portant sur la tête des jarres et des calebasses contenant de l'eau et du vin. Enfin, pointant vers le ciel, l'ouvrage reprenait sa dimension initiale. Le sommet réapparaissait comme un couvercle, et le dessin du design sautait aux yeux : le poteau, comme une immense clé USB, pour connecter l'humain au divin !

« Tu es vraiment protégé par les dieux, c'est le moins qu'on puisse dire. »

Une fierté de collectionneur d'art, une acquisition qui m'avait coûté la bagatelle de plusieurs milliers de nos francs misérables, l'artiste ayant accepté de me faire une faveur. Au fond, comme il me l'expliquait, aucun artiste ne vend ses œuvres au prix réel, puisqu'il compense le déficit par la fierté d'avoir été acquis par un véritable amateur d'art, qui saura toujours redonner la valeur spirituelle qui convient à l'œuvre achetée à vil prix.

« Kossi Assou, n'est-ce pas ? »

Joseph n'avait pas perdu le coup d'œil. En effet, l'immense poteau vodou était une œuvre du plasticien et designer Kossi Assou, le seul artiste de TiBrava à avoir été consacré *trésor humain vivant* par l'Unesco. Un homme inspiré, comme le sont parfois les hommes visités par les *aguê*, ces génies de la création, fréquents dans la brousse du golfe de Guinée, dont les cibles préférées étaient les chanteurs et les sculpteurs.

Debout, côte à côte, l'amitié rompue semblait renaître entre nous. Difficilement, certes, mais un étrange courant passait, qui affaiblissait nos suspicions réciproques. Une passion retrouvée nous rapprochait. Dire qu'avant, nous n'avions jamais fait semblant. À quel moment la vie a-t-elle fait de nous des ennemis haineux ?

« Je viens de me réveiller. Tu voudrais partager mon petit déjeuner ?

— Ha, les petits déjeuners d'Apollinaire ! Tu fais toujours ton œuf au plat poivré ?

— Toujours, comme dans mon studio poitevin, même si parfois c'est à côté du plat.

— Voire sous le plat, un œuf à plat ventre. »

Le rire nous surprit à nos âges avancés, comme des gamins irresponsables, espiègles dans l'art de l'autodérision et de la moquerie. C'était loin d'être des retrouvailles, tout juste la magie de la courtoisie.

En pénétrant dans la cuisine, j'ignorais encore les raisons de cette visite impromptue, quelques heures après notre séparation. Je mis le café moulu à filtrer dans la machine, et entrepris de nettoyer le poêle. Le temps que je finisse, Joseph avait sorti les œufs du frigo et me les tendait.

« Je me demande parfois ce que les malentendus apportent à l'amitié, lâcha-t-il, en s'asseyant. Sers le café, et assieds-toi, vieux, je suis venu te parler de toi. Oui de toi, car tu es le seul sujet qui me pose problème depuis des années ! »

Il me coupait le souffle. « Vieux », on s'appelait ainsi depuis la fac. Le mot prenait un sens moins léger d'un coup. Le temps avait remis à l'endroit ce qui

longtemps releva de la plaisanterie. Si ma vie se mettait à dérouler son film enfin, n'y verrais-je que lâchetés et faux-semblants ? La visite de Joseph apparaissait comme ce que j'avais toujours souhaité au fond de ma solitude. Soudain, je comprenais pourquoi je l'avais toujours considéré comme un être intrinsèquement intelligent : lui avait toujours eu le courage qui me manquait sous mes airs de dandy. Il n'y a pas d'intelligence sans courage, disait Maître Vial, qui lui avait toujours gagné tous ses procès, et vécu heureux avec la femme de son cœur, jusqu'à son départ de TiBrava. De qui tenais-je mon manque réel de courage ?

Joseph me regardait m'affairer, à la recherche des tasses de café. Le destin, pensai-je brutalement, c'était un peu la même chose que les questions d'ascendance, un *cercueil blanchi à la chaux : chargé d'immondices à l'intérieur.*

Lormont/Lomé, octobre 2013

## Crédits

Les livres naissent de la compagnie des livres. Je dois, d'une certaine manière, à John Barth, *L'Opéra flottant*, Paris, Gallimard, 1968, à Paul-Henri Stahl, *Histoire de la décapitation*. Paris, PUF, 1986, ainsi qu'à Rachid Boudjedra, *La Macération*, Paris, Denoël, 1984. Sans oublier les archives judiciaires de TiBrava.

Les noms et prénoms de certains personnages de ce récit sont devenus fictifs, à force d'être réels. J'assume !

# Table of Contents

[Page de copyright](#)

[Du même auteur](#)

[Dédicace](#)

[Exergue](#)

[I. Le droit](#)

[II. Cartons et parenthèses](#)

[III. L'affaire numéro 3](#)

[IV. Les larmes des faibles](#)

[V. Le cimetière marin](#)

[VI. L'appel](#)

[VII. Le temps perdu](#)

[VIII. Les combats de Hightower](#)

[IX. Le coin du voile](#)

[X. L'homme dont on parle](#)

[XI. Les combats de Hightower II](#)

[XII. Les combats de Hightower III](#)

[XIII. Avant-départ](#)

[XIV. Les rêves des autres](#)

[XV. Dépôt de bilan](#)

[XVI. Abolition](#)

[XVII. Trouble de jouissance, Bannerman, trouble de jouissance !](#)

[XVIII. Le mûrier](#)

[XIX. Sentir – doux comme un solde](#)

[Crédits](#)